U d'/of OTTAWA
39003004432075

A-5
1224

LES CHOSES QUI S'EN VONT

Causettes Canadiennes

PAR

Le frère Gilles, o-f-m.

"Lui y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai."

du Noviciat
Noviciat

LA TEMPERANCE
964, Dorchester Ouest, 964
MONTREAL.
1918

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

Avec la permission des supérieurs ecclésiastiques et religieux.

PS
8233
.B76
v.2.

—Et puis, vos "Choses", elles ne viennent toujours pas.

—C'est logique puisqu'elles "s'en vont"...

—Mais encore?

—C'est que j'ai changé d'idée.

—Pourquoi ça?

—Lorsque je commençai ces "Choses", en 1915, *après avoir lu le "Vieux hangar" de M. l'abbé C. Roy, nous n'avions pas deux autres beaux livres qui ont paru depuis lors et dont l'éloge n'est plus à faire puisqu'il est dans toutes les bouches: "Chez nous" de M. Rivard et "Rapaillages" de M. l'abbé Groulx?*

—Précisément. Après ces pages aussi savoureuses qu'élégantes et où les mots du terroir sont jetés comme des fleurs sous les pas des plus harmonieuses périodes classiques, les miennes, écrites un peu va comme je te pousse, m'ont paru aussi insipides que vulgaires; c'est pourquoi je les ai abandonnées.

—Vous avez eu tort de ne pas les revoir. Les félicitations que méritent les éminents auteurs pour leur oeuvre à la fois haute-

ment littéraire et profondément canadienne, auraient dû vous encourager comme elles le doivent pour ceux qui font des efforts dans le même sens. Vous vous prétendez inapte à faire oeuvre littéraire? Soit! faites oeuvre canadienne, tout simplement.

—Mais écrites ainsi, sans cérémonie ni syntaxe, ces pages sembleront l'effet d'une gageure.

—Qu'importe! Ce sera au moins un travail intéressant à envoyer au Comité du Parler Français qui prépare notre Glossaire. Vous avez lu les "contes canaliens" dans la revue du folk-lore américain?

—Oui, et vous voudriez que j'écrive ainsi?

—Pourquoi pas?

—Mais alors, au lieu de suivre les exemples de nos "maîtres de l'heure", je prendrais une voie diamétralement opposée, puisque j'aurai, moi, quelques mots français piqués comme des fleurs sur les sentiers raboteux de mes phrases du terroir.

—Ce sera exquis!

—C'est donc sérieux? Eh bien! c'est ainsi que je les ai écrites, afin de me rendre compte par moi-même de la tenue qu'aurait une suite d'articles écrits sans art, en "style habitant". Je vous les envoie telles quelles et vous les recommande: c'est souverain contre les attaques de neurasthénie. Pax et Bonum!

—Enfin!

Les foins à la petite faulx

C'EST peut-être parce que la mort l'a prise pour arme symbolique, mais la petite faux nous reste tout de même, et avec la connivence des *rochières,* des marais et des *abouts,* maigres lambeaux de ses domaines usurpés, elle promène parmi nous sa marche apologétique. Entre temps, elle demeure inoffensive et boudeuse, accrochée au pan de la laiterie ou *à cheval* sur le four où elle se repose du labeur des siècles et se chauffe le dos au soleil, comme les vieux. Elle trouve ainsi dans les réminiscences de son long passé glorieux, l'indulgente bonté, cette fleur d'automne de la vie, dont elle embaume la solitude de ses vieux jours.

Et pourtant si la petite faux voulait sortir de son silence et nous raconter ses pèlerinages héroïques à travers les *souches*

et les *chicots* des premières *terres neuves*, depuis le jour lointain où, grâce à un homme de génie, elle fut inventée! Mais toujours comme les vieux, elle courbe l'échine et ne dit *motte*. Evoquons ce "temps" dont elle vit et dont elle meurt. C'est un moyen infaillible d'ouvrir son âme d'acier insensible et froide en apparence, mais qu'un seul rayon de joie peut réchauffer.

Pauvre petite vieille! de quel éclat ne brillais-tu pas jadis, lorsque dans le *vitrau* du marchand général — où il n'y avait généralement pas grand'chose — tu attendais, au milieu des pièges-à-rats, des *romaines* et des sucriers de cristal, ton nouveau maître.

Hélas! tu m'attendis toujours en vain, car doué par le ciel, dès l'âge le plus tendre — pour dire comme la maîtresse d'école — d'une aptitude peu commune pour faucher les *roches* et les *fourmillières*, le père chez nous me dotait toujours d'une faux de l'autre saison, non sans l'avoir onctueusement *repassée* sur la meule pour m'en faire *accroire*. Mais en

revanche, en ai-je *affilé* des faux, le soir après l'école, près de la *corde de bois* et jusqu'à la lumière du fanal souvent.

Il fallait à *tout de reste* des faux bien coupantes, surtout quand les *faucheux* devaient *attaquer* la *grand'pièce* de la *terre-forte,* où le mil était gros et raide comme des broches à tricoter; en les *affilant* la veille au soir, ils pouvaient se rendre aux champs *drès* le matin et profiter de *la fraîche* pour eux-mêmes, de la rosée pour les faux et en *ménager* ainsi la *coupe.*

Au petit jour, vous auriez pu les voir descendre, la faux en *balan* sur l'épaule, *en train de mâchouiller* une tige de mil prise le long du chemin. Chacun prenait alors sa *menée,* plus ou moins large, selon sa force et son adresse. Promenant ensuite sa faux mordante dans le foin, plus tendre et plus pâle à la tige, il ramenait avec force à sa gauche le lourd éventail palpitant et fleuri qui formait l'*andain.* Puis, la faulx suspendue à son bras, il allait reprendre un autre *andain,* qui était suivi d'un autre et d'un autre...

Dès qu'un faucheur s'apercevait que sa faux était moins *prime*, de retour sur la *planche d'about*, il la dressait devant lui; puis, tirant de *sa jambe de botte* une pierre à aiguiser, il la trempait dans l'eau de la *rigole* voisine, ou (excusez, Mesdames), il lui crachait à la figure, mais sans mépris. Alors, par une suite de gestes à la fois savants et difficiles, il faisait glisser cette pierre, de l'un et de l'autre côté du *taillant*, lequel, avec un son de grelot fêlé, reprenait sa coupe *dans le temps de rien*.

D'ordinaire, les faucheurs avaient eu le temps d'*abattre*, avant de déjeuner, un *rodeux* de beau morceau, dans le coin, ou une *lichette* tout le long de *la pièce*. Si je mets ici que cinq ou six *crêpes* ne leur faisaient pas peur, c'est à titre de simple renseignement. Aussi était-ce avec un courage nouveau et des forces nouvelles qu'ils retournaient à l'ouvrage, accompagnés cette fois des faneurs et des faneuses.

Rien de joli comme les mouvements capricieux et enjoués des faneuses au

travail. Une grâce rustique, consolante comme toutes les grâces, préside à cette cérémonie d'incantation. Le rite champêtre se déroule au-dessus des champs dépouillés, que les gracieuses magiciennes revêtent une fois encore de leurs opulents manteaux, dont elles font ressortir toutes les broderies. Le parfum des foins secoués embaume comme un encens l'air chaud, où les *brocques* des faneuses les projettent, avec des signes cabalistiques dont elles ont le ravissant secret. Toutes les fleurs déjà fanées, après ce dernier baiser de soleil, retombent sur les ailes de leurs *capines*, sur les épaules et autour d'elles, partout...

Toutefois, *faner* n'était pas toujours un jeu, ou *du moins*, c'était un jeu *malaisé*. Quand il y avait du *jargeau* dans le foin par exemple, — une *engeance insécrable, je vous dis* — sans compter qu'avec ça le foin, ne séchant guère avant le *serrage*, reste *mucre* jusque dans la grange, où il pouvait faire *resuer* l'autre quand il ne le faisait pas *canir*.

C'est curieux tout de même, comme

midi vient vite. Déjà, vers les neuf heures, on avait vu remonter le postillon qui ne manquait jamais de *jaspiner* à propos des ornières et des *cahots* de notre *part de route*. Puis vers onze heures, on le revoyait *pointer* au *déviron* de chez Blanchette, ramenant les *promeneux* pour le train de midi. Et comme chez-nous nous n'avions pas de porte-voix, comme chez Major notre voisin, on guettait l'ombre de la *chunée* chez Limoges notre *arc-boutant*: lorsqu'elle tombait *en plein* sur le bord du *lorimier*, c'était *midi juste*, ça *fendait* le canon de la citadelle, dont le bruit donnait le signal du départ pour le dîner.

Vers les deux heures *de relevée*, nous pouvions déjà nous mettre au *ratelage*, en commençant, *comme de raison*, par le premier *fanage* du matin. Vous qui me lisez, dites! avez-vous déjà ratelé? Non? Bien alors que Dieu vous bénisse! mais je le regrette pour vous, car il vous sera difficile de bien comprendre ce qui faisait l'agrément et la beauté de nos anciens foins à la petite faux.

Le ratelage était, à mon avis, le plus agéable travail des foins, mais non toutefois le moins fatigant, *je vous assure*. Pour le premier et le second *rateleux*, passe encore; lorsque les *créatures* voulaient venir aux champs *mordicus*, c'était leur poste tout désigné, et il n'y avait vraiment *pas de quoi* les *vanner*. Mais leurs petits *botteaux* devenaient vite de vraies bottes de foin, et celui qui *fermait le rang* en avait *tout son raide* à les relever. Quand le soleil *plombe* et qu'il n'y a pas *une goutte* de vent, surtout lorsqu'on *râtle* en *échafourrée*, les *rateleux* deviennent *trempes* en *navettes*: aussi, avant d'ouvrir un nouveau rang, on *déterrait* la cruche-à-l'eau, cachée sous le bout du rang, afin de se rafraîchir un peu le *gorgotton*.

Vers les 4 heures, par là, on voyait descendre les *grand'charettes* avec tout leur *dregail*. Si en sortant du repas, toutefois, on avait vu des *tirants* dans le nord, ou que le temps faisant *mine de se chagriner*, donnait à craindre des grêlons pour l'après-midi, on pouvait, *au forçail*, com-

mencer le *serrage* aussitôt après le repas, quittes à faire des *veilloches* si le temps *menaçait tout de bon.* C'est alors que les râteleux devaient se *démener;* parfois, ils n'en étaient pas *noirs de rire* et ils auraient bien *recédé* leur place au fouleux pour des *petites patates.*

Et pourtant, ce pauvre fouleux n'était pas, lui non plus, *aux petits oiseaux.* Tant qu'il était dans le *ber* de la voiture, tout marchait comme *sur des roulettes.* Mais lorsque le foin dépassait les échelles, c'était une *autre paire de manches,* surtout si le cheval était un peu *brouillon* et toujours prêt à faire des *sauts croches* quand les *fourchetées* lui arrivaient grosses et drues sur les jambes; qu'il lui fallait les placer, se placer et se *tiendre* debout; *vous me croirez si vous voulez,* mais il n'était pas toujours *aux noces.*

Il ne lui suffisait pas d'ailleurs de savoir se *tiendre* debout, mais encore de savoir fouler large, fouler dur et fouler haut.

Fouler dur, cela dépend un peu de la *corporance* du fouleur, car un *marmoussin*

ne saura jamais en *venir à bout*. Fouler large est un tour à prendre et pour le *réussi* duquel, c'est le cas de le dire, tout *fourrage* ne se prête pas. Parlez-moi, par exemple, des *queues-de-renard*, d'*herbe-à-la-puce* ou de *réveil-matin*: c'est *infâme comme toute;* tout ce qui excède le fond de la charette *dégoutte* tout le long du chemin, comme de la *pâte-à-crêpe*. Fouler haut, *ma frine*, c'est moins *malaisé* que dangereux pour celui qui a les jambes molles comme de la laine. Dans tous les cas, lorsque le *chargeage* était rendu à une certaine hauteur, il était plus prudent pour le fouleux de *s'écrapoutir* s'il ne voulait pas *prendre une plonge* lorsque la voiture deveait passer une *fossette*.

Pendant qu'on *emplisait* la charrette, les *rateleux* n'étaient guère à plaindre; en suivant le *chargeux*, ils n'avaient qu'à donner un coup de râteau par ci par là et à *peigner* le voyage lorsqu'il était *perché*. Ils pouvaient ensuite courir aux *petites merises* ou aux *cerises-à-grappes* dans les côteaux, ou sur la *pointe* à mon oncle, pendant que les autres allaient *dé-*

charger le foin sur le *fanil.* C'est là qu'ils en prenaient *une suée!* la chemise en *flacquait* sur la peau et l'eau souvent leur en coulait au bout du nez.

Si la *serrée* se faisait loin de la maison — quand nous allions chez Cahu par exemple — comme nous étions bien *restés* le soir, *on embarquait* sur le voyage pour revenir. Alors, un bras passé sous la perche (dans le cas où l'*endormitoire* nous prendrait), on se laissait bercer dans le foin tiède, en mangeant les pommes douces à mon onche Michel, chantant des *rigodons* ou rêvassant, selon les aptitudes et les goûts de chacun.

On arrivait à la maison — *car on arrive toujours* — et après le repas du soir, nous étions tellement *rendus* que nous n'avions pas l'envie d'aller *jeunesser* bien loin. La prière en famille terminée, on veillait, assis *dans* les marches de l'escalier, en regardant la nuit déborder de la rivière, courir vers le rang du sud, puis remonter les côteaux du nord, atteindre la *rochière* et les *talles de pimbina,* puis arriver au *petit jardin* et à la barrière, près du four.

Pendant ce temps-là, les *gornouilles* et les *wawarons* s'en *donnaient* dans la mare, au bout du grand jardin. Ce concert semblait s'éterniser uniquement pour préparer le sommeil qui ne tardait pas à venir clôre la journée laborieuse et refaire les forces pour recommencer le lendemain.

Dans ce temps-là, les gens de la ville ne dédaignaient pas de venir donner *un coup de main* aux travaux des champs: on y a vu des écrivains, des avocats, des universitaires et même des demoiselles *très-bien*. On y a vu particulièrement des *écoliers* du séminaire, venus après la distribution des prix, avec plus de médailles que de santé: un teint de clair de lune, des doigts de pianiste et un appétit de moineau. Il est vrai qu'ils retournaient après les vacances, avec des têtes d'Iroquois, des mains qu'on aurait prises pour des *harts de liard*, une faim de *bûcheux*, et parfois *étout*, les hardes en aiguillettes. Mais ils avaient aussi du sang plein les joues, de la joie plein les yeux, du courage plein le coeur pour retourner aux

oasis rafraîchissantes de leurs thèmes grecs. Si je ne me trompe, nous ne pouvions guère leur donner plus pour les rendre heureux.

J'allais émettre le souhait que les colonies de vacances utilisent — dans le double but d'affermir leur santé et de prêter secours aux agriculteurs — l'activité des enfants qu'elles groupent chaque été pour les faire *canoter* en attendant qu'ils se noient. Mais j'oubliais que les dites colonies de vacances ont été créées chez nous, depuis que... nous ne faisons plus les foins à la petite faux, absolument comme si ceci devait remplacer cela. Avec les faucheuses, les enfants seraient d'ailleurs nuisibles aux champs, lorsqu'ils ne seraient pas en danger; car la radieuse machine leur couperait un membre avec la même sérénité qu'elle fauche la *mortelle* ou les verges d'or.

Dites ce que vous voudrez, les enfants auront beau jouer à la balle, au golf, au tennis, et faire de la gymnastique sous la direction des professeurs les mieux di-

plômés, il leur manquera toujours — et vous saurez me le dire — les saines fatigues du travail dans l'air pur des champs, avec l'odeur des foins coupés.

Oh! l'odeur des foins coupés, ça ferait revenir un mort...

La laiterie

VOUS avez entendu dire des merveilles, *je gagerais*, de l'étonnante machine *à tirer* les vaches! Alors, si vous avez de la *jarnigoine pour deux sous*, vous vous êtes dit: Pauvres vaches! Oui, pauvres vaches, va! quoique ce ne soit pas de mes affaires *ni rien en toûte*, j'aimerais presque autant les voir *tirer*... avec un fusil. Parce qu'elles vont dans les pacages couper l'herbe, on les prend pour des faucheuses; on leur *amarre* sur le dos des courroies sous lesquelles on cache traîtreusement des fils qui conduisent l'électricité; puis l'on pompe, sans autres cérémonies, le lait, qui passe de la vache dans le célèbre *bidon*, et: "Marche donc, Fann"! Le lait, la crème et le beurre sont vendus: rien de mieux. En revenant *de mener le lait* à la Beurrerie, on achète de la *graisse en chaudière* pour faire cuire les crêpes, et

du thé qui remplacera le lait que l'on buvait avec. Puis, on *marchande* une carriole neuve pour remplacer le *borlot*.

"Autre temps, autres moeurs", dit-on, pour dire quelque chose. Au temps des crinolines — pour déterminer une époque fameuse de l'histoire — la femme du cultivateur était beaucoup plus *fière* de sa laiterie que de ses cerceaux encombrants, tout en se trouvant parfaitement à l'aise dans les deux. La laiterie avait pourtant toutes ses prédilections; c'était pour elle un lieu de délices, et pour toute la *maisonnée*, une mine de richesses. C'était le trésor auquel elle était heureuse de recourir aux heures de joie intime où elle devait exercer cette large et chaleureuse hospitalité qui a acquis au peuple canadien en général et à la Canadienne en particulier un renom qui ne manque pas de gloire.

Chez nous, nous savons nous conformer à la politesse conventionnelle des visites d'étiquette: notre franchise et notre cordialité ne s'en contenteront jamais, parce qu'elles nous semblent l'invention habile

d'une politique et d'une amitié menteuses. Le Canadien bien *recevant*, dont "le coeur a des raisons que la raison ne comprend pas", jouira délicieusement autant que modestement, il exultera de pouvoir mettre, par l'abondance dans ses agapes fraternelles, comme un cachet de générosité et de grandeur aux expressions si simples mais toujours si vraies de son affection. Je parle ici des *snacks* qui, il faut l'espérer, seront une des choses qui demeureront; mais j'appuie spécialement sur ces *politesses* que la Canadienne sait offrir — les Anglais nous les ont volées pour en faire leur five o'clock — et que nous désignons ainsi, probablement parce que le besoin encore moins que les convenances ne les exige et que, précisément à cause de cela, elles expriment mieux les sentiments qui sont au fond de l'âme canadienne, faite toute de désintéressement et d'amabilité.

Choisissons un exemple entre mille. S'il *ressoudait* de la visite à la Grite — disons que cette femme d'habitant s'appelle ainsi — qu'Angèle la voisine vînt en *relevée* avec son tricotage; ou bien que les filles

à *Karie* vinssent passer l'après-midi pour *écharpiller* la laine; comme elle était joyeuse de courir à la laiterie et de pouvoir leur offrir un verre de lait avec une tranche de *galette à l'anis*. Sans doute, la Grite, comme toute Canadienne qui se respecte — je rappelle que nous sommes au temps des crinolines — avait toujours du *sirop de vinaigre de côté*: c'était surtout pour le temps des fêtes et les étrangers. Lorsque Monsieur le Curé passait dans la paroisse, avec le marguillier-en-charge pour la quête de l'Enfant Jésus, la Grite ne manquait pas d'en sortir un *flacon* de *l'armoire blanche du fond*, et d'en offrir au vénéré visiteur, avec, dans une de ses belles assiettes bleues, des biscuits secs qui fondaient dans la bouche.

Mais le lait ne perdait pas ses privilèges pour cela, surtout pendant l'été. Les soirs, qu'il vînt des *veilleux* ou non, un petit réveillon n'était pas de *refus*. Dans un saut la Grite était à sa laiterie et revenait avec du lait du matin et des petites tartes qui n'attendaient pas le premier de mai pour déménager. Et puis encore, tous

les jours, après l'école, les enfants demandaient à manger une *bouchée* avant d'aller, l'un *couper des rondins*, l'autre *cri* les vaches et les *taurailles* dans les *fardoches*, au-dessus de la ligne et quelquefois jusque dans la *pelée*. La Grite leur *cassait* du pain dans une *bolée* de lait et ils mangeaient ensemble sur les marches de l'escalier, en se *branlant* les jambes.

Je ne parle pas des repas, où il y avait toujours du lait doux avec sa crème; des *cailles* avec une bonne couche de *sucre du pays* haché *fin* — ce qui n'est pas *indifférent*. Parfois aussi, les *cailles* devenaient du *lait égoutté* lequel avec des framboises et de la crème, n'est *pas piqué des vers;* j'en ai connu qui s'en *léchaient les barbes*. Je ne parle pas du beurre, de la crème et du lait qui enrichissaient les pâtisseries, car tout cela et tout ce que j'ai dit est compris dans les richesses qu'offrait la laiterie; et j'en passe, allez!

Nos grands-pères, qui pensaient moins souvent à en faire montre, avaient autant d'esprit et de sens pratique que nous. Déjà, les soins qu'ils apportaient à choisir

l'emplacement de la laiterie et leur cure à lui donner une orientation convenable, nous révèlent l'importance qu'y attachait un homme qui *avait de la conduite.*

L'endroit tout désigné était *au ras* la maison, quand ce n'était pas tout *amont.* Et comme les pompes étaient encore un grand luxe, on cherchait à la bâtir près de la source ou du puits, quand ce n'était pas sur le puits même. Le lait et la crème prennent le plus facilement du monde un mauvais goût et une mauvaise odeur; la ménagère le sachant mieux que personne, n'épargnera rien pour prévenir, par de fréquents lavages, les senteurs de *moisi,* de *graillon,* de *renfermé* ou de *cani.*

La laiterie était *rambrissée* en planches jusqu'au solage, ou mieux jusqu'à la *planche à coyau,* et *quasiment* toujours *couverte en bardeaux.* La porte, tournée vers le Nord, afin que le soleil y entrât le moins possible, *barrait* au *calenas,* rapport aux *vardeux* de nuit. Les petites fenêtres étaient pourvues de rateliers, ce qui n'empêchait pas toujours les *mortelles mouches-à-vers* de s'y introduire. Puis

elle était blanchie à la chaux *le dedans comme le dehors.* S'il n'y avait pas d'*âbres* aux alentours, on plantait du houblon et de la vigne sauvage, dont les ombres protectrices la couvraient d'un manteau de fraîcheur. Devant la porte, ce n'était pas défendu de planter des *gadelles rouges* et des *fèves rameuses* qui *tortillaient* leurs tiges fleuries jusqu'au *lorimier.*

Maintenant, reconstituez dans votre imagination l'image de la petite laiterie blanche, couverte de sa mante brodée de fèves fleuries, et dites-moi si nos grand'-mères ne s'entendaient pas à merveille avec nos grand-pères pour savoir mettre gracieusement autour d'eux, comme dans leur vie, l'agréable tout à côté de l'utile.

Cependant, chez les "habitants" comme ailleurs, on n'a rien sans peine. Si la laiterie était une source de jouissances et de bien-être, elle demandait en retour des soins attentifs, diligents et continus.

Tous les matins *que le bon Dieu amenait,* au chant du coq, la femme d'habitant était *sur le pont.* Après avoir fait sa

prière (et lorsqu'elle était le *moindrement dévotieuse*, ça n'en finissait pas), elle allumait le poêle, *épluchait* les patates qu'elle jetait dans la *chasse-pinte* avec une *jointée* de sel, et mettait le tout *sur le rond* du fourneau. Puis elle s'en allait à sa laiterie. Suivons-la.

En ouvrant la porte, La Grite jetait un regard circulaire pour s'assurer que tout était en ordre. Sur le milieu des pans, de longues planches s'étageaient en rayons de bibliothèques. Au centre, sur la grande table, des *piles* de bois et la *jarre-à-la-crème*. Les rayons, la table, le plancher, le tout en bois blanc, sans peinture, étaient lavés au *lessie*, ce qui revient à dire : jaunes comme de l'or et propres comme un sou neuf.

La Grite s'approchait donc de ses rayons et penchait un *petit brin une bolle* de la première *rangée*, puis de la seconde, puis de la troisième, pour voir si le lait était bien *crémé*, s'il était encore doux ou déjà sûr. Dans la canicule, en effet, ou bien lorsqu'il *tonne fort*, dans une nuit, le lait *tourne* et prend goût de sûrette, lorsqu'il

ne *caille* pas. La Grite retirait alors des tablettes et alignait sur la table, les *vaisseaux* qu'elle avait jugés à point et qu'elle écrémait d'*un tour de main* avec sa *micoine*. Le lait sûr et les cailles étaient destinés — *sous le respect que je vous dois* — aux petits *gorets* et aux veaux, surtout lorsqu'elle avait dû faire *prendre* le lait avec de la *porsure*. Les *écuelles* et les *terrines* vides étaient ébouillantées puis *essuyées à demeure* et replacées sur la table pour la traite du matin.

Les *tireuses* de vaches arrivaient avec chacune deux grosses *chaudiérées* de lait chaud couvert de *broue blanche*. La Grite décrochait le *couloué pendu au ras* la porte et *coulait* le lait dans tous les vaisseaux qu'elle rangeait ensuite sur les planches, par ordre de grandeur : les bols de 3 *chopines*, les *bols-à-bec*, les *fonds-de-jarre*, etc. Puis la ménagère emportant les chaudières, fermait la porte pour aller *faire son borda*. Et la même cérémonie se déroulait le soir, et tous les matins et tous les soirs.

Lorsque la jarre-à-la-crème était rem-

plie, c'est-à-dire une fois et même deux fois par semaine, il fallait faire une *façon* de beurre. Le *moulin* — avec tout *son grément* —, qui *coiffait* un piquet à la porte de la laiterie, était tout d'abord rincé d'importance. Puis La Grite y vidait sa jarre-à-la-crème et: "*Vire mon fieu*, mais vire pas trop vite; *ça rend la crème folle!*" Et le petit garçon virait, virait, jusqu'à ce qu'en venant *gratter* le moulin, La Grite vit la crème *se gremeler*. Alors le beurre *quasiment* fini se prenait en *mottons* et retombait *flac* dans le *petit lait*.

Les mottes de beurre, retirées du moulin et lavées d'abord à grandes tassées d'eau froide, étaient ensuite *élaitées* et battues avec la *micoine* ou avec les mains; puis enfin, salées.

Comme la Grite, en bonne femme de ménage, tenait à se rendre compte *des profits de ses vaches*, elle pesait *sa battée* de beurre dans sa grande balance de cordes et de planche, avec des *roches* en guise de poids. Devait-elle *serrer* le beurre pour la provision d'hiver? elle en

emplissait des petites tinettes, couvrant le beurre d'un petit linge bien blanc, chargé d'un bon rang de gros sel, puis elle y versait encore de la saumure portant un oeuf et remettait le *couvert* fermant *bien à juste*. Si, au contraire, le beurre devait servir à la dépense journalière du ménage, ou était destiné à être vendu, il était façonné en petits pains, pressé dans des moules spéciaux incrustés d'étoiles et de fleurs, puis déposé en attendant, dans de grands plats sur le puits.

La visite n'avait qu'à venir, la Grite n'était pas en peine pour la recevoir. Aux plats de résistance venaient s'ajouter le lait, le beurre, la crème. Et quand je vous ai dit que la laiterie était une richesse, ai-je menti, oui ou non?

Mais, comme la mode des crinolines, celle-ci est passée, avec cette différence toutefois, qu'elle ne reviendra pas.

Une chose certaine, c'est que, même chez les habitants — je rappelle que l'exception confirme la règle — on ne met plus de lait sur la table, sinon dans un petit pot, juste pour empêcher les enfants

de *brailler après,* et inspirer une crainte respectueuse aux *grandes personnes.* On vous offrira *asteure,* dans une visite, de la *petite bière* et même de la *grosse bière,* quand ce ne sera pas de la *bagosse* ou du *forlingo,* avec des *crackers achetés* et durs à *se tuer avec.* Les enfants eux, après l'école, trouveront toujours des pommes *véreuses* et des prunes *vartes.*

Aussi, je le répète, si je l'ai déjà dit, pourquoi faire des laiteries? D'ailleurs, personne ne se pose plus cette question: le problème est résolu, la réponse est trouvée: on n'en bâtit plus.

Il en reste bien encore debout, quelques-unes *par ci par là* — des vieilles toutes *décrépites* —, par habitude plutôt que par conviction. Mais, Dieu me pardonne! Savez-vous ce qu'on en fait? Devinez! *Je vous gage* que vous ne le trouverez pas *tout seul.* Vous ne trouvez pas?... On y met les outils du jardinage et tout le *drégail* de la sucrerie...

Si c'est pas de valeur!...

Le moulin à vent

E notre temps, c'est-à-dire à une époque, mon Dieu! oui, tout à l'heure reculée, le voyageur qui montait de la Pointe-Lévis à Pain-Sec ou qui descendait de Sommerset à la Rivière-du-Loup, apercevait partout dans les campagnes, comme un clocher au-dessus des *bâtiments* des cultivateurs, un bras de moulin-à-battre: c'était un peu comme les stylos de nos jours, tout le monde en avait. Personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre, le paysage moins que tout autre, et le pauvre voyageur, lui, trouvait ainsi sur sa route, comme des jalons, ces bras terminés par une petite croix qui semblait tenir une bénédiction élevée sur son voyage.

J'ignore si, aujourd'hui, il y a encore des voyageurs sur les vieilles routes, si généreusement bordées de framboises et

de cerises-à-grappes; tout est si changé! Somerset, on n'a jamais su pourquoi, est devenu Plessisville; la Rivière-du-Loup, dont la rivière est bien encore là, mais où il n'y a jamais eu la queue d'un loup, a pris — peut-être à cause de cela — le nom plus aristocratique de Fraserville; et ainsi de suite un peu partout dans le pays.

Serait-ce le mot magique de ville ajouté parfois ou substitué trop souvent à celui de la paroisse qui nous vaudrait ces changements? Seuls, pourraient nous le dire les auteurs de ces innovations ridicules. Quoi qu'il en soit, si vous passez *aux jours d'aujourd'hui,* sur ces mêmes chemins du roi, à dix lieues à la ronde, vous ne verrez plus un seul moulin-à-battre; et ce que l'on peut constater aussi à l'oeil nu, c'est que le paysage nous apparaît d'une platitude admirable.

Autrefois, les bâtisses de la ferme, avec ce bras de moulin en guise de mât, paraissaient, — dans la houle des blés ou amarrées au quai des chemins — des navires à l'ancre; et ce qui est exquis, des navires qui ne partent jamais. Maintenant, les

bâtiments farauds s'écrasent autour de la grange fardée qui a, la plupart du temps — humiliante réminiscence — une girouette : ça vire toujours, ça crie souvent, ça reluit quelquefois et avec tout cela c'est inutile.

Le moulin-à-battre, lui, ne virait pas toujours, ne criait pas souvent et ne reluisait jamais et malgré tout cela, était utile.

Sans aucune prétention de figurer jamais dans l'illustre généalogie du mouvement perpétuel, le moulin ne virait pas toujours. Pendant une grande partie de l'année, il se permettait à peine des quarts de tours, lorsque par condescendance, il voulait servir de balançoire aux enfants. C'est justement là qu'il criait quelquefois, et ce devait être de joie, comme ces grands-pères qui rient en faisant sauter leurs petits-fils sur leurs genoux.

Les hirondelles en quête de bonheur en notre pays, accouraient, attirées par ces cris de joie, charmées de voir le vieux colosse se prêter si complaisamment aux caprices des tout petits ; puis subitement apprivoisées elles-mêmes par sa douceur,

elles bâtissaient leurs nids dans la grand'-roue. Pour calmer alors la sollicitude inquiète du jeune couple, le moulin laissait garrotter ses bras de géant avec les souples liens de leurs envols gracieux, noués et renoués sans cesse près du nid. Il devenait si impassible, que la mousse veloutait son frein jusque sous la roue, tandis qu'à ses pieds l'herbe St-Jean, la marguerite et le pissenlit lui prodiguaient leurs peu estimables richesses.

Lorsqu'à l'automne, les hirondelles repartaient avec la génération nouvelle pour le "pays où fleurit l'oranger", le moulin, témoin discret de leur bonheur passé, les regardait partir et les suivait très loin, de son geste d'adieu triste.

Seule la neige qui avait rencontré les voyageuses en chemin et qui lui en apportait des nouvelles, avait le pouvoir de le réveiller, de le tirer de son engourdissement. Obéissant alors aux secrètes puissances du devoir, et peut-être aussi pour imiter ses petites amies absentes, il se laissait poser des ailes et préparer pour la saison des *battages*.

Cette saison de son annuelle activité s'ouvrait dans les premières semaines de l'hiver avec un bon vent de *nordais* qui, s'il est bien franc, est — entre parenthèse et même sans parenthèse — le vent classique pour écorner les boeufs. Les préparatifs qu'il réclamait n'étaient d'ailleurs ni longs ni compliqués: enfoncer quelques *carvelles*, resserrer quelques *coins*, avoir huilé l'*arbre* de la grand'roue, il était prêt *à marcher*.

Au premier bon vent, il n'y avait plus qu'à *décotter* le moulin et alors l'une après l'autre, les fières vergues s'abaissaient, s'inclinaient jusqu'à terre, se relevant sans cesse, mais toujours vaincues par la force impérieuse du vent, tandis qu'à l'intérieur de la grange retentissait un roulement de tonnerre dans une nuée de poussière. Les gerbes montaient sur le pont, pour redescendre dans la *grand'passe*, en paille assouplie tandis que, dans l'ombre, le grain pleurait ses larmes d'or.

Ordinairement la journée du *battage* commençait après le *train* du matin, alors que le vent n'est encore ni régulier ni

violent. Sur les dix heures, alors qu'avec le soleil il avait pris de la force, il fallait souvent *dévoiler* un peu, à moins que le vent lui-même nous eut prévenus; alors on en était quitte pour aller *cri* les voiles dans les *écores* du ruisseau sinon plus loin, piquées dans quelque banc de neige. Vers les quatre heures, avec le soleil baissant, le vent perdait de sa violence et comme en hiver la brunante vient vite, on avait *autant d'acquet d'accôter* le moulin et d'aller faire le train du soir.

Plusieurs fois, pendant la journée, la grand'mère, derrière sa fenêtre, avait daigné arrêter son rouet, et après un coup de pouce à la *câline*, la main en abat-jour devant les yeux, elle avait suivi du regard les mouvements du moulin. Il était si joli d'ailleurs! Qui ne l'aurait pas admiré lorsque sa silhouette grise se profilait sur le toit de *chaume verglacé* de la grange, aux bords duquel la *poudrerie* accrochait ses franges flottantes. Il semblait alors défier les rafales qui poussaient le long des clôtures ou dans les *coulées*, pour l'amasser en bancs, toute la neige de la

dernière *bordée*. Il était d'une joliesse si captivante qu'il n'en fallait pas plus pour calmer les cris du *petit dernier* qui *faisait ses dents*: la *grosse bébelle* consolait de tous les chagrins, guérissait de tous les maux.

Maintenant les enfants peuvent faire leurs dents tout seuls et crier comme on sait. La *memère* sera peut-être encore là pour les *dodicher* et les consoler, mais elle n'aura plus la grosse *bébelle* à leur montrer: le beau *vir-vir* est parti... chassé par l'impitoyable progrès.

Mais avant de disparaître de nos horizons et de fuir devant ce maître d'hier, comme jadis devant Don Quichotte, les moulins ont protesté, ils ont résisté, que dis-je, ils se sont abaissés jusqu'à faire des concessions.

Oui, des concessions: voyez plutôt. Ils ont consenti d'abord — et qui dira avec quelle peine — à se laisser couper les ailes. C'était, du même coup, leur enlever une partie de leur gloire et toute leur beauté: ils se sont résignés pourtant.

Hélas! ce n'était qu'un prélude à de

plus cruelles ignominies. Profitant de ce qu'ils ne pouvaient plus marcher, on les a couchés à terre et fait tourner par des boeufs! Des boeufs, pour remplacer le vent! je vous demande!... Des boeufs pour remplacer les hirondelles!... cela manquait de poésie, et c'était tout de même, avouons-le, un peu fort. Les vieilles machines ont senti l'ironie, l'odieuse dérision: elles en ont été profondément humiliées, et blessées au coeur, elles sont mortes!

Voyez maintenant si le progrès est habile (1). Avant que la terrible nouvelle ne se répandît dans les rangs, sachant bien que nous tenions à nos vieux usages incommodes, il a rassemblé tous les bras

---

(1) Ici, un mot, s'il vous plaît. Lorsqu'un avocat se charge de défendre une cause désespérée, contre un adversaire qui a toutes chances de succès, il n'entre pas, que je sache, dans son procédé de défense, de faire le panégyrique de ce même adversaire, fût-il son meilleur ami, hors du Palais. C'est mon cas. "Choses qui s'en vont" est ma cause désespérée: or, comme j'ai renoncé d'avance à émouvoir le jury, j'essaie de le faire sourire. Et vous savez, un homme qui sourit c'est un homme perdu, je veux dire, gagné. **J'ai dit.**

de nos moulins écartelés et les a vendus aux compagnies du téléphone qui les ont plantés drus, le long des routes, afin de prévenir les réclamations importunes d'un voyageur encore possible et grincheux, naturellement. Il s'est douté ensuite — car le progrès a du coeur quand cela fait son affaire — que les hirondelles les reconnaîtraient quand même; il a voulu les consoler elles aussi. Comme ces mêmes compagnies de télégraphe et de téléphone avaient du fil à retordre pour faire parler les gens d'un bout à l'autre du pays, il leur a demandé d'en jeter sur ces vieux bras de moulins, toujours tendus au vent par un reste de vieille habitude, afin que les petites voyageuses pussent y tenir leur congrès annuel, à l'arrivée et au départ de la nouvelle migration.

Ces deux plaintes prévenues, ces deux sources de regrets taries, le progrès a songé à remplacer la machine antique par une invention nouvelle, créée à son image et à sa ressemblance. C'est peinturluré en rouge et ça défie toute description comme toute analogie avec tout ce qui, de

loin ou de près, peut se rapprocher de l'esthétique la plus sauvage. Deux chevaux ahuris et résignés marchent quelque part là-dessus, avec la consolante illusion d'avancer. Il faut dix hommes *administrés* et prêts à mourir pour satisfaire ses exigences à la voix de ferrailles: ça fait un vacarme d'enfer où le vent du ciel n'a rien à voir, Dieu merci! Mais, ça bat la récolte en trois jours: voilà le triomphe.

Il ne manquait plus que cela cependant, et l'on peut appeler cela, je crois, un comble. Ces machines nouvelles circulent par les rangs de nos paroisses et s'arrêtent aux mêmes portes de granges auprès desquelles se tenaient leurs victimes: n'est-ce pas cruel! Pour les venger de ce dernier affront, avec moins de grâce et de vie que d'amour, j'ai voulu esquisser à coups de plume, dans le clair-obscur de mon style qui ignore le progrès, lui, cette silhouette à jamais effacée de nos paysages, afin que nos vieux moulins se tiennent debout dans l'imagination de nos petits neveux comme ils restent toujours dans nos plus lointains souvenirs.

En perdant le moulin-à-vent, le paysage a perdu un élément de beauté, a vu s'évanouir en même temps un peu de sa vie et beaucoup de sa poésie.

Quand j'aurai ajouté, pour ne pas critiquer déraisonnablement le progrès, que la nouvelle machine est plus pratique — seul éloge qu'il ambitionne, d'ailleurs — vous me laisserez bien, en paix, regretter nos vieux moulins, au moins pour les hirondelles...

Les moulins à farine

LORSQUE autrefois ceux que nous nommons aujourd'hui les Grands Maîtres voulaient peindre une ruîne, leur choix se portait de préférence sur un château croulant ou sur un moulin abandonné. Que l'on feuillette l'histoire des différentes écoles de peinture ou que l'on visite les musées, on constate que les peintres, pour le plus grand nombre, ont sacrifié à cette mode. Et lors même qu'ils l'auraient fait pour obéir aux caprices galants des légendes moyennâgeuses qui se peuplaient de jolies meunières devenues châtelaines, il faudrait les en remercier; car presque toujours ils ont su envelopper la force

hardie de leur technique, d'une si rare saveur de coloris, que la renommée a voulu retenir leurs tableautins parmi les chefs-d'oeuvre qui sont une des gloires du génie humain.

Chez nous, en notre pays neuf, où le souci du pain quotidien doit primer toutes les autres ambitions, si modestes soient-elles, on comprend sans peine que l'histoire de l'art en soit encore à la préface. Et puisque j'ai dit: préface, ne serait-il pas le temps d'écrire — pour faire suite à celles de notre littérature si magistralement commencées — ces premières pages de notre histoire artistique? La noble initiative qui en fut la créatrice, si peu importante qu'elle apparaisse aujourd'hui, ne fut ni sans courage ni sans succès. Puis donc qu'il n'y a rien de petit dans l'histoire d'un peuple, le souvenir de cet humble mais réel effort mérite de survivre avec les noms des auteurs qui, pour avoir honoré notre nation, méritent d'être honorés par elle.

C'est une tâche relativement facile, puisque nos primitifs, si je puis dire, sont

nos contemporains. Et pourtant, combien le travail aurait été davantage facilité encore, si tous ceux qui ont exercé les arts chez nous s'étaient fait un honneur et un devoir de créer pour nos musées — comme le Frère récollet Luc le fit jadis pour ces musées de la Foi que sont les églises — une toile ou une statue représentant un personnage ou un épisode de notre glorieux passé! Ils auraient écrit eux-mêmes, et combien éloquemment, les plus belles, les plus puissantes pages de cette préface; pages immortelles comme l'histoire elle-même, et plus propres que mille documents à nous révéler l'attitude de l'âme canadienne dans son élan initial à la recherche du beau.

N'est-ce pas en effet le Frère Luc qui, vers le dix-huitième siècle, fut le premier à exercer l'art de la peinture dans la Nouvelle-France? Il est vrai qu'en parlant de la première église franciscaine de Québec, le R. P. Charlevoix, S.J., dans son Histoire du Canada, nous dit: "il faudrait en ôter quelques tableaux qui sont grossièrement peints; le frère Luc en a mis

de sa façon..." Que n'a-t-il reproché à Champlain de n'avoir pas tracé la Grande Allée ni bâti le Frontenac, lui qui avait vu Versailles! En supposant que le jugement du R. Père soit juste, il n'amoindrit en rien l'importance du rôle de frère Luc, comme initiateur: c'est le seul aspect sous lequel nous voulons ici envisager son oeuvre artistique au pays. Malgré les nombreux lustres qui séparent son époque de celle où les arts prennent définitivement racine chez nous, qui refuserait de reconnaître dans le fils du Pauvre d'Assise comme un de nos précurseurs sur cette voie de beauté, et de saluer à cet horizon, comme à celui de notre Foi, la pensée franciscaine, semeuse obscure; de cette moisson d'art qui ne demande qu'à s'épanouir sous le soleil de la vie chrétienne, et qui promet comme elle une floraison et des fruits dignes d'un peuple qui n'a pas cessé de croire.

Mais je vous entends dire: vous voilà bien loin de votre moulin à farine. J'y arrive. Lorsque notre future école canadienne de peinture, après avoir passé par

les phases du développement de ses augustes aînées, en viendra, si elle veut conserver les traditions classiques, aux paysages de ruines, elle ne trouvera pas de modèles chez nous; et la raison en est bien simple: nous n'avons jamais eu de châteaux et nous n'aurons plus de moulins.

Nous n'avons jamais eu de châteaux. Je ne prétends pourtant pas faire de cette assertion bénigne une bombe qui aille démolir ceux qui se dressent, combien vénérables! au fond de notre histoire. Comme je parle peinture, je me place au point de vue du peintre. Or personne n'ignore que le mot château a, pour l'artiste, une signification, ou du moins évoque une image qui ne se dégage pas nécessairement de la définition qu'en donne le dictionnaire de l'Académie. Pour le peintre, qui incarne les idées sous des formes visibles qui les exaltent, un château est bien la demeure princière sans doute, mais aussi, et j'allais dire surtout, la masse architecturale à l'aspect pittoresque ou étrange, avec ses murailles nues ou fortifiées comme une citadelle, ou déco-

rées et fleuries comme une villa italienne. Le dictionnaire nous présente le château comme la demeure féodale, la résidence seigneuriale ou royale tout simplement; et c'est avec ce sens précis que le château apparaît aux pages de notre histoire.

Lors, jamais un peintre qui ne sera pas un peintre d'histoire et d'histoire canadienne ne se décidera à étiqueter du nom pompeux de "château"le croquis du "Ramesay" par exemple, malgré la poivrière ridicule dont on a eu la curieuse idée de le flanquer en ces derniers temps, en guise de trébuchet, pour les Américains qui le kodaquent et l'aquarellent avec furie. Après celui-là, faut-il mentionner le château Bigot? Il n'en reste plus guère qu'un glorieux souvenir planant sur la masse informe d'un débris de mur qui s'effrite et s'enfonce davantage tous les jours, et sur lequel il faudra bientôt planter un pôteau indicateur.

Nous avons bien, il est vrai, le "Frontenac" et le "Laurier" et leur belles proportions pourraient séduire un amateur de silhouettes; mais leur granit luisant,

leurs briques saignantes et leurs plâtres livides, sur lesquels les siècles hésiteront longtemps à tisser leurs mousses et à incruster leurs rouilles, feront que nos peintres, soucieux de vérité autant que de beauté, n'y verront que des anachronismes prétentieux, propres tout au plus à être ébauchés sur une toile de théâtre, pour servir de décor à une scène de vaudeville. Voilà pour les châteaux.

Quant aux moulins, il serait presque temps de les peindre, puisque bientôt, s'ils ne tombent pas en ruine, les industries nouvelles vont les métamorphoser du tout au tout. Ils prendront nécessairement une physionomie résignée que leurs nouveaux maîtres leur imposeront et que nous, nous ne connaîtrons pas. C'est ainsi que les moulins s'en vont.

Un beau jour — il y a *belle lurette* de cela — en revenant du marché et croyant faire *un coup d'as*, un cultivateur a acheté *un cent de fleur*. "*Tiens, sa mère,* a-t-il dit en versant le sac dans la huche, tu feras du pain blanc *asteure*." Voilà la faute originelle après laquelle est venue

celle, combien plus légère, d'acheter le son, le gru, etc... pour les animaux. C'est ainsi que, peu à peu, les *barouches* et les *berlots* se sont faits plus rares à la porte du moulin; force fut bien au meunier de laisser la vanne close et de voir la dalle se *goffrer* au soleil et couler comme un panier. Les deux ou trois moulanges qui ne cessaient de tourner du jour de l'an à la St-Sylvestre, et qu'il devait piquer dans la canicule, lorsque l'eau est basse, eurent des jours d'abord, puis des semaines et des mois de repos. Toutes les piles de sacs remplis de moulée qui lambrissaient le moulin à l'intérieur, disparurent; aussi peu à peu le moulin apparut grand. Ses moutures ne chauffant plus l'atmosphère, le moulin devint humide, cru, et froid; ça sentait déjà le mort.

Si, par un reste d'habitude, vous entriez un de ces jours dans un de ces anciens moulins, vous ne vous y reconnaîtriez plus. Dans l'air moisi et comme peureux, au-dessus de trappes qui baillent toujours, pendent des courroies mortes sur des roues inactives. Si vous rencontrez le

meunier, vous aurez peine à le reconnaître. Il n'est plus habillé de blanc selon l'antique tradition, car n'ayant plus à surveiller la *trémie* ni la *boîte à moulée*, vous ne verrez plus un seul atome de *manivole* ni sur ses épaules, ni sur son chapeau, ni sur ses sourcils. S'il vous prend fantaisie de lui parler, vous n'aurez pas besoin de vous égosiller comme autrefois; le bruit trépidant des moulanges tournantes et le roulement de tonnerre de la grand'roue poussée par les masses d'eau, se sont tus. Le meunier lui-même paraîtra étranger chez lui; mais comme il veut quand même garder son moulin, il s'est vu obligé d'y introduire de nouvelles industries qui, se développant sur le même théâtre que l'ancienne, lui donneront l'illusion d'être encore le meunier d'autrefois. Les moulins ont fait leur temps!

On peut se demander maintenant ce que vont devenir les écluses, pour lesquelles la nécessité d'amasser l'eau imposait des réparations annuelles; ne vont-elles pas s'ouvrir pour ne plus se fermer, et s'en aller, elles aussi?

Oh! nos belles écluses, à deux ou trois niveaux différents; elles qui avaient la consolante mission de faire descendre un coin du ciel près des moulins! Nos belles écluses, chutes Niagara en miniature, avec la blancheur irisée de leurs eaux tombant sur les cailloux! Hélas! comme il n'y a pas de loi divine ou humaine pour empêcher un sot de faire une sottise, on verra, un de ces énergumènes ami du progrès les ouvrir, sous prétexte qu'elles ne sont plus pratiques. Heureusement toutefois que la bêtise humaine est impuissante à tarir l'eau des sources et l'écluse devenue simple ruisseau continuera tout de même à couler; cela nous vaudra de garder nos petits ponts, nos charmants petits ponts rustiques qui nous tendront toujours, eux, comme de vieux amis fidèles, leurs bras tremblants.

C'est peut-être tout ce qui nous restera des moulins de jadis, ces petits ponts, qui auraient leur histoire intéressante et douce, comme tout ce qui se perd dans la brume au fond de notre vie.

S'il y aurait des choses à dire sur ces

petits ponts! Je préfère retourner au moulin à farine qui s'élevait tout près de chez nous, sur un écran de tuf fleuri de verges d'or et de sureau blanc, tandis qu'à ses pieds processionnaient des peupliers droits et craintifs. Il était tout gris, avec son toit un peu écrasé, sans lucarne. Des petites fenêtres percées sous le larmier lui donnaient de loin, comme à des yeux cachés sous des sourcils en broussailles, un air de mauvaise humeur qu'accentuait encore le grondement sourd et continuel de l'eau courante, au murmure de laquelle je me suis endormi pendant vingt-cinq ans.

Le meunier, qui courait toujours de ses pommiers à ses abeilles, et de ses choux à ses moulanges, était le type de la spirituelle bonhomie : son âme de chrétien sans peur et sans reproche était le tabernacle de la bonté. Je revois encore la meunière — on l'appelait la belle meunière — avec son fin profil qui se détache plein de grâce, penchée sur sa corbeille de *carreaux d'indienne*, dans l'ombre de la fenêtre ou-

verte. Et derrière elle je crois apercevoir les trois fées dont la jeunesse et les talents s'épanouissaient en vie active et heureuse. Je pense toujours à l'héritier qui continue, sinon la tradition du métier, du moins celle de haute probité qu'entre autres trésors lui ont léguée les vieux qui ne sont plus.

Encore aujourd'hui, quand je ferme les yeux, le beau moulin m'apparaît comme en été derrière son rideau de feuillages; comme en automne, lorsque m'y rendant en commission par les écarts du ruisseau, j'en revenais avec le sourire de la meunière dans les yeux, et les mains pleines de pommes d'amour, données par le meunier; il m'apparaît comme en hiver, tel un joli pastel encâdré dans la vitre de la fenêtre, car les bancs de neige ne s'élevaient jamais assez haut pour nous en intercepter la vue. Et ce soir, je crois le revoir encore comme un de ces soirs-là, derrière le voile de poudrerie, avec ses deux petites lumières qui, jadis, ont veillé si longtemps sur moi, dans la nuit.

Et voilà que, malgré que je ne sois pas peintre et qu'il ne tombe pas en ruines, le beau moulin, je m'aperçois que je l'ai peint...

Le brayage

NOUS voici rendus à l'un de ces beaux matins d'automne que l'hiver semble déjà engourdir et glacer. Une petite gelée blanche, pas exquisement timide de la neige qui s'en vient, argente les maisons grises, les clôtures qui les entourent et courent dans les champs. Sur les arbres dénudés pendent encore, comme des médailles de bronze, quelques feuilles têtues qui se balancent comme par un reste d'habitude. Le soleil frileux hausse son disque décoloré derrière la haie noire des sapins du sud et monte lentement dans le firmament où les dernières étoiles grelottent pâles, pâles. Et l'on se demande

s'il veut réchauffer l'atmosphère celui qui, à la tête de la rochière, s'apprête à allumer un feu.

Le fourneau devant lequel se trémousse le père Colas est ménagé dans la pente de terrain et se conserve intact d'année en année; le chauffeur n'eut, ce matin, qu'à enlever les feuilles mortes tassées dans les angles, en alignant les pierres qui limitent le *foyer*. Avec une poignée de *ripes* et un *petit brin d'écopeaux*, puis des éclats de bois de four et des *rondins* secs, dans le temps de le dire, le feu a été pris. Et ce n'est pas un petit feu comme celui qu'on allume sous la *chaudronne* lorsqu'on coule la lessive et qu'on lave au battoir — encore des choses qui s'en vont... — celui-là a au moins deux brasses de long. Pendant que notre homme a le dos tourné, je vais vous dire pourquoi ce feu-là: chez Charlie, où nous sommes, il se fait, *à matin*, comme manière de *courvée* pour brayer; les voisins arriveront tantôt avec leur lin, qui sera brayé en commun, comprenez-vous?

Le père Colas, debout devant le feu,

s'essuie les yeux avec la manche de *sa frocque* — rapport à la *boucane* — et je l'entends machouiller: "bondance! que ça chauffe ben l'épinette rouge! *mais qu'ils viennent eux autres*, le fourneau sera *paré en plein.*" En attendant il redresse et *solide* les piquets qui s'enfoncent aux angles du foyer et qui soutiennent les perches formant le gril sur lequel le lin devra être chauffé.

De fait, tout semble bien *paré.* Les *brayes* ont été apportées la veille au soir et sont disposées comme ci comme ça, tête bèche et n'importe comment, selon les caprices du terrain qui, dans une rochière, est malcommode en grand. "De ce coup-là — marmotte encore le père Colas qui *gosse* la poignée de la *gaule* pour *fourgailler* les tisons — *j'cré ben* que les *v'lon.*" On ne voit pourtant rien, mais le *temps est si écho* et le père Colas a l'oreille si fine qu'il a entendu les pas cadencés du cheval descendant la charge de bottes de lin sur le pont de la batterie. Puis on entend bientôt le *grinchage* des *héridelles* sous le poids de la charge, le ballottement

des moyeux et le bruit des roues qui écrasent en *crichant* les *grignons* de terre durcie. Enfin, la charrette *ressoud* au *déviron* du hangar, suivie des *brayeux* et des *brayeuses* qui s'en viennent en *jacassant*. Pendant que Ti-Joe dételle la jument et que le père Colas *gaffe* une botte de lin pour l'étendre sur le gril, regardons-les venir.

Oh! ils ne se sont pas *grayés* sur leur *trente-six*, allez! mais quand on va *brayer* ce n'est pas comme un *compérage* non plus.

Les hommes ont gardé leurs *hardes* de tous les jours; *ils piquent* toujours au plus court *eux autres*. C'est pas comme les *créatures* — *les bouffresses* — qui ont toujours quelqu'*afficot de relai* pour tous les instants de leur vie, et qui se *gancent* même pour aller *à la bourdaine* sous prétexte qu'avec des *penaillons* elles ont l'air *sadrouillonnes*. *A matin* cependant, elles sont *quasiment sans cérémonie*: point de robe à taille, de tablier *braidiné*, ni même de *souliers à quartiers*. Une jupe *d'échiffe* recouverte d'un grand tablier *à bavette* attaché sur le *mantelette d'indienne à*

pois; puis des *souliers sauvages,* voilà tout leur accoutrement. A peine arrivées, vous les voyez dénouer les *gorgettes* de leurs *capines* qui vont coiffer les piquets de clôture, puis *s'entortiller* la tête dans une serviette attachée sous le *tocquion,* parce que les *aigrettes* de lin qui *revolent* partout sont *infâmes comme toutes* dans les cheveux. Inutile de dire qu'elles sont toutes sur le *trémenne* et que ces apprêts n'eurent rien qui ressemblât à ceux d'un matin d'enterrement; les *clapettes se font aller,* et il n'y aura guère *d'accalmie* de toute la sainte journée.

Pendant les divers *changeaillages* qui s'opèrent — c'est *inmanquable* avant que chacun ait trouvé la *braye* à sa main ou à sa hauteur, — le lin a eu le temps *de rouir comme il faut,* et les *brayeux* n'ont qu'à se présenter à la *chauffeuse* — remplaçante du père Colas — pour recevoir des *poignées* de lin tout brûlant.

Il va sans dire qu'on ne travaillait pas pour le gouvernement — qui nous dira aujourd'hui pourquoi on disait cela alors —. Quoique le soleil fût toujours *blême comme*

un biscuit, sur les dix heures, les *châles à pointes,* les *gilets de laine* et les *frocques* avaient perdu de leur vogue, car à se *démener* ainsi devant leurs *brayes,* les *brayeux* étaient devenus *rouges comme des coqs.* Or, on ne travaille pas comme cela en *échaffourée* du matin au soir, et les *fumeux* n'avaient pas de scrupules de *s'assire* sur leur *braye,* une jambe *en balan* pour charger leurs *calumets.*

C'était le temps de conter une histoire, car *on avait pour son dire* que si on ne rit pas de temps en temps, on ne rira jamais. Le rôle de conteur, sans qu'on sût jamais trop pourquoi ni comment, échéait toujours au père Colas, petit homme *vif comme un taon* et *maigre comme un cent de clous.* Ce bon petit vieux avait été dans sa jeunesse dans les *chanquiers* du Haut-Canada — dans les *trompechipes,* comme il disait — employé au *buchage,* au *charriage* et à la *drave* des billots. Dans les *campes,* il avait perfectionné entre autres choses, sa science, j'allais dire infuse, de pouvoir conjuguer tous les verbes en "ir", en ne les employant qu'au

passé défini, car il n'y avait rien de laissé à l'imprécis avec le père Colas.

Défunt trépassé Batisse était un des héros habituels de ses récits. Que le folklore se serait enrichi si on avait pu sténographier quelques-unes de ses histoires vraies. Hélas! je ne me rappelle complètement aucune d'elles, mais j'en reconstruirai quelques bribes, qui pourront donner une idée de la saveur de son éloquence. Ecoutons-le raconter à *la Fredette,* sa voisine de *braye,* la genèse de sa journée. "Je me *couchis* hier au soir la *puce à l'oreille* et *vingt vices,* je me *réveillis* bien dix fois dans la *nuite.* Vers les quatre heures du matin, je vis, la tête sur l'*orillette* le *su* qui commençait *à blêmir;* je me *levis, j'allumis* le poêle, mis les *pataques* au feu et me *recouchis* pour dormir un petit bout de somme de *rien en toute.* Je me *levis tout de bon* sur les six heures, je fis ma prière et je *déjeunis* — les *pataques* étaient en *phrasie* dans la *chasse-pinte.* —.. *Ensuite de ça,* je *barris* la porte et vins allumer le feu." Ceci est de l'histoire moderne et se disait sur le

ton de conversation. Le ton et l'attitude changeaient du tout au tout lorsqu'il exhumait de ses anciens souvenirs les détails épiques d'*avaries* ou de *marchances* ou de *tours* dont il avait été jadis le témoin; ceci par exemple, closant je ne sais plus quelle aventure: "la canne *silit* de *magnière* qu'elle lui *fracassit* le *crabe* de la tête; puis les gens de la *gang entrirent* dans la cabane, *burent* tant qu'ils *purent* et *cachirent* le quart." Je ne puis malheureusement vous dépeindre ses gestes de fendeur de bois et le prolongement de certaines syllabes, qui était sans doute un truc oratoire pour tenir son auditoire suspendu à ses lèvres, selon la gracieuse expression consacrée par l'usage.

Lorsqu'il avait terminé son histoire, le père Colas — *il n'avait jamais péré de sa vie.* — remettait sa pipe éteinte dans sa poche de veste et disait d'un air *tout démonté*: "Il y a *ben toujours des émites* pour *bavasser; ça braye pas pan toute pan toute. Ho don! passez-moi-z'en une la mère, si c'est un effet de votre bonté!*" Et il se remttait à écraser sa poignée de

lin avec cette ferveur antique des *bucheux à la job,* et qui nous faisait tressaillir d'aise de ne pas être du lin pour le quart d'heure.

L'avant-midi comme la *relevée* passait comme une *poudrerie,* qu'on n'avait pas le temps de la voir, il fallait l'angelus du soir pour faire cesser le travail. Tous les *brayeux* se tournaient vers l'église dont on apercevait le clocher derrière les arbres de la *Seigneurie* Boucher, et l'on récitait l'angelus suivi du *De Profundis* pour les Ames.

La dernière fois que je vis *brayer* — il y a bien 30 ans — la journée finissait ainsi, et sur le fourneau quelques poignées de lin achevaient de refroidir, lorsque la chauffeuse, en promenant sa *gaule* dans la braise, en fit jaillir une gerbe *d'étincelles* qui mirent le feu au lin : c'était la *grillade* sans laquelle une journée de *brayage* n'est pas bien close, et qui fut reçue avec des applaudissements. Le firmament était déjà sombre et je revois encore les étincelles voler comme des abeilles d'or dans le ciel noir, tandis que les reflets de la

flambée jetaient des touches écarlates sur les arbres, les clôtures et sur les habits et les traits des *brayeux*.

Or, pourquoi je n'oublierai jamais cette scène digne d'être peinte par Rembrandt, c'est que la vieille chauffeuse dont le sourire luit encore à mes yeux comme ce soir-là, c'était la chère et sainte femme, ma mère.

G. LAMARCHE, C. S. V.

GRAND CHOEUR PARLÉ

Nihil obstat

Chan. L.-P. LAMARCHE, curé

censeur

Imprimatur

† JOSEPH-ARTHUR

év. de Joliette

Joliette, le 27 oct. 1936

Grand choeur parlé

Quand tout est disposé et en ordre, le Coryphée s'avance un peu vers la foule en levant la main pour demander le silence. Dès qu'on s'est tu et recueilli, il fait signe au corps des clairons. Ceux-ci lancent aussitôt dans l'air une puissante sonnerie. Le Coryphée se tourne alors vers les choristes.

LE CORYPHEE:

Chrétiens, êtes-vous là?

TOUT LE CHOEUR: (forté)

Nous voici! (Ils lèvent la main avec fierté vers le ciel)

LE CORYPHEE:

Paraissez donc devant la face du monde!

(Tout le choeur avance de trois pas)

TOUT LE CHOEUR: (fortissimo)

Nous voici!

LE CORYPHEE:

Dieu vous regarde!

Il vous aime!

Les armées célestes, en silence, vous contemplent!

TOUT LE CHOEUR:

Si le visage de Dieu se repose sur nous,

Nous ne craindrons pas de paraître devant la face du monde!

LE CORYPHEE:

Dieu vous aime!
O chrétiens, vivantes images de son Fils,
Il vous chérit. Mais aussi il vous appelle,
Et il a besoin de vous!

TOUT LE CHOEUR, avec une profonde émotion, en reculant un peu:

Il a besoin de nous?

LE CORYPHEE:

Le Dieu puissant a besoin de vous!

LES HOMMES:

Pour quelle cause?

LE CORYPHEE:

Le Dieu des armées n'a plus de soldats sous ses étendards!

LES JEUNES GENS ET LES ECLAIREURS:

Pour quel combat, pour quelle victoire?

LE CORYPHEE:

Le Dieu des victoires est repoussé de toutes parts
Par ses ennemis
A la surface de la terre!

LES JEUNES GENS:

Pourquoi son bras est-il impuissant?

LES HOMMES:

Pourquoi ses ennemis triomphent-ils de Lui?

LE CORYPHEE:

Parce qu'il y a encore dans le monde
Des hommes pour le blasphémer,
Mais il n'y en a plus pour l'aimer!

TOUT LE CHOEUR, s'avançant:

Personne n'aime plus le Dieu d'amour?

LE CORYPHEE, baisse un instant la tête en silence, puis il lève les bras, les étend, et dit, après une longue pause dans cette attitude:
Personne!

UN CHORISTE du groupe des hommes:
Personne ne sait plus qu'il a fait le ciel et la terre,
Qu'il est grand, qu'il est beau,
Qu'il est infini,
Qu'il a fait l'homme pour le combler d'amour
Et le rendre heureux dans la contemplation de sa Face?

UN CHORISTE du groupe des jeunes gens:
Personne ne sait plus qu'il est descendu des cieux
Pour avoir pitié de la multitude malheureuse?

UN CHORISTE du groupe scout:
Personne ne sait plus qu'il s'est fait petit enfant dans une crèche,
Qu'une pauvre mère pleurait sur son berceau,
Et qu'il ouvrait ses petits bras vers les hommes
Pour embrasser le monde dans son amour?

UN HOMME:
Personne ne sait plus qu'il est monté en Croix?

UN JEUNE HOMME:
Personne ne sait plus qu'en ouvrant son coeur percé
Il nous a donné l'Eglise pour nous conduire au ciel?

UN HOMME:
Personne ne sait plus qu'il nous a donné sa chair
Dans le Sacrement de son Union invincible?

UN ECLAIREUR:

Personne ne sait plus

Qu'il nous a donné sa Mère, la Sainte Vierge Marie?

TOUT LE CHOEUR:

Humanité ingrate!

Humanité stupide!

Humanité malheureuse!

LE CORYPHEE:

Humanité faible, tremblante et douloureuse!

TOUT LE CHOEUR:

O humanité!

LE CORYPHEE:

Sparée de son Auteur!

TOUT LE CHOEUR:

O malheureuse famille des hommes!

LE CORYPHEE:

Humanité, tu n'as plus de grandeur!

TOUT LE CHOEUR:

Malheureuse famille des hommes!

LE CORYPHEE:

Tu n'as plus de noblesse!

TOUT LE CHOEUR:

Douloureuse famille des fils de Dieu!

LE CORYPHEE:

Tu n'as plus de bonheur!

LE CHOEUR: (ils étendent les bras)

O mes frères, hommes de toute la terre,

Pourquoi repoussez-vous, pourquoi haissez-vous

Le Dieu d'amour, votre Créateur, votre Père? (Pause)

UN DES JEUNES GENS:

Les hommes l'ont oublié!

UN AUTRE:

Ils ne le connaissent pas!

LE PREMIER:

S'ils le connaissaient, ne l'aimeraient-ils pas?

LE SECOND:

Ils l'aimeraient d'un irrésistible amour!

TOUT LE CHOEUR, bras levés:

O Dieu, ô Christ,

Ne ferez-vous pas que les hommes vous aiment?

LE CORYPHEE:

Ne ferez-vous pas que l'humanité vous retrouve

Et reconnaisse, en vous seul,

Sa force, sa grandeur, sa félicité?

(Une longue pause. L'harmonie joue un air de profonde tristesse.)

II

UN DES JEUNES GENS, s'avançant résolument vers le Coryphée et levant la main comme pour faire serment:

Mon frère, je veux me lever pour marcher aux conquêtes de l'amour du Christ!

(Tous les jeunes gens avancent d'un pas en imitant son geste).

TOUS LES JEUNES GENS:

Nous voulons nous lever pour marcher aux conquêtes du Christ!

LE CHEF SCOUT, comme le jeune homme plus haut:

Nous sommes des enfants.

Mais nous donnerons au Christ notre âme vierge,

Et nous marcherons avec nos frères

Dans l'armée de ses conquêtes! (Il va se ranger à côté du chef des hommes.)

TOUS LES SCOUTS:

Nous marcherons à la suite de Jésus-Christ
Dans l'armée de ses conquêtes! (Ils avancent tous d'un pas.)

LE CHEF DES HOMMES LIGUEURS:

Jeunesse, jeunesse, nous devanceras-tu?
Notre âge est toute la force de l'homme.
Nous mettrons toute la force de l'homme faible
Au service de la toute-puissance de Dieu! (Il va prendre place entre le chef des jeunes gens et le chef des scouts.)

TOUS LES HOMMES LIGUEURS:

Nous serons la phalange irrésistible du Christ.
La jeunesse s'appuiera sur notre force
Et l'enfance voudra courir sur nos traces.
Nous marcherons d'un pas vainqueur
Dans l'armée des conquêtes du Christ. (Ils avancent de quelques pas.)

(Le coryphée, qui était placé à droite des choeurs, assez en avant, les considère un moment sans rien dire, puis il se rend à reculons vers la gauche en les fixant toujours; quand il est rendu au point voulu, il étend les paumes vers eux et dit:)

LE CORYPHEE:

Enfants, hommes mûrs, jeunes hommes, qui êtes-vous donc?

LES TROIS CHEFS, portant la main au front:

Nous portons au front un signe sacré
Dont chaque lâcheté peut faire un signe de honte,
Mais dont chaque marque de vaillance
Peut faire un signe de gloire!

TOUT LE CHOEUR:

Signe sacré, signe de gloire!

LES TROIS CHEFS:

C'est le signe immortel de notre baptême!

TOUT LE CHOEUR:

Notre baptême dans les eaux divines du Christ Jésus!

LES TROIS CHEFS:

Notre baptême qui place dans nos âmes
La divinité de Jésus-Christ!

TOUT LE CHOEUR:

Qui chasse pour jamais de nos coeurs
L'empire odieux de Satan!

LE CHEF DES HOMMES:

Je porte le signe du Christ sur le front!

TOUT LE CHOEUR:

Nous portons le signe du Christ sur le front,
Marque ineffaçable pour notre honte ou pour notre gloire!

LES TROIS CHEFS, (mettant la main sur le coeur):

Nous portons au coeur, mêlée à notre sang,
L'effusion du sang de Jésus-Christ.

TOUT LE CHOEUR:

Notre coeur est brûlant.
Notre coeur et nos veines sont remplis du sang de Jésus-Christ.

LE CORYPHEE, reculant comme de surprise:

Le sang de Jésus-Christ?
Le sang de l'agneau divin?

TOUT LE CHOEUR:

Le sang qui ôte les péchés du monde.

LES TROIS CHEFS:

Le sang qui régénère l'humanité mourante
En passant du coeur de Dieu dans le coeur de l'homme.
Nous sommes l'humanité nouvelle
Régénérée au mystère de la Croix!

TOUT LE CHOEUR, fortissimo:

L'humanité nouvelle régénérée
Au mystère de la Croix!
(Les trompettes sonnent le salut à la Croix.)

LES TROIS CHEFS, après avoir introduit la main droite sous leur blouse ou gilet:

Et voici le signe que nous lèverons sans faiblir aussi haut que peuvent s'élever nos mains conquérantes!
(Ils élèvent au bout du bras le crucifix. Les trompettes répètent le salut.)

TOUT LE CHOEUR, levant la main:

Le signe du Crucifié!

LES TROIS CHEFS:

Nous le baiserons de nos lèvres! (Ils baisent leur crucifix.)

TOUT LE CHOEUR:

Signe adorable, suprême étendard du Sauveur!

LES TROIS CHEFS, (pressant d'une main le crucifix au milieu de leur poitrine):

Nous le presserons sur nos poitrines!

TOUT LE CHOEUR:

O signe d'amour, te voici tout près de nos âmes!

LES TROIS CHEFS:

Et s'il le faut, nous le planterons dans nos coeurs!
(Ils élèvent un peu le crucifix, puis le rabattent, en le couvrant de leurs deux mains, à l'endroit du coeur.)

TOUT LE CHOEUR, pressant les deux mains sur son coeur:
Signe d'amour infini,
Te voici tout au fond de nos coeurs!

LE CORYPHEE:
Soldats du Christ-Dieu,
Me direz-vous quelles mères vous ont enfantés?
Me direz-vous quels pères
Vous ont donné comme héritage le feu
Qui consume maintenant vos âmes?
(Chacun des trois chefs va reprendre place en face de ses hommes.)

LES TROIS CHEFS, élevant de nouveau le crucifix à bout de bras:
Nous sommes les fils des saints,
Nous sommes les rejetons de ceux qui ont confessé la foi
Devant les tyrans. Nous sommes
Les enfants des martyrs!

TOUT LE CHOEUR, main étendue:
Nous sommes les fils des saints!
Nous sommes les enfants de martyrs!

LE CHEF DES HOMMES:
Nous ne voulons pas renier le Christ devant les hommes,
Afin qu'il ne puisse nous renier
Devant son Père qui est dans les cieux.

LE CHEF DES JEUNES GENS:
Nous sommes la race royale,
La race des fils de Dieu.

LE CHEF DES HOMMES:
Nous ne sommes pas nés de la chair et du sang,
Ni de la volonté des hommes,
Mais de l'Esprit de Dieu!

LE CHEF DES JEUNES GENS:
Nous sommes des dieux,
Tous des fils du Très-Haut!
TOUT LE CHOEUR:
Nous sommes des frères du Christ.
Tous des fils du Très-Haut!
LE CHEF DES JEUNES GENS:
Nous n'abandonnerons pas notre Frère
Aux insultes de ses ennemis.
LE CHEF DES SCOUTS:
Nous ne laisserons pas de nouveau traîner notre Jésus
Dans le mépris de la foule ingrate!
LE CHEF DES HOMMES:
Nous ne renierons pas le Christ devant les hommes!
LES SCOUTS, faisant serment:
Jamais!
LES JEUNES GENS:
Jamais!
LES HOMMES:
Jamais!
TOUS ENSEMBLE, sous la direction du Coryphée:
Jamais! jamais! jamais!
(Paraphrase musicale pendant qu'ils tiennent la main levée.)

III

LE CORYPHEE:
Bataillon de l'amour divin,
Sais-tu bien où tu vas?
Celui qui part pour la bataille
Compte ses ennemis.
As-tu compté les tiens?

Celui qui s'arme pour le combat
Regarde aux armes de ses ennemis.
Sais-tu les flèches mortelles, les dards empoisonnés
Que tes ennemis portent dans leurs mains contre toi?
Sais-tu que tu te lèves contre toutes les armées des démons?
Sais-tu que tu te dresses
Contre tous les bataillons de l'enfer?

TOUT LE CHOEUR:

J'aurai pour moi toutes les milices du ciel!

LE CORYPHEE:

Sais-tu que le monde, ennemi du Christ,
T'entend déjà venir?
Sais-tu que tu vas le rencontrer devant toi?
Tout entier il va se dresser contre toi.
Il va te tendre les embûches de ses séductions
Pour t'ébranler, pour t'amollir,
Pour t'arracher enfin le serment de ta fidélité.
Il va t'envelopper de ses mirages séducteurs,
Il va t'offrir l'or et le plaisir
A la place de la Croix.
Il va dresser devant toi ses dieux riants et séducteurs
A la place de ton Christ souffrant et humilié.

TOUT LE CHOEUR:

Dans le supplice de ma chair,
Dans l'abaissement de mon esprit,
Je vaincrai le monde, ô frère,
Car j'ai jour moi le Christ qui a vaincu le monde!

LE CHEF DES JEUNES GENS:

Oui, je dompterai ma chair! O sainte innocence!

Je porterai dans ma chair la Passion de Jésus-Christ,
La mort de Jésus-Christ,
Pour que toute sa vie soit en moi
Et déjà ici-bas sa glorieuse résurrection!

TOUS LES JEUNES GENS:
Arrière, monde impur!
Arrière, immonde corruption.
A Toi, ô Christ vierge, mon coeur vierge!
Pour toujours, pour toujours!

LES SCOUTS:
Pour toujours! Pour toujours!

LE CHEF DES HOMMES:
Richesses, honneurs,
Vous ne me séduirez pas!
Avec mon Sauveur pauvre, je serai bienheureux
Dans la pauvreté de mon coeur, et je posséderai
Tous les trésors célestes!
Avec mon Sauveur oublié et méprisé,
Je serai bienheureux dans l'humilité de mon coeur,
Et je posséderai toute la gloire radieuse
De mon divin Roi.

TOUS LES HOMMES:
Riche avec le Christ!
Comblé d'honneurs dans la maison du divin Roi!

LE CORYPHEE:
O bataillon de l'amour divin,
As-tu pensé que le monde, s'il ne peut te séduire,
Va te haïr d'une haine mortelle?

As-tu pensé qu'il va déchaîner contre toi
Toutes ses forces de haine et de vengeance,
Le menconge et les langues empoisonnées,
L'insulte, le mépris, et, quand tu voudras servir ton Dieu,
Tous les ricanements d'enfer
Que lui inspire Satan, son maître et son chef?

TOUT LE CHOEUR:

Je serai donc méprisé?

LE CORYPHEE:

Le monde crache l'insulte à ceux qui le maudissent.

TOUT LE CHOEUR:

Je me cacherai dans la face de mon Jésus
Couvert de crachats!

LE CORYPHEE:

As-tu pensé que tes amis eux-mêmes te poursuivront,
Te persécuteront et t'abandonneront?

TOUT LE CHOEUR:

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître!

LE CORYPHEE:

Sauras-tu supporter tant de malheurs, tant d'injustices!

TOUT LE CHOEUR:

Bienheureux ceux qui pleurent!
Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!
(Pause.)

LE CORYPHEE:

Vos coeurs sont vaillants, ô soldats de Jésus-Christ!
Vous êtes prêts!
Vous irez sans trahir, sans faiblir,

Aux conquêtes de l'amour,
Jusqu'au bout!

TOUT LE COEUR:

Jusqu'au bout! Jusqu'au bout!

LE CORYPHEE:

Mais me direz-vous quelles sont vos armes?
Me direz-vous par quelles ruses victorieuses
Vous regagnerez au Christ
Tant de coeurs gagnés au monde,
Tant de coeurs que le plaisir dégrade,
Que l'or a corrompus,
Que l'indifférence éloigne,
Ou qu'une haine insensée ravit
A la charité du tendre Sauveur des hommes?

LE CHEF DES HOMMES:

Notre arme première est la DISCIPLINE DE LA FOI.
Nous sommes des soldats: nous voulons OBEIR!

TOUS, faisant un espèce de salut militaire:

Nous voulons obéir.

LE CHEF DES HOMMES:

Nous connaissons nos chefs: ce sont
Les ministres sacrés préposés par Dieu
A notre salut.

TOUT LE CHOEUR:

Nos prêtres, marqués du signe sacré de Dieu.
Nos prêtres, officiers de l'armée du Christ!
Nous les connaissons,
Nous les aimons,
Nous les suivrons!

LE CHEF DES HOMMES:

Nous connaissons nos chefs: c'est
Celui qui tient parmi nous la houlette du pasteur,

Qui nous dispense la lumière de la doctrine,
La force du conseil et de l'encouragement,
Notre EVEQUE, pasteur du troupeau, successeur des Apôtres!

TOUT LE CHOEUR: (ils lèvent la main droite)
Notre évêque, notre évêque, notre pasteur!
Nous le connaissons,
Nous l'aimons,
Nous le suivrons!

LE CHEF DES HOMMES, aux jeunes gens:
Jeunes gens, il faut maintenant nommer le Chef des chefs,
Le doux vieillard dont le nom remplit tous nos coeurs.
Je me tais. Que votre âge plein de flamme
Fasse retentir ce nom entre les noms.
Mais pour le dire il faut découvrir vos têtes.
(Il fait un signe et tous se découvrent.)
(Vers les tambours.)
Tambours, battez aux champs!

LE CHEF DES JEUNES GENS:
Nous connaissons la discipline de la foi.
Et nous tous, les soldats du Christ,
Nous obéissons au saint vieillard qui commande à Rome
Au nom du Christ éternel.
Vive le Pape! Gloire au Père de tous les fidèles!

TOUS LES CHORISTES, levant les deux bras et de toute la force de leurs poumons:
Vive le Pape, pasteur des pasteurs!
Gloire au Père de tous les fidèles!
(L'acclamation se perd dans une éclatante sonnerie de trompettes et les roulements des tambours,

pendant que les soldats présentent les armes et que le porte-drapeau élève le drapeau papal. Le Coryphée fait lever la foule.)

LE CORYPHEE:

Troupe vaillante, vous obéissez.
C'est votre force première.
En écoutant vos chefs, vous écoutez Dieu.
En vous appuyant à ceux qui vous commandent au nom de Dieu,
Vous vous appuyez à la force indéfectible de Dieu!
Mais quelles sont encore vos armes?
Quelle est votre stratégie?
Comment voulez-vous vous insinuer dans les coeurs
Pour les gagner au coeur de Dieu?

LE CHEF DES HOMMES:

Nous nous donnerons d'abord de toute notre âme
Au Christ notre sauveur.
Puis nous nous donnerons de toute notre âme
A tous les hommes, nos frères
Dans le Premier-Né des Fils de Dieu!
C'est notre stratégie,
Ce sera notre victoire!

TOUT LE CHOEUR:

Ce sera notre victoire!
De toute notre âme, nous nous donnerons au Christ!
De toute notre âme, nous nous donnerons à nos frères!

LE CHEF DES JEUNES GENS:

Nous ne donnerons pas le Sauveur Jésus
Si nous ne le possédons pas dans nos âmes.

TOUS LES JEUNES GENS:
Nous ferons vivre en nous le Sauveur Jésus!
LE CORYPHEE:
Où prendrez-vous donc sa vie,
Vie divine, vie ineffable?
TOUT LE CHOEUR, d'une voix formidable:
DANS SON COEUR!
La vie de Jésus dans le coeur de Jésus.
LE CORYPHEE:
Où donc est son Coeur?
TOUT LE CHOEUR:
Dans la prière,
Dans la retraite,
Dans le Sacrement!
LE CHEF SCOUT:
Ton Coeur, ô Christ mon Maître, ô Christ mon Frère,
Est dans la prière,
Lorsque, seul avec Toi, je te parle,
Je t'adore, je t'implore et je t'aime!...
TOUS LES SCOUTS:
O Christ Jésus, mon doux Frère,
Ton Coeur est dans la prière!
LE CHEF DES HOMMES:
Christ-Jésus, ma force,
Ton Coeur est dans la retraite,
Lorsque, m'ensevelissant au sein de la maison de Dieu, (Il désigne la maison des retraites.)
Auprès de Toi, je pense,
Auprès de Toi, je pleure,
Auprès de Toi, je me convertis!
TOUS LES HOMMES, désignant de la main la maison des retraites:
Ton Coeur, ô Christ ma force,
Est dans la sainteté de la retraite!

LE CHEF DES JEUNES GENS:

Jésus, Ami divin, ton Coeur de chair,
Ton coeur semblable au mien,
Je le trouve dans ton Sacrement,
Lorsque je te prie devant ton tabernacle solitaire,
Lorsque je t'offre comme une victime pour mes péchés de chaque jour,
Lorsque j'ose te prendre entre mes lèvres et dans mon coeur
Comme ma nourriture de chaque jour!
Sacrement d'amour, tu me livres tont mon Jésus!

TOUS LES JEUNES GENS:

Sacrement d'amour, ô Eucharistie,
Tu me livres tout mon Jésus!

TOUT LE CHOEUR, avec grande force:

O divin Jésus, nous nous donnerons à ton amour
Dans la prière qui réchauffe,
Dans la retraite qui convertit,
Dans l'Eucharistie qui transporte d'amour!

LE CORYPHEE, changeant de place:

O conquérants du Christ, fils de l'Eglise,
Vous êtes prêts, donnez-vous maintenant à vos frères!

TOUT LE CHOEUR:

Nous sommes remplis du Christ,
Nous nous donnerons à nos frères!

LE CHEF DES HOMMES:

A l'exemple de notre Maître,
Nous nous dévouerons pour nos frères
Jusqu'à la mort!

TOUT LE CHOEUR, formidablement:
Jusqu'à la mort!
(Roulements de tambour.)
LE CHEF DES HOMMES:
Nous leur prêcherons la Vérité du Sauveur!
TOUT LE CHOEUR:
La Vérité du Sauveur!
LE CHEF DES HOMMES:
Nous leur apprendrons la Justice du Sauveur!
TOUT LE CHOEUR:
La Justice du Sauveur!
LE CHEF DES HOMMES:
Nous leur crierons l'ineffable Amour du Sauveur!
TOUT LE CHOEUR:
L'Amour du Sauveur!
LE CORYPHEE:
Ferez-vous taire ceux qui renient cette Vérité?
TOUT LE CHOEUR:
Nous les ferons fuir devant l'audace de notre courage!
LE CORYPHEE:
Ferez-vous reculer ceux qui osent contrefaire cette Justice?
TOUT LE CHOEUR:
Nous dénoncerons leur scandale
A la colère du Dieu vengeur!
LE CORYPHEE:
Saurez-vous imposer silence à ceux qui blasphèment encore
Cet inviolable Amour?
TOUT LE CHOEUR:
Nous étoufferons leurs cris de haine
Sous la puissance de nos chants d'amour!

LE CORYPHEE, avec solennité, étendant le bras à la ronde:

L'Esprit renouvelle la face de la terre...

TOUT LE CHOEUR, avec lenteur et gravité, pesant ses syllabes:

Autour du sacerdoce du Christ,
Nous serons un sacerdoce nouveau...

LE CORYPHEE:

Vous êtes une race choisie, dit l'Apôtre Pierre,
Un sacerdoce royal...

TOUT LE CHOEUR:

Le sacerdoce nouveau de tous les chrétiens!

LES TROIS CHEFS, levant très haut leur crucifix:

Nous sommes la race royale,
La race du Roi des cieux.
Nous ferons régner notre Maître...

TOUT LE CHOEUR, criant et agitant les bras:

Nous ferons régner notre Maître!

LES TROIS CHEFS:

Et nous régnerons avec Lui!

TOUT LE CHOEUR, même jeu:

Et nous régnerons avec Lui!

LE CORYPHEE:

Vive le Christ qui règne!

TOUT LE CHOEUR, avec transport:

Vive le Christ qui règne!
(Eclatante sonnerie de trompettes.)

LE CORYPHEE:

Vive le Christ qui commande!

TOUT LE CHOEUR, même jeu:

Vive le Christ qui commande!
(Nouvelle sonnerie de trompettes et charge des tambours.)

LE CORYPHEE:

Vive le Christ qui triomphe!

TOUT LE CHOEUR, de toute son âme:

Vive le Christ qui triomphe!

(Nouvelle sonnerie et nouvelle charge.)

LE CORYPHEE:

Aujourd'hui et dans l'éternité!

TOUT LE CHOEUR:

Aujourd'hui et dans l'éternité!

(Suprême sonnerie des trompettes. Tonnerre des tambours et des cymbales. Les volontaires du Pape présentent les armes. La foule se lève.)

TOUT LE CHOEUR, chantant, avec l'harmonie:

Gloire au Christ vainqueur! (ter)

(Tous les étendards, si on en a, se déploient à nouveau.)

7 septembre 1936,

veille de la Nativité de la Vierge.

Imp. L'ACTION POPULAIRE
Joliette, P. Q.

1226

LES CHOSES QUI S'EN VONT

Causettes Canadiennes

PAR

Le frère Gilles,

o-f-m.

LES CHOSES QUI S'EN VONT...

DU MEME AUTEUR

LEGENDES CANADIENNES—Trois Légendes Franciscaines de l'an 1629.—Librairie Notre-Dame, Montréal. .·. .·. .·. .·. .·.

EN PREPARATION

MON VILLAGE (Esquisses et Miniatures).

LE FRERE GILLES,
o.f.m.

YC=
4776h

Les Choses qui s'en vont ..,

BIBLIOTHEQUE
Bibliotheque
du Noviciat
Noviciat

NOUVELLE EDITION
corrigée et augmentée

Edition de "LA TEMPERANCE"
964 Dorchester Ouest
MONTREAL
1918

Avec la permission des Supérieurs.

A celui
qui a désiré
cette publication
et à quelques
autres
qu'il connaît.

—Et puis, vos "Choses", elles ne viennent toujours pas.

—C'est logique puisqu'elles "s'en vont"...

—Mais encore?

—C'est que j'ai changé d'idée.

—Pourquoi ça?

—Lorsque je commençai ces "Choses", en 1915, après avoir lu le "Vieux hangar" de M. l'abbé C. Roy, nous n'avions pas deux autres beaux livres qui ont paru depuis lors et dont l'éloge n'est plus à faire puisqu'il est dans toutes les bouches.

—"Chez nous" de M. Rivard et "Rapaillages" de M. l'abbé Groulx?

—Précisément. Après ces pages aussi savoureuses qu'élégantes et où les mots du terroir sont jetés comme des fleurs sous les pas des plus harmonieuses périodes classiques, les miennes, écrites un peu va-comme-je-te-pousse,

m'ont paru aussi insipides que vulgaires. C'est pourquoi je les ai abandonnées.

—Vous avez eu tort de ne pas les revoir. Les félicitations que méritent les éminents auteurs pour leur oeuvre à la fois hautement littéraire et profondément canadienne, auraient dû vous encourager comme elles le doivent faire pour tous ceux qui travaillent dans le même sens. Vous vous prétendez inapte à faire oeuvre littéraire? Soit! faites oeuvre canadienne, tout simplement.

—Ecrites ainsi, sans cérémonie ni syntaxe, ces pages ne sembleront-elles pas l'effet d'une gageure?

—Qu'importe! Ce sera au moins un travail intéressant à envoyer au Comité du Parler Français qui prépare notre Glossaire. Vous avez lu les "contes canadiens" dans la revue du folk-lore américain?

—Oui. Et vous voudriez que j'écrive ainsi?

—Pourquoi pas?

—Mais alors, au lieu de suivre les

exemples de nos "maîtres de l'heure", je prendrais une voie diamétralement opposée, puisque j'aurai, moi, quelques mots français piqués comme des fleurs sur les sentiers raboteux de mes phrases du terroir.

—Ce sera exquis !

—C'est donc sérieux?

—Alors?

—Eh bien! c'est ainsi que je les ai composées, afin de me rendre compte par moi-même de la tenue qu'aurait une suite d'articles écrits sans art, en "style habitant". Je vous les envoie telles quelles et vous les recommande: c'est souverain contre les attaques de neurasthénie. Pax et Bonum !

—Enfin !

A LA MAISON.

Le rouet.

IL y a, je dirai cinquante ans, pour faire un compte rond, le cultivateur qui avait un *bon roulant,* devait — selon l'antique usage venu de Normandie avec nos aïeux — *avantager* ses filles pour l'époque de leur mariage, non-seulement de la commode, du buffet, du coffre à *équipette* bourré de *bon butin;* mais encore de deux ou trois brebis (une *moutonne* et son petit par exemple), d'une *vache-à-lait,* de quelques volailles et d'un rouet tout *flambant neuf.* Si on pouvait savoir dans les rangs—et grâce à des *bavassements,* la nouvelle s'y répandait comme une traînée de poudre—qu'une chaise *berceuse* et une *pélerine de vison* viendraient s'ajouter au trousseau, *du coup,* la *Phine* à *Titoine* devenait un *parti extra.*

Le *cavalier* de cette *blonde* avait préalablement défriché un coin de sa concession et y avait bâti une maisonnette: *c'est bien du moins.* Il y avait ensuite disposé les meubles indispensables, chaises, lit, tables, huches, *bancaux-sciaux*, tous faits de sa main. C'est là qu'après les noces, les nouveaux mariés installaient leurs effets, assurés que le bonheur les y avait précédés, et ils s'arrangeaient pour y vivre toute une vie, la plus douce du monde, en attendant l'autre bonheur et l'autre vie.

Dès les premiers temps de leur union, le nouveau couple pouvait voir de sa fenêtre, les *animaux pacager* au milieu des souches, des *chicots* et des *abattis,* à un bout de la *terre faite;* tandis qu'à l'autre bout, la *planche* de blé, qu'une simple rigole séparait de celle du lin, commençait à *épier.* L'homme avait offert tout ce qu'il y a de plus fort: la terre, la maison, le lin, le blé; la femme apportait ce qu'il y a de plus doux: le lait, la laine, la plume. Et c'était avec une généreuse fierté qu'ils mettaient en commun, avec leurs biens et leur santé,

leur amour du travail et leur amour, tout simplement.

* * *

La jeune femme — tout en *ayant l'oeil à son ordinaire* — filait la laine de ses brebis, pour tricoter, le soir, de grandes chaussettes ou de petits *mitons*. Son homme, qui n'était jamais bien loin, à ses champs ou à ses *serpages*, pouvait la voir *bordasser;* car elle fermait rarement la porte *à demeure*. A son appel de midi: *"Ustache! viens-t'en; les pataques sont cuites"*, il pouvait répondre sans *s'époumonner*, sûr d'être entendu: *"On y va, Mélie, on y va"*. Et il venait.

Au cours du repas, tout comme la jeunesse qui est heureuse parce qu'elle n'a pas de passé, ils se parlaient de l'avenir. Puis, pendant que la *créature dégreyait* la table, Eustache, à genoux à la *bavette* du poêle, en train *d'aveindre* un tison pour allumer son *calumet*, demandait, *sans faire semblant de rien*: "Qu'est-ce que tu feras, Mélie, avec ces

fusées de laine qui *dégouttent au ras la plaque* du poêle?" La réponse ne se faisait pas attendre: "D'abord toi, répondait sa femme, tu vas me faire un *dévidoué, au plus coupant.* — *T'as qu'à voir,* reprenait Eustache en *riant dans ses barbes;* et puis après? — Après, si t'es sage comme une *toupie qui dort,* y a pas de *doutance* que je te le dirai; mais il *fera chaud,* si tu le sais avant."

Or, comme c'était une des toutes premières choses demandées par Mélie, Eustache choisissait son plus beau bois franc, *clair de noeuds,* qu'il mettait sécher au-dessus du poêle. Puis, lorsqu'il *mouillait à sciaux* ou *à varse,* et mieux encore, pendant les *squarres* et les grandes *bordées* d'hiver, il installait son établi dans la maison, et à force d'*écopeaux* et de *ripes* — un homme est pas *battu* pour *salir une place,* disait Mélie — il ajustait les pièces du fameux dévidoir, sous les yeux de sa femme, qui s'y entendait toujours mieux que lui.

C'est ainsi que le dévidoir est entré en même que le rouet dans nos maisons, bien avant le *ber*; et l'on peut bien

dire sans trop forcer la métaphore, il me semble, qu'ils nous ont vus naître.

N'est-il pas vrai que nous évoquons rarement une des premières visions de nos mères, sans lui trouver le rouet pour accessoire? Sans cela, la silhouette aimée reste toujours émouvante, certes, mais elle nous apparaît comme un jouet brisé auquel il manque quelque chose d'essentiel.

Si nous voulons remonter vers nos plus anciens souvenirs, la chanson maternelle — la "Poulette grise" par exemple — ne nous revient bien en mémoire qu'à travers les bruissements harmonieux du fuseau. Et si les yeux de nos mamans charmèrent nos premiers regards, n'est-ce pas la roue merveilleuse du rouet qui les étonna? Ces choses sont tellement mêlées dans le lointain de nos réminiscences enfantines; elles s'y embrouillent si délicieusement, que ce serait mal de vouloir séparer ce que notre coeur a depuis si longtemps uni.

*

* *

Le rouet, d'ailleurs, a non seulement des droits incontestables à nos égards pour les services qu'il nous a rendus, mais par sa souple élégance au repos, sa joliesse glorieuse au travail, il a droit aussi à notre admiration, et c'est toujours, vous le savez, une forme de l'amour.

Taillé dans le plus beau bois d'érable ou de hêtre; façonné avec une piété nationale, je dirais, par un art qui sait allier la grâce à la force, le rouet prenait, avec le temps et sous les caresses répétées des mains amies, une patine couleur de feuilles mortes saupoudrées de bronze. Les pieds, soigneusement dégrossis au tour, supportaient le corps délicat et droit, au-dessus duquel la tête — la grand'roue — apparaissait, aux heures de travail, toute nimbée de gloire. Oh! le joli petit rouet!

Plus bas que la tête et plus haut que les pieds — et pourquoi ne dirions-nous pas: dans ses mains — le rouet retenait prisonnière une colombe au bec et aux griffes d'argent, dont l'ardeur vorace arrachait, des mains de la fileuse, les

soyeux flocons de laine pour s'habiller de blanc, ou les lourdes *filasses* pour se revêtir d'or. Oh! le coquet petit rouet!

Et l'oiseau roucoulait doucement, doucement, tout d'abord. Puis, comme la fileuse bienveillante se laissait dépouiller en sa faveur; qu'elle excitait même ses convoitises; le gazouillis de sa voix subtile se muant en vraie chanson, s'unissait aux susurrements de la *bombe* qui *chantait* sur le poêle; aux trilles des petits serins dans le *trébuchet* pendu dans la fenêtre; aux refrains vieillots de la fileuse. Oh! le gai petit rouet!

Lorsqu'enfin la colombe traînait les ailes sous le poids de son travail, avec des petits rires discrets, des cris de joie contenus, le fuseau se laissait dépouiller de sa toilette par le dévidoir qui l'hynoptisait de ses grands gestes vides. Redevenu plus alerte, il recommençait une nouvelle *fusée,* avec la même joyeuse chanson, la même diligence, le même bonheur Oh! le courageux petit rouet!

Qu'il travaillât pour le simple *reprisage* des *chaussons* ou à la préparation

de la *chaîne* ou de la *tissure* pour les *habillements du dimanche,* c'était toujours le même entrain rieur. Entre temps, das un coin obscur, il attendait dans le silence, l'heure du travail et du dévouement qui devait l'auréoler de gloire. Oh! le vaillant petit rouet!

*
* *

Et malgré tant de services rendus, tant de chansons répétées parfois depuis l'aurore jusqu'à la brunante et dans les soirs, les bruits courent que les rouets s'en vont...

Hélas! que de rouets et de dévidoirs sont, *à l'heure qu'il est,* juchés sur les *entraits* des *fournils* ou dans les *ravalements* des greniers; élévation sans gloire qui se fait sans honneur et ne promet que l'oubli.

Oh! les vieux rouets qui ne filent plus! les vieux *dévidoués* qui ne virent plus! Quelles confidences ils se doivent faire là-haut, dans la *noirceur* et les fils d'araignées, sur les vieilles gens qui fu-

rent jeunes et sur les jeunes qui seront bientôt vieux! Ne troublons pas, par de stériles regrets, ces réminiscences plutôt tristes. S'ils parlent mal de nous, ayons le courage d'avouer qu'ils n'ont pas toujours tort, et consolons-nous dans la pensée d'avoir dit un peu de bien de ces chères vieilles choses qui s'en vont...

Le métier.

N critique d'art, aussi ingénieux que subtil, fixe à huit le nombre des caractères de la beauté d'un lis. Ecoutons-le :

"1° la pleine grandeur de la puissance vitale exprimée par la pleine grandeur des formes visibles ;

"2° l'unité d'action de la puissance vitale exprimée par l'unité spécifique, ou normale, ou idéale des formes visibles ;

"3° la variété d'action de la puissance vitale exprimée par la variété spécifique, ou normale, ou idéale des formes visibles ;" etc... etc...

Respirons un instant et laissons le délicat érudit aligner des *idéales,* des *vitales* et des *normales* jusqu'à l'épuisement de la formule, c'est-à-dire jusqu'au numéro 8 inclusivement. Re-

grettons toutefois qu'il faille tant de cérémonies à certains savants pour apprécier une belle fleur, selon une théorie qui peut être très logique, mais aussi parfaitement ennuyeuse comme tout ce qui est bien raisonné.

L'élasticité des formules en général et de celle-ci en particulier ne semble pas pouvoir s'étendre à l'objet qui m'occupe; car s'il est une chose qui puisse guérir la verve descriptive d'un individu — maladie qu'on nomme la tuberculose littéraire — en fut-elle à sa troisième période, c'est bien la vue du métier.

Approchons-nous pourtant pour le considérer. Chacun sait qu'à la suite de relations suivies la personne laide s'embellit, tandis que la beauté perd, si elle ne possède pas des qualités de l'esprit et du coeur. La laideur n'empêche personne d'être aimable et aimé au plus haut degré: nous en avons la preuve tous les jours.

Le métier est dans ce cas. Etudions-le et nous ne pourrons nous défendre de lui donner toute notre amitié.

Pour ce faire, il faut tout d'abord et nécessairement mettre le métier au second plan — quitte à vous le présenter en temps opportun — et à vous parler plutôt, dans un ordre progressif d'utilité, de ses collaborateurs.

Voici d'abord notre vieille connaissance, le rouet: vous savez, le rouet de nos mères et de nos grand'mères, et des grand'mères de nos grand'mères. Nobilisé par les faveurs des reines antiques, et partant, jouissant d'une indépendance reconnue de tous, son rôle auprès du métier, consiste dans le *filage* de la *chaîne* et de la *tissure* — laine ou chanvre — que celui-ci transformera en étoffe ou en toile. Il ne déroge ni ne s'abaisse; mais il se prête seulement, et le plus aimablement du monde.

Vient ensuite par ordre de grandeur, le *rouet à canneller*, qui ne ressemble à son presque homonyme que de nom. Il s'empare de la *tissure* pour en remplir les *trêmes*, puis de la *chaîne* pour en combler les grosses *cannelles*; de là son nom.

Le *cannellier* apparaît ensuite, droit,

rigide et sec comme un maestro. Artiste avant tout, il groupe avec art les cannelles dodues et bien chantantes et eur fait exécuter l'hymne nationale du intamarre.

Enfin *l'ourdissoir* (on comprendrait aussi étourdissoir) tend ses larges bras mouvants sur lesquels *l'ourdisseuse* enroule en spirale les brins de toutes les cannelles qui se dévident, en faisant le bruit dont je viens de parler. Après ce travail minutieux de *l'ourdisseuse,* les missions de l'ourdissoir et du cannellier sont terminées. Car, il est bon de vous dire que *la pièce est ourdie.*

Le métier, jusqu'alors digne et silencieux, se présente maintenant, et tend ses bras vides. L'ourdisseuse y attache d'abord un long et lourd peigne de bois, vrai démêloir pour la *chaîne* qui y passe et monte s'enrouler sur le rouleau d'arrière. L'extrémité des brins — *les pennes* — sont d'abord *passées en lames*; puis au moyen d'un crochet d'osier, *passées en rô,* et enfin nouées à la baguette que retiennent des *cordeaux* attachés au rouleau d'avant.

Les deux rouleaux, tournant en sens inverse, bandent la *chaîne* de la pièce qui, ainsi, est montée.

La pièce ainsi *parée,* la travailleuse s'asseyait à son *ouvrage* avec autant de bonheur qu'une organiste à son clavier, mais pour faire produire au sien, il est vrai, un tout autre genre d'harmonie. Son pédalier et son clavier, à elle, étaient les *marchettes* que les *ansouples* unissaient aux lames. Celles-ci étaient disposées de telle manière qu'en abaissant l'une au moyen d'une marchette, on faisait lever l'autre, et vice versa, ouvrant ainsi dans la *chaîne* un passage libre à la *navette,* chargée de *tissure.*

Le rô d'acier ou d'osier, qu'enserrait la châsse mobile pendue devant la travailleuse, et qu'*à tour de bras* elle ramenait vers elle, venait battre et serrer les brins de cette tissure. C'était comme son *grand jeu,* celui dont le bruit couvrait celui des marchettes et des lames. Lorsque la travailleuse, avec un léger bercement de barcarole, se penchait simultanément de la gauche à la droite de son métier, puis de la droite à la

gauche, pour lancer sa navette, alors seulement *la pièce marchait.* A voir la grâce austère de ce geste, on oubliait presque le vacarme qui en était la cause. Et l'on n'y pensait plus du tout, si on arrivait à se pencher sur le tissu qui en était le résultat pratique.

*
* *

C'est surtout aux expositions régionales ou provinciales qu'il fallait aller, pour se rendre compte de ce beau *travail au métier* exhibé par les femmes et les filles d'habitant, et pour en admirer la force et la finesse, autant que l'art ingénu et primitif.

Il y avait tout d'abord *la grosse étoffe du pays, grison* la plupart du temps. On la teignait aussi quelques fois en bleu, avec une recette qu'on pourrait fournir, en classant nos souvenirs d'enfance. Cette étoffe bleue ou grison, envoyée au *moulin-à-cardes* pour être *pressée* et foulée avec soin, devait habiller le cultivateur et ses

garçons, depuis les culottes à *bavaloises* jusqu'à la *cloque* à capuchon inclusivement. C'est avec cela qu'ils faisaient leurs beaux dimanches.

Venaient ensuite les étoffes *fleuries, carreautés* ou *fléchées*. Les *créatures* s'en faisaient de *rôdeuses* de belles robes garnies d'un biais et de boutons de velours. Lorsqu'elles s'habillaient *avec*, elles n'avaient pas honte *en toute*, de *débarquer* de voiture au *dernier coup* de la grand'messe, alors que tout le monde était encore sur le perron de l'église. Elle faisait envie à la mairesse elle-même.

On pouvait voir aussi aux expositions, les *flanelles simples, croisées* ou *bâtardes*, pour les chemises, jupes, draps, courte-pointes, etc... Puis encore, la toile de lin et la toile d'étoupe. Enfin paraissait la *catalogne*, notre tapis national. Tissées de couleurs voyantes, les catalognes étaient destinées à la *place* de la *grand'chambre* et au *cabinet des étrangers*. Avec des teintes neutres et des tons moins *criards*, elles étaient mises en *laises*,

un peu partout dans la maison, et jusque dans le *fournil.* Lorsqu'elles étaient pâles ou même toutes blanches, elles servaient de couvertures de lit. Parmi ces dernières, celles qui étaient préparées avec plus de soin et partant, plus fines, devenaient des *couvrepieds de ber* et même des tapis de table.

Rouet, métier et *Cie Limitée*... s'*unissaient* pour remplir les commodes et les *armoires à deux battants,* de draps de toile et de flanelle, de jupes, et de *mantelettes,* et que sais-je encore... sinon que tout cela sentait le *foin d'odeur* de *sept lieues à la ronde.*

Quand la mère voulait se *reniper,* elle savait bien trouver la robe *de mérinos* pour l'hiver, à côté de celle de *popeline* pour l'été. Son châle à franges, en soie fleurie (du gros-de-Naples) plié avec dévotion, supportait le chapeau-à-bec, avec des *gorgettes* — *falle-de-pigeon* — larges comme ça. Tout à côté, l'entoucas à pomme d'ivoire qui avait bien coûté *six shellings six sous,* et les *menottes* de *filoselle* qu'on ne trouverait plus *asteure* pour un *écu et*

six. Quant aux bottines de *prunelle* avec un bout de *cuir à patente*, ou aux souliers de *lastine*, s'ils n'étaient pas tout au ras, ils y étaient tout de même, croyez-le.

Le *père* n'était pas moins *faraud*, avec ses pantalons et son *surtout* de drap fin; sa veste de *cordé royal;* son *devant de chemise* en *bazin;* ses collets à pointes et l'ample cravate du temps de la Régence, sans oublier, gris ou noir, son chapeau de Paramatha.

C'étaient leurs habits de noces, à tous deux. Lorsqu'ils s'en revêtaient, ils se redressaient instinctivement, et s'en allaient *bras dessus bras dessous*, comme des mariés du matin. Après avoir servi à leur mariage, à quelque baptême de cloches, visite de l'évêque pour la confirmation, ou autres occasions solennelles semblables, ces vêtements les *endimanchaient* encore pour les noces de leurs garçons et de leurs filles, comme aussi pour être de *cérémonie* chez les uns et les autres, et même *pour porter* un mort. Ils désiraient de plus y être ensevelis, afin d'arriver

aux portes du paradis, parés comme au jour de leur union, pour célébrer les grandes noces éternelles, couronnant et prolongeant sans fin celles commencées ici-bas.

A ce bonheur qu'ils avaient goûté ensemble, sur le même coin de terre et dans une si constante communion de vues et d'intérêts, le métier n'était pas étranger. Au cours de cette longue vie, il n'avait cessé de leur prodiguer les fruits de son industrie, les enveloppant pour ainsi dire dans l'atmosphère de ses bienfaits.

Le métier s'en va-t-il? Si la chose était vraie, il y aurait là certes, le sujet d'une émouvante élégie, baignée de "purs sanglots"; car si le métier n'en est plus "au printemps de la vie", ni même "dans la fleur de l'âge" il n'en est pas moins digne d'inspirer de sincères regrets.

Un moyen de se rendre compte si la nouvelle, causée probablement par des *parlements en l'air*, que le métier s'en va, est vraie, c'est d'aller voir chez nos contemporains, les armoires et les cof-

fres, si tant est que ces vieilleries existent encore chez eux.

Dans la commode, remplacée trop souvent par ce qu'en bon anglais on nomme *sac-bord,* il n'y a plus de place pour les *hardes* de l'homme. Le peu de *rechange* qu'il peut *agripper,* est pendu au grenier, sur le *pan du sorouet* ou quelque part ailleurs. S'il y a quatre tiroirs à la commode — excusez, au *sac-bord* — trois, au moins, sont remplis de matinées que ces dames portent l'après-midi, naturellement, et dont les manches et les collets surtout, sont rongés chaque jour davantage par la mode qui nous montre ainsi où elle veut en venir. Vous verrez peut-être dans ces mêmes tiroirs, des cols et des collets d'hommes? n'y faites pas attention et surtout n'en soyez pas scandalisés: cela appartient en propre à madame. L'émancipation qui n'est pas un vain mot et qui s'introduit chez nous, a saisi précisément le beau sexe... au collet. Gare à vous, mesdames!

Dans le quatrième tiroir de la commode, religieusement fermé celui-là,

rapport aux enfants *insécrables,* vous penseriez peut-être trouver le linge que vous cherchez en vain ailleurs; cette toile de chez nous, *in-usable,* et que le goût moderne remet en mode? Détrompez-vous encore une fois: le tiroir contient tout simplement — et ce n'est pas si simple que cela pour le mari qui doit payer — le Gainsborough de madame. *Hormi donc* que lorsque ces pages verront le jour, la mode archi-surannée soit remise aux catalognes des vieilles lunes.

Dans les armoires? Vous trouverez des jupes, un tas de jupes, qui gagnent en largeur ce qu'elles perdent en longueur. Mais de draps en piles, de douzaines de serviettes, de chemises de toile, point.

Evidemment, les métiers s'en vont et la cause en est peut-être qu'il n'y a plus personne chez les cultivateurs pour les retenir en les utilisant. Un sociologue de chez nous n'a-t-il pas écrit que les filles que le cultivateur fait instruire aux couvents, reviennent à la maison paternelle avec de tout autres goûts

que ceux du métier? Outre les sciences nécessaires, à notre époque, à une femme et même à une femme de cultivateur, elles y apprennent la philosophie, la cosmographie, l'ontologie, etc... Allez-donc, après de tels débuts, les contraindre à la "soupologie" et à la "ravaudologie" comme disait le spirituel auteur de "Billets à ma filleule" et moins encore au métier, si dur, il est vrai, pour les santés débiles de nos temps modernes.

Cependant, grâce à Dieu, il existe encore des familles qui demeurent attachées aux traditions canadiennes.

La mère, comme de juste, donne l'exemple en travaillant elle-même. Elle a le talent de se faire aider et ainsi d'enseigner à ses jeunes filles, sans même qu'elles y prennent garde, à filer d'abord, puis à *monter une pièce*. Lorsque celles-ci seront prêtes à se marier, elles trouveront plus facilement que d'autres, parce que le jeune homme qui veut se donner à la terre, cherchera une femme qui partage ses goûts et dont la douce compagnie deviendra un aide

puissant dans les temps toujours rudes et difficiles d'un nouvel établissement.

D'autres familles, plus nombreuses encore peut-être, pour une raison ou pour une autre, se contentent de faire *travailler par les autres*; ce pourquoi il faut d'abord les remercier, non-seulement pour la travailleuse qu'elles encouragent, mais surtout pour leur amour des traditions. Ces *autres,* qui sont d'ordinaire, des *"filles d'habitants"* non *"attachées sur le bien paternel",* ont de l'*ouvrage* pardessus la tête, d'un bout à l'autre de l'année. Est-ce cette pensée du pain assuré ou le contentement intime du devoir accompli? Toujours est-il que si vous voulez connaître des personnes joyeuses, présentez-vous aux *travailleuses au métier.*

Je me souviens de l'une d'elles qui pendant un *bon bout de temps,* pensa que le mariage était une sainte institution dont elle pouvait bien se passer, préférant suivre le conseil de Lafontaine "Chacun à son métier doit toujours s'attacher." Pour ces deux causes réunies, et peut-être pour d'autres en-

core, elle oublia jusqu'à 50 ans, d'aimer un homme. Etait-ce pour échapper à la honte d'avoir coiffé sainte Catherine? Je l'ignore. Mais un beau jour, elle quitta sa paroisse et vint s'installer dans la nôtre, achetant une petite maison près du chemin du roi, où elle s'installa avec sa vieille mère. Bientôt la renommée de *travailleuse extra* qui l'avait suivie chez nous, lui valut des commandes aussi nombreuses que variées, qui lui enlevèrent bientôt tout regret de son changement de domicile.

Le succès fait toujours plaisir; et comme le plaisir se traduit assez souvent par le chant, elle chantait. Je crois entendre encore, après vingt ans, à travers le bruit des eaux tombantes du moulin voisin, sa voix nasillarde, chanter avec *évariations* — comme disait son frère qui avait fait son *cours* aux *chantiers à billots*:

> Près de vous mon coeur soupire,
> Et auprès de vous il est interdit;
> C'est tout ce que je puiss' vous dire.
> P't'être ben qu'j'en ai trop dit—it

Je crois en effet, qu'elle en avait trop

dit; mais je n'ai jamais su qu'elle l'ait regretté. "Tout coeur a son mystère" dit une autre chanson qu'elle ne chantait pas. Un jour — tout vient à point à qui sait attendre — le prince charmant passa. Oh! ce n'était pas un prince ah! ah! puisqu'il était monté sur un *bois carré.* Comme sa lourde charge de bois plongeait probablement dans les *cahots* du chemin du roi, sous les fenêtres de ma travailleuse, celle-ci, qui faisait des *trêmes,* attaquait le refrain de la chanson ci-dessus, et naturellement, avec tous les bémols à la clé:

> L'amiquié quoi de plus tendre
> Et l'amour, quoi de plus doux—oux

On a beau être *juché* sur une *bois carré* ou sur un *billot,* ce n'est pas une raison pour ne pas comprendre les allusions, fussent-elles voilées comme des veuves; on est le prince ou on ne l'est pas. Il crut donc "dans sa candeur naïve," que l'aveu timide, d'ailleurs habilement dissimulé dans le *saccage d'enfer* du *rouet à canneller* et de la *tournette,* pouvait bien s'adresser à lui.

Il se donna une raison, et entra... pour voir (comme s'il fallait toujours une raison pour voir à se marier!) Or, la fille était encore *replette* et *ragoutante*, comme disait sa vieille mère qui aimait le ragoût. Elle avait, de plus, du *beau vison* et des coffres bien *tassés* de *bon butin* que lui avait *quitté défunt trépassé* son père. La travailleuse imposa silence à la marchette, et soudain ses idées s'éclaircirent. Elle décida qu'après avoir tant travaillé pour les autres, elle pouvait bien commencer à travailler pour elle-même.

Ils se *mari-irent*, sans faire trop de *tra la la;* une petite noce de canton, une poignée de monde de l'entourage. Ils reçurent les *noceux* avec du *jus de gadelles* décoré du nom de vin, pour la circonstance. Ils *soupirent, chantirent, dansirent, réveillonnirent* et *passirent* toute la *fine nuite sur le carreau.*

Ce fut certainement de belles et joyeuses noces et c'était un mariage de plus dans la paroisse; mais c'était *toujours bien encore* un métier de moins.

L'amour de la terre.

TOUT le monde le dit, c'est pourquoi tout le monde le sait : on n'aime plus la terre. Paroles banales, texte de maints discours chaleureux et très applaudis ; titre cent fois retapé d'une légion d'articles de journaux où s'alignent des statistiques renversantes ; forme vieillie, mais qui n'a pas cessé d'être vraie, d'une douloureuse affirmation de chaque jour : on n'aime plus la terre.

Et justement parce qu'une vérité austère n'aura jamais l'attrait d'un riant mensonge, les cultivateurs, objets de tant d'éloquence et de littérature, désertent quand même les campagnes. Ils ne tiennent plus *sur le bien,* et se dérobent à la tâche sacrée qui les liait au sol des ancêtres. Leurs fils nombreux et leurs filles, aspirent à voler de leurs

propres ailes vers des bonheurs aussi nouveaux que problématiques. Ainsi les traditions familiales s'éteignent dans des ambitions dont on ne voit pas toujours la ridicule folie, et sur les conséquences desquelles il est bon de croire qu'il n'y a pas d'aveugles volontaires.

Devant cette désertion des campagnes, l'esprit de nos gouvernants s'est ému. Ces messieurs ont gémi d'abord; c'était encore le plus facile. Ils se sont agités ensuite; car cela devenait inquiétant. Entre deux banquets, ils ont cherché un remède, et ils ont cru l'avoir trouvé. Vous devinez lequel? Ils ont nommé des commissions. Des commissions, je vous demande ! En notre siècle de feu d'artifice, de discours et de fanfares, une commission comme un congrès, c'est le remède à tous les maux, une sorte de "Sauveur du peuple" ou de "Sirop de la Mère Seigel" qui a la merveilleuse propriété de guérir les rhumatismes de l'esprit humain.

Cependant, je ne dois pas trop médire des congrès et des commissions; ils ont des avantages incontestables pour

la diffusion des idées et le groupement des forces qu'elles éveillent. C'est ainsi que, annoncés dans les journaux six mois à l'avance, en lettres grosses comme ça, aucun des membres actifs ou honoraires ne peut se tourner, sans qu'un reporter y aille de deux colonnes. Naturellement, cela attire l'attention des gens; cela les repose un peu des comptes-rendus de bagarres d'ivrognes et autres attractions dans le même genre. Les cultivateurs se disent, en lisant la péroraison emphatique d'un discours d'ouverture: il y a quelque chose là-dessous. Et *vitement,* ils font un encan de tout *le roulant, bouchent* les fenêtres de la maison avec de vieilles planches, *barrent* la porte, et partent armes et bagages pour la ville, pour voir comment cela va finir.

*

* *

Si je n'ai pas voulu, comme vous le voyez bien, médire des commissions et des congrès, je me le permettrai moins

encore, et je deviens tout à fait sérieux, pour parler de nos gouvernants. Ces messieurs ayant compris que la richesse, la force et la vie, c'est-à-dire, l'avenir d'un pays, lui venaient de la campagne, ont pensé avec raison qu'il fallait d'urgence garder à la terre les nombreuses familles de cultivateurs qui s'établissent dans les villes pour s'y étioler en s'y amoindrissant. Je n'ignore pas les lois et les institutions qu'ils ont créées pour enrayer ce mouvement de désertion du sol; les nombreux avantages et les primes offertes dans le but de promouvoir la colonisation; la diffusion systématique, par les écoles et les conférences régionales comme par le livre et la presse, de la science agricole; tout cela afin d'amener le cultivateur à reconnaître, par sa propre expérience, que la perle de la prospérité avec celle du bonheur sont cachées dans son champ, lequel ne demande qu'à être remué pour livrer ses trésors.

C'est donc avec enthousiasme, que j'applaudis à tout ce qu'une saine poli-

tique, vivifiée par une pensée de haut patriotisme, a fait, chez nous, en ces dernières années, pour provoquer, encourager et récompenser les soins intelligents donnés à la terre. Mais, dites-moi: la terre est-elle plus aimée pour tout cela? Oui, ou plutôt non; et pour être juste, oui et non, car il y a amour et amour, comme il y a fagot et fagot.

La terre est plus aimée? Oui, et plus qu'elle ne l'était hier: c'est certainement vrai un peu plus chaque jour. Mais de quel amour et comment? Je réponds: de cet amour intéressé qui espère des faveurs, les escompte en usurier et en jouit en égoïste. La devise de cet amour-là, quoique vieille comme l'avarice, est aussi tout à fait modern-style: donner un oeuf pour avoir un boeuf.

La science, ou "les étincelles d'expérience" — comme un poète intitulait ses notes en agriculture — a propagé des recettes certaines pour fertiliser un terrain, y faire des semences avec art et obtenir des récoltes mirobolantes.

Porté à croire que Jéhovah a refondu pour le XXe siècle les vieux statuts de la Genèse, le cultivateur observe déjà à la lettre le nouveau texte, encore inédit, mais dont il a sans doute eu révélation: "Tu mangeras ton pain à la sueur de tes chevaux!" Aussi ne daigne-t-il plus toucher la terre, même du bout des pieds. Comme tout homme d'ailleurs, né maître-ès-arts dans la science de prendre ses aises, il laboure et herse, sème et moissonne en se promenant avec une superbe indifférence, monté sur des machines rayonnantes, vrais engins de fer tirés par des chevaux ferrés.

La terre? Après l'avoir brisée, avoir fouillé ses entrailles avec des lames d'acier, l'avoir dépouillée de ses vêtements et de ses richesses, il la quitte sans même un regard de pitié. Il la force, la meurtrit; elle se laisse dépouiller, humble, obéissante et généreuse toujours; mais elle garde son amour.

Non, vraiment, la terre n'est plus aimée de cet amour tendre et profond que lui portaient nos pères. Après

avoir pris leur *lot* en *bois debout*, l'avoir *déserté, ésouché, éroché,* ils en retournaient cent fois, une à une, toutes les mottes, comme pour en prendre une connaissance intime. Puis après l'avoir parée de l'opulente moisson qui lui sied si admirablement; parce que la terre était belle autant que bonne; et qu'un des premiers effets de la beauté sur un coeur est de le rendre sympathique et affectueux, ils l'aimaient de toute leur âme. Près d'elle, avec, au front, ces sueurs qui sont comme autant de perles d'une couronne royale, ils se trouvaient vraiment rois. Les ancêtres ne leur avaient-ils pas légué ces gestes forts et graves mais toujours harmonieux; nobles attitudes apprises au temps du bonheur, et dont ils se couvraient avec orgueil comme d'un vêtement de beauté, comme d'un manteau de splendeur.

Pour obéir à la loi du travail devenue très douce avec elle, ils lui demandaient leur pain, avec autant de douceur et de respect que de noblesse. Ils croyaient trouver là, une ébauche de

leur propre vie : en union avec elle, ils vivaient des heures d'espoirs immenses qui les rajeunissaient jusque dans leur vieillesse.

*
* *

C'était au printemps lorsqu'ils labouraient, enveloppés dans la brume argentée des matins frileux, isolés du reste du monde comme des Moïse sur la montagne, et dans une intimité secrète mais réelle avec la terre amie. C'était le revoir après la saison d'hiver. Et que de promesses à faire ! Que de choses à demander ! Promesses et demandes qui revêtaient les formes merveilleuses de la prière et qui devenaient comme la "méditation de leur coeur".

A l'heure solennelle des semences, c'étaient des grains sanctifiés par les prières de l'Eglise et bénits aux messes de Rogations que, les toutes premières, ils versaient sur la terre, vers les quatre points cardinaux. Par ces beaux gestes qui ont frappé, comme une mé-

daille, la silhouette paternelle dans nos souvenirs; tel le prêtre sur le calice et sur l'hostie, ils multipliaient leurs bénédictions sur les champs, consacrant, pour ainsi dire, la terre encore aride, mais frémissante déjà, de toute la vie qui germait en elle. Après tout ce travail, reconnaissant implicitement qu'ils n'avaient rien fait, et pensant comme saint Paul, qu'après avoir semé, si Apollon arose, c'est Dieu qui donne l'accroissement, ils faisaient dire des messes pour les biens de la terre, et ils y assistaient, messieurs!

Puis, dans la chaude clarté du printemps; pendant cette époque de recueillement grave qui suit les semailles et sans lequel rien ne grandit ni pour la terre ni pour le ciel, ils avaient trouvé, dans leur tendresse inventive, une raison de rester encore près d'elle pour lui parler toujours: ils relevaient les clôtures de pieux entre leurs champs.

Non satisfaits pourtant, d'avoir fait le tour de leurs pièces, du lundi au samedi, de la *barre du jour* aux étoiles; le dimanche après les vêpres, ils pre-

naient leur grand chapeau de tous les jours, pour que la terre les reconnût de loin; et ils s'en allaient lui faire une visite d'amitié, toute pure celle-là. Et comme si les jours ne suffisaient pas, ils en rêvaient encore la nuit, pendant que les blés et les avoines *pointaient* sur le *rond des planches,* veloutant les bords grisâtres, puis grandissaient, grandissaient, en rêve comme en réalité, à pleine clôture.

Lorsqu'enfin leurs yeux, après avoir suivi avec amour la croissance des tiges élégantes, avaient vu descendre sur les lourds épis, tout l'or des soleils, ils se penchaient avec tendresse vers la terre aimée, moins pour lui arracher ses richesses que pour la soulager de son fardeau. Dans ces heures d'épreuve pour elle, sous le brisement des moissons, ils vivaient des heures inoubliables, dans le doux colloque non interrompu depuis les semences, et qui se terminait par un hymne de reconnaissance. La terre lasse, avec ses chaumes tout pâles, demandait un peu de repos; en la laissant s'ensevelir sous la

neige soyeuse, ils s'éloignaient, mais sans la quitter, puisque c'était toujours pour penser à elle.

Après avoir vécu ainsi, un gros morceau de siècle, dans un commerce si intime avec la terre, ils voyaient arriver sans horreur le moment d'aller se reposer entre ses bras des fatigues de la vie. Ils avaient toujours été bons pour elle: ils savaient qu'elle serait bonne pour eux, qu'elle leur "serait légère", selon le voeu antique. N'avaient-ils pas cette consolante assurance d'être les germes de dieux en fleurs qui doivent s'élancer de son sein, pour aller s'épanouir dans la saison sans fin de l'éternité?

Ah! l'ont-ils aimé *leur bien,* nos chers vieux! Ce bien qui fut presque tout leur univers; où ils ont vécu et souri, puis aimé et pleuré. Ils l'ont aimée, la terre, parce qu'avec ces fortes pensées de la foi, qui étaient comme le fond de leur âme, ils ont reconnu combien Dieu lui-même l'avait aimée pour l'avoir faite si belle, alors que son doigt puissant y traçait les routes fleu-

ries où la Mère du Verbe devait diriger les pas tremblants du divin Exilé. Ils l'ont aimée encore, parce que le Verbe lui-même, lorsqu'Il est venu habiter parmi nous, a voulu, en passant par nos chemins, magnifier ses fleurs dans les lis et immortaliser ses arbres dans le bois de la Croix. Et leur amour est devenu un saint orgueil à la pensée que le Christ a voulu faire plus encore, pour ces fruits de la terre qu'ils ne voient croître et grandir qu'arrosés des sueurs de leur front; pour nos blés et nos vignes, qu'Il a ennoblis par la mystérieuse transsubstantiation qui les sacramente. Vrai Pain des forts, fragiles espèces qui, après être demeurées parmi nous jusqu'à la consommation des siècles pour être notre joie et notre salut, auront encore — je le crois — l'honneur d'être placées en paradis avec la croix, comme des trophées de l'amour de Dieu pour les hommes. Comment comprendre alors, qu'avec de telles pensées, la terre n'ait pas été pour nos aïeux "l'allée d'amour".

C'est bien ainsi que nos vieux ai-

maient la terre, et c'est peut-être là le secret de leur attachement si vif pour elle. Mais cela, c'était tout autrefois, il y a bien, bien longtemps! Aujourd'hui, après les travaux terminés, avec toutes les recettes infaillibles pour réussir, comme la terre ne dit plus rien — elle se donne à qui se donne à elle — on s'y ennuie et on la quitte sans regret.

L'homme y a-t-il gagné? je ne dis pas: a-t-il plus d'argent et de confort moderne? Je me garderai bien de donner à ce grand problème, une solution quelconque. Interrogez les vieux, et croyez ce qu'ils vous diront. Lorsqu'on est près de mourir, l'âme enveloppée des lueurs sereines qui éclairent la route montant vers l'éternité, on n'a aucun intérêt à mentir pour tromper ceux que l'on aime. Croyez leurs paroles et faites comme ils ont fait. Plus nos coeurs s'harmoniseront avec les pensées, les sentiments, les gestes de nos pères, plus nous serons dans la vérité. Ce sera leur âme venant réchauffer la nôtre, pour faire de nous des traditions vivantes. Et s'il est vrai que

l'amour rend semblables ceux qui s'aiment, nous refleurirons en eux, comme ils auront en nous un éternel printemps.

*

* *

Tout cela, c'est de la poésie et de la prose habillée en vert, me direz-vous. Soit! J'ajoute que j'y ai mis un peu de religion et beaucoup d'amour; ce qui va parfaitement ensemble et ne va parfaitement bien qu'ensemble. Ici encore, j'ai suivi les traces des anciens. Parce qu'ils cherchaient premièrement le royaume de Dieu et sa justice, ils avaient reçu, comme par surcroît, ce don de poésie rustique qui mettait tant de sérénité dans leur vie; car s'il peut y avoir une analogie de la poésie avec la grâce, c'est que la poésie est une grâce. Parce qu'ils savaient mettre du Bon Dieu dans leur vie, ils en trouvaient, tout simplement. S'ils n'ont jamais joui d'un bonheur complet — "fut-il roi ou pape, dit l'Imitation, nul n'est sans quelques peines ou ennuis"—

dans leurs plus dures épreuves, ils n'ont jamais été sans quelques joies. C'est ainsi que se tissaient pour le ciel ces vies pleines de mérites et de jours, agréables aux yeux de Dieu, belles aux yeux des anges, respectables et enviables aux yeux des hommes.

Mais ce secret vital du bonheur, qui est de voir tout dans la lumière de Dieu, ne serait-il pas à notre époque — avec l'amour de la terre — encore une chose qui s'en va?...

PRES DE LA MAISON.

La laiterie.

VOUS avez entendu dire des merveilles, *je gagerais,* de l'étonnante machine à *tirer* les vaches ! Alors, si vous avez de la *jarnigoine pour deux sous,* vous vous êtes dit: Pauvres vaches ! Oui, pauvres vaches, va ! Quoique ce ne soit pas de mes affaires *ni rien en toûte,* j'aimerais presque autant les voir *tirer*... avec un fusil. Parce qu'elles vont dans les pacages couper l'herbe, on les prend pour des faucheuses. On leur *amarre* sur le dos des courroies sous lesquelles on cache traîtreusement des fils qui conduisent l'électricité; puis l'on pompe, sans autres cérémonies, le lait, qui passe de la vache dans le célèbre *bidon,* et: "Marche donc, Fann"! Le lait, la crème et le beurre sont vĕndus: rien de mieux. En revenant *de mener le lait*

à la Beurrerie, on achète de la *graisse en chaudière* pour faire les crêpes, et du thé qui remplacera le lait que l'on buvait avec. Puis, on *marchande* une carriole neuve pour remplacer le *borlot*.

"Autre temps, autres moeurs", dit-on, pour dire quelque chose. Au temps des crinolines — pour déterminer une époque fameuse de l'histoire — la femme du cultivateur était beaucoup plus *fière* de sa laiterie que de ses cerceaux encombrants, tout en se trouvant parfaitement à l'aise dans les deux. La laiterie avait pourtant toutes ses prédilections. C'était pour elle un lieu de délices, et pour toute la *maisonnée*, une mine de richesses, vrai trésor auquel on était heureux de recourir, aux heures de joie intime ou l'on devait exercer cette large et chaleureuse hospitalité qui a acquis au peuple canadien en général, et à la Canadienne en particulier, un renom qui ne manque pas de gloire.

Chez nous, nous savons nous conformer à la politesse conventionnelle des

visites d'étiquette: notre franchise et notre cordialité ne s'en contenteront jamais, parce qu'elles nous semblent l'invention habile d'une politique et d'une amitié menteuses. Le Canadien bien *recevant*, dont le "coeur a des raisons que la raison ne comprend pas", jouira délicieusement autant qu'il exultera modestement de pouvoir mettre, par l'abondance dans ses agapes fraternelles, comme un cachet de générosité et de grandeur, aux expressions si simples mais toujours si vraies de son affection. Si je parle ici des *snacks* qui, il faut l'espérer, seront une des choses qui demeureront, j'appuie spécialement sur ces *politesses* que la Canadienne sait offrir — l'Anglaise nous les a volées pour en faire son five o'clock — et que nous désignons probablement ainsi, parce que le besoin encore moins que les convenances ne les exige; et que, précisément à cause de cela, elles expriment mieux les sentiments qui sont au fond de l'âme canadienne, faite toute de désintéressement et d'amabilité.

Choisissons un exemple entre mille.

S'il *ressoudait* de la visite à la Grite — disons que cette femme d'habitant s'appelle ainsi — qu'Angèle la voisine vînt en *relevée* avec son tricotage; ou bien que les filles à *Karie* vinssent passer l'après-midi pour écharpiller la laine; comme elle était joyeuse de courir à la laiterie, et de pouvoir leur offrir un verre de lait avec une tranche de *galette à l'anis*. Sans doute, la Grite, comme toute Canadienne qui se respecte — je rappelle que nous sommes au temps des crinolines — avait toujours du *sirop de vinaigre de côté* : c'était surtout pour les étrangers, dans le temps des fêtes. Lorsque Monsieur le Curé passait dans la paroisse avec le marguillier-en-charge, pour la quête de l'Enfant-Jésus, la Grite ne manquait pas d'en sortir un *flacon* de *l'armoire blanche du fond*, et d'en offrir au vénéré visiteur, avec, dans une de ses belles assiettes bleues, des biscuits secs qui fondaient dans la bouche.

Cependant, le lait ne perdait pas ses privilèges pour cela, surtout pendant l'été. Les soirs, qu'il vînt des *veilleux*

ou non, un petit réveillon n'était pas de *refus*. Dans un saut, la Grite était à sa laiterie, et revenait avec du lait du matin et des petites tartes qui n'attendaient pas le premier de mai pour déménager. Et puis encore, tous les jours, après l'école, les enfants demandaient à manger une *bouchée* avant d'aller, l'un *couper des rondins*, l'autre *cri* les vaches et les *taurailles* dans les *fardoches*, au-dessus de la ligne et quelquefois jusque dans la *pelée*. La Grite leur *cassait* du pain dans une *bolée* de lait, et ils mangeaient ensemble, sur les marches de l'escalier, en se *branlant* les jambes.

Je ne parle point des repas, où il y avait toujours du lait doux avec sa crème ; des *cailles* avec une bonne couche de *sucre du pays* haché *fin* — ce qui n'est pas *indifférent*. Parfois aussi, les *cailles* devenaient du *lait égoutté*, lequel avec des framboises et de la crème, n'est *pas piqué des vers;* j'en ai connu qui s'en *léchaient les barbes*. Je ne mentionne pas le beurre, la crème et le lait qui enrichissaient les pâtisseries;

car tout cela et tout ce que j'ai dit composent les richesses qu'offrait la laiterie. Et j'en passe, allez !

*
* *

Nos grands-pères, qui pensaient moins souvent à en faire montre, avaient autant d'esprit et de sens pratique que nous. Déjà, les soins qu'ils apportaient à choisir l'emplacement de la laiterie, et leur cure à lui donner une orientation convenable, nous révèlent l'importance qu'y attachait un homme qui *avait de la conduite.*

L'endroit tout désigné était *au ras* la maison et assez souvent tout *amont.* Comme les pompes étaient encore un grand luxe, on cherchait à la bâtir près de la source ou du puits, quand ce n'était pas sur le puits même. Le lait et la crème prennent, le plus facilement du monde, un mauvais goût et une mauvaise odeur; la ménagère le sachant mieux que personne, n'épargnait rien pour prévenir, par de fréquents lavages,

les senteurs de *moisi*, de *graillon*, de *renfermé* ou de *cani*.

La laiterie était *rambrissée* en planches, jusqu'au solage, ou mieux, jusqu'à la *planche à coyau*, et *presquement* toujours *couverte en bardeaux*. La porte, tournée vers le Nord, afin que le soleil y entrât le moins possible, *barrait* au *calenas*, *rapport* aux *vardeux* de nuit. Les petites fenêtres étaient pourvues de rateliers; ce qui n'empêchait pas toujours les *mortelles mouches-à-vers* de s'y introduire. Puis elle était blanchie à la chaux, *le dedans comme le dehors*. S'il n'y avait pas d'*âbres* aux alentours, on plantait du houblon et de la vigne sauvage, dont les ombres protectrices la couvraient d'un manteau de fraîcheur. Devant la porte, ce n'était pas défendu de planter des *gadelles rouges* et des *fêves rameuses* qui *tortillaient* leurs tiges fleuries jusqu'au *lormier*.

Reconstituez maintenant, dans votre imagination, l'image de la petite laiterie blanche, couverte de sa mante brodée de fèves fleuries, et dites-moi si nos grand'mères ne s'entendaient pas à mer-

veille avec nos grands-pères, pour savoir mettre gracieusement autour d'eux, comme dans leur vie, l'agréable tout à côté de l'utile.

Cependant, chez les "habitants" comme ailleurs, on n'a rien sans peine. Si la laiterie était une source de jouissances et de bien-être, elle demandait, en retour, des soins attentifs, diligents et continus.

Tous les matins *que le bon Dieu amenait,* au chant du coq, la femme d'habitant était *sur le pont.* Après avoir fait sa prière (et lorsqu'elle était le *moindrement dévotieuse,* ça n'en finissait pas), elle allumait le poêle, *épluchait* les patates qu'elle jetait dans la *chasse-pinte* avec une *jointée de sel,* et mettait le tout *sur le rond* du fourneau. Puis elle s'en allait à sa laiterie. Suivons-la.

En ouvrant la porte, La Grite jetait un regard circulaire pour s'assurer que tout y était en ordre. Sur le milieu des pans, de longues planches s'étageaient en rayons de bibliothèques. Au centre, sur la grande table, des *piles* de bols et la *jarre-à-la-crème.* Les rayons, la ta-

ble, le plancher, — le tout en bois blanc, sans peinture, — étaient lavés au *lessie*, ce qui revient à dire : jaunes comme de l'or et propres comme un sou neuf.

La Grite s'approchait donc de ses rayons, et penchait un *petit brin une bolle* de la première *rangée*, puis de la seconde, puis de la troisième, pour voir si le lait était bien *crémé*, s'il était encore doux ou déjà sûr. Dans la canicule, en effet, ou bien lorsqu'il *tonne fort*, dans une nuit, le lait *tourne* et prend goût de sûrette, lorsqu'il ne *caille* pas. La Grite retirait alors des tablettes et alignait sur la table, les *vaisseaux* qu'elle avait jugés à point, et qu'elle écrémait d'*un tour de main*, avec sa *micoine*. Le lait sûr et les cailles étaient destinés — *sous le respect que je vous dois* — aux petits *gorets* et aux veaux, surtout lorsqu'elle avait dû faire *prendre* le lait avec de la *porsure*. Les *écuelles* et les *terrines* vides étaient ébouillantées, puis *essuyées à demeure*, et replacées sur la table pour la traite du matin.

Les *tireuses* de vaches arrivaient avec

chacune deux grosses *chaudiérées* de lait chaud, couvert de *broue blanche.* La Grite décrochait le *couloué, pendu au ras* la porte, et *coulait* le lait dans tous les vaisseaux qu'elle rangeait ensuite sur les planches, par ordre de grandeur: les bols de *3 chopines,* les *bols-à-becs,* les *fonds-de-jarre,* etc. Puis la ménagère emportant les chaudières, fermait la porte pour aller faire son *borda.* Et la même cérémonie se déroulait encore le soir, et tous les matins et tous les soirs.

*

* *

Lorsque la jarre-à-la crème était remplie, c'est-à-dire une fois et même deux fois par semaine, il fallait faire une *façon* de beurre. Le *moulin* — avec tout *son grément* — qui coiffait un piquet à la porte de la laiterie, était tout d'abord rincé d'importance. Puis La Grite y vidait sa jarre-à-la-crème et: *"Vire mon fieu,* mais vire pas trop vite; *ça rend la crème folle!"* Et le petit

garçon virait, virait, jusqu'à ce qu'en venant *gratter* le moulin, La Grite vît la crème se *gremeler*. Alors le beurre, *quasiment* fini, se prenait en *mottons* et retombait *flac* dans le *petit lait*.

Les mottes de beurre, retirées du moulin et lavées d'abord à grandes tassées d'eau froide, étaient ensuite *élaitées* et battues avec la *micoine* ou avec les mains; puis enfin, salées.

Comme la Grite, en bonne femme de ménage, tenait à se rendre compte *des profits de ses vaches*, elle pesait sa *battée* de beurre dans sa grande balance de cordes et de planche, avec des *roches* en guise de poids. Devait-elle *serrer* le beurre pour la provision d'hiver? elle en emplissait des petites tinettes, couvrant le beurre d'un linge bien blanc, chargé d'un bon rang de gros sel; puis elle y versait encore de la saumure portant un oeuf et remettait le *couvert* fermant *bien à juste*. Si, au contraire, le beurre devait servir à la dépense journalière du ménage, ou était destiné à être vendu, il était façonné en petits pains, pressé dans des moules spéciaux

incrustés d'étoiles et de fleurs, puis déposé, en attendant, dans de grands plats sur le puits.

La visite n'avait plus qu'à venir; la Grite n'était pas en peine pour la recevoir. Aux plats de résistance venaient s'ajouter le lait, le beurre, la crème. Et quand je vous ai dit que la laiterie était une richesse, ai-je menti, oui ou non?

*
* *

Mais, comme la mode des crinolines, celle-ci a passé, avec cette différence toutefois, qu'elle ne reviendra pas.

Une chose certaine, c'est que, même chez les habitants — je rappele que l'exception confirme la règle — on ne met plus de lait sur la table, sinon dans un petit pot, juste pour empêcher les enfants de *brailler après,* et inspirer une crainte respectueuse aux *grandes personnes.* On vous offrira *asteure,* dans une visite, de la *petite bière* et même de la *grosse bière,* quand ce ne sera pas de la *bagosse* ou du *forlingo,* avec des

crackers achetés et durs à se *tuer avec.* Les enfants eux, après l'école, trouveront toujours des pommes *véreuses* et des prunes *vartes.*

Aussi, je le répète, si je l'ai déjà dit, pourquoi faire des laiteries? D'ailleurs, personne ne se pose plus cette question; le problème est résolu, la réponse est trouvée: on n'en bâtit plus.

Il en reste bien encore quelques-unes debout *par ci par là* — des vieilles toutes décrépites — par habitude plutôt que par conviction. Mais, Dieu me pardonne! savez-vous ce qu'on en fait? Devinez! *Je vous gage* que vous ne le trouverez pas *tout seul.* Vous ne trouvez pas?... On y met les outils du jardinage et tout le *drégail* de la sucrerie...

Si c'est pas de valeur!...

Les moulins-à-vent.

DE notre temps, c'est-à-dire à une époque, mon Dieu! oui, tout à l'heure reculée, le voyageur qui montait de la Pointe-Lévis à Pain-Sec, ou qui descendait de Sommerset à la Rivière-du-Loup, apercevait partout dans les campagnes, comme un clocher au-dessus des *bâtiments* des cultivateurs, un bras de moulin-à-battre. C'était un peu comme les stylos de nos jours, tout le monde en avait. Personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre, le paysage moins que tout autre; et le pauvre voyageur, lui, trouvait ainsi sur sa route, comme des jalons, ces bras terminés par une petite croix qui semblait tenir une bénédiction élevée sur son voyage.

J'ignore si, aujourd'hui, il y a encore des voyageurs sur les vieilles routes, si généreusement bordées de framboises et

de cerises-à-grappes ; tout est si changé ! Somerset, on n'a jamais su pourquoi, est devenu Plessisville. La Rivière-du-Loup, dont la rivière est bien encore là, mais où il n'y a jamais eu la queue d'un loup, a pris — peut-être à cause de cela — le nom plus aristocratique de Fraserville. Et ainsi de suite un peu partout dans le pays.

Serait-ce le mot magique de ville, ajouté parfois ou substitué trop souvent à celui de la paroisse, qui nous voudrait ces changements ? Seuls, pourraient nous le dire les auteurs de ces innovations ridicules. Quoi qu'il en soit, si vous passez *aux jours d'aujourd'hui,* sur ces mêmes chemins du roi, à dix lieues à la ronde, vous ne verrez plus un seul moulin-à-battre ; et ce que l'on peut constater aussi à l'oeil nu, c'est que le paysage est d'une platitude admirable.

Autrefois, les bâtisses de la ferme, avec ces bras de moulin en guise de mât, paraissaient, — dans la houle des blés et amarrées au quai des chemins — des navires à l'ancre ; et ce qui est exquis,

des navires qui ne partent jamais. Maintenant, les *bâtiments* farauds s'écrasent autour de la grange fardée qui a, la plupart du temps — humiliante réminiscence — un girouette : ça vire toujours, ça crie souvent, ça reluit quelquefois, et avec tout cela c'est inutile.

Le moulin-à-battre, lui, ne virait pas toujours, ne criait pas souvent, ne reluisait jamais, et malgré tout cela était utile.

Sans aucune prétention de figurer jamais dans l'illustre généalogie du mouvement perpétuel, le moulin ne virait pas toujours. Pendant une grande partie de l'année, il se permettait à peine des quarts de tours, lorsque par condescendance, il voulait servir de balançoire aux enfants. C'est justement là qu'il criait quelquefois, et ce devait être de joie, comme ces grands-pères qui rient en faisant sauter leurs petits-fils sur leurs genoux.

Les hirondelles en quête de bonheur en notre pays, accouraient, attirées par ces cris de joie. Charmées de voir le

vieux colosse se prêter si complaisamment aux caprices des tout petits, et subitement apprivoisées elles-mêmes par sa douceur, elles bâtissaient leurs nids dans la grand'roue. Pour calmer alors la sollicitude inquiète du jeune couple, le moulin laissait garrotter ses bras de géant avec les souples liens de leurs envols gracieux, noués et renoués sans cesse près du nid. Il devenait si impassible, que la mousse veloutait son frein, jusque sous la roue, tandis qu'à ses pieds, l'herbe St-Jean, la marguerite et le pissenlit lui prodiguaient leurs peu estimables richesses.

Lorsqu'à l'automne, les hirondelles repartaient avec la génération nouvelle pour le "pays où fleurit l'oranger", le moulin, témoin discret de leur bonheur passé, les regardait partir et les suivait très loin, de son geste d'adieu triste.

Seule la neige qui avait rencontré les voyageuses en chemin et qui lui en apportait des nouvelles, avait le pouvoir de le réveiller, de le tirer de son engourdissement. Obéissant alors aux secrètes puissances du devoir, et peut-

être aussi pour imiter ses petites amies absentes, le moulin se laissait poser des ailes et préparer pour la saison des *battages*.

Cette saison de son annuelle activité s'ouvrait dans les premières semaines de l'hiver, avec un bon vent de *nordais* qui, s'il est bien franc, est — entre parenthèse et même sans parenthèse — le vent classique pour écorner les boeufs. Les préparatifs qu'il réclamait n'étaient d'ailleurs ni longs ni compliqués : enfoncer quelques *carvelles*, resserrer quelques *coins*. Après avoir huilé l'*arbre* de la grand'roue, il était prêt *à marcher*. Au premier bon vent, il n'y avait plus qu'à décotter le moulin. Alors l'une après l'autre, les fières vergues s'abaissaient, s'inclinaient jusqu'à terre, vaincues par la force impérieuse du vent, tandis qu'à l'intérieur de la grange retentissait un roulement de tonnerre dans une nuée de poussière. Les gerbes montaient sur le pont, pour redescendre dans la *grand'passe* en paille assouplie, tandis que dans l'ombre, le grain pleurait ses larmes d'or.

Ordinairement, la journée du *battage* commençait après le *train* du matin, alors que le vent n'est encore ni régulier ni violent. Sur les dix heures, alors qu'avec le soleil il avait pris de la force, il fallait souvent *dévoiler* un peu, à moins que le vent lui-même nous eût prévenus; alors on en était quitte pour aller *cri* les voiles dans les *écores* du ruisseau, sinon plus loin, piquées dans quelque banc de neige. Vers les quatre heures, avec le soleil baissant, le vent perdait de sa violence; et comme en hiver la brunante vient vite, on avait *autant d'acquet d'accôter* le moulin, et d'aller faire le train du soir.

Plusieurs fois, pendant la journée, la grand'mère, derrière sa fenêtre, avait daigné arrêter son rouet, et après un coup de pouce à la *câline*, la main en abat-jour devant les yeux, elle avait suivi du regard les mouvements du moulin. Il était si joli d'ailleurs ! Qui ne l'aurait pas admiré lorsque sa silhouette grise se profilait sur le toit de *chaume verglacé* de la grange, aux bords duquel la *poudrerie* accrochait ses franges

flottantes ! Il semblait alors défier les rafales qui poussaient le long des clôtures ou dans les *coulées*, pour l'amasser en bancs, toute la neige de la dernière *bordée*. Il était d'une joliesse si captivante, qu'il n'en fallait pas plus pour calmer les cris du *petit dernier* qui *faisait ses dents* : la *grosse bébelle* consolait de tous les chagrins, guérissait de tous les maux.

Maintenant, les enfants peuvent faire leurs dents tout seuls et crier comme on sait. La *memère* sera peut-être encore là pour les *dodicher* et les consoler, mais elle n'aura plus la grosse *bébelle* à leur montrer. Le beau *vir-vir* est parti... chassé par l'impitoyable progrès.

Avant de disparaître toutefois de nos horizons et de fuir devant ce maître d'hier, les moulins ont protesté; comme jadis devant Don Quichotte, ils ont résisté; que dis-je, ils se sont abaissés jusqu'à faire des concessions. Oui, des concessions: voyez plutôt. Ils ont consenti d'abord — et qui dira avec quelle peine — à se laisser couper les ailes.

C'était, du même coup, leur enlever une partie de leur gloire et toute leur beauté! ils se sont rsignés pourtant.

Hélas! ce n'était qu'un prélude à de plus cruelles ignominies. Profitant de ce qu'ils ne pouvaient plus marcher, on les a couchés à terre et fait tourner par des boeufs. Des boeufs, pour remplacer le vent! je vous demande!... Des boeufs pour remplacer les hirondelles!... cela manquait de poésie, et c'était tout de même, avouons-le, un peu fort. Les vieilles machines ont senti l'ironie, l'odieuse dérision: elles en ont été profondément humiliés; et blessées au coeur, elles sont mortes !

Voyez maintenant si le progrès est habile [1]. Avant que la terrible nou-

---

(1) Ici, un mot, s'il vous plaît. Lorsqu'un avocat se charge de défendre une cause désespérée, contre un adversaire qui a toutes les chances de succès, il n'entre pas, que je sache, dans son procédé de défense, de faire le panégyrique de ce même adversaire, fût-il son meilleur ami, hors du Palais. C'est mon cas. "Choses qui s'en vont" est ma cause désespérée. Or, comme j'ai renoncé d'avance à émouvoir le jury, j'essaie de le faire sourire. Et vous savez, un homme qui sourit, c'est un homme perdu, je veux dire, gagné. J'ai dit.

velle ne se répandît dans les rangs, sachant bien que nous tenions à nos vieux usages incommodes, il a rassemblé tous les bras de nos moulins écartelés, et les a vendus aux compagnies du téléphone qui les ont plantés drus, le long des routes, afin de prévenir les réclamations importunes d'un voyageur encore possible, et grincheux, naturellement. Il s'est douté ensuite — car le progrès a du coeur quand cela fait son affaire — que les hirondelles les reconnaîtraient quand même; il a voulu les consoler aussi. Comme ces mêmes compagnies de télégraphe et de téléphone avaient du fil à retordre pour faire parler les gens d'un bout à l'autre du pays, il leur a demandé d'en jeter sur ces vieux bras de moulins, toujours tendus au vent, par un reste de vieille habitude, afin que les petites voyageuses pussent y tenir leur congrès annuel, à l'arrivée et au départ de la nouvelle migration.

Ces deux plaintes prévenues; ces deux sources de regrets taries; le progrès a songé à remplacer la machine antique par une invention nouvelle,

créée à son image et à sa ressemblance. C'est peinturluré en rouge et ça défie toute description comme toute analogie avec tout ce qui, de loin ou de près peut se rapprocher de l'esthétique la plus sauvage. Deux chevaux ahuris et résignés, marchent quelque part là-dessus, avec la consolante illusion d'avancer. Il faut dix hommes *administrés* et prêts à mourir, pour satisfaire ses exigences à la voix de ferrailles. Ça fait un vacarme d'enfer où le vent du ciel n'a rien à voir, Dieu merci ! Mais ça bat la récolte en trois jours : voilà le triomphe.

Il ne manquait plus que cela, cependant, et on l'appeler, je crois, un comble. Ces machines nouvelles circulent par les rangs de nos paroisses, et s'arrêtent aux mêmes portes de granges auprès desquelles se tenaient leurs victimes : n'est-ce pas cruel ! Pour les venger de ce dernier affront, avec moins de grâce et de vie que d'amour, j'ai voulu esquisser, à coups de plume, dans le clair-obscur de mon style qui ignore le progrès, lui, cette silhouette à jamais effacée de nos paysages, afin que nos vieux

moulins se tiennent debout dans l'imagination de nos neveux, tels qu'ils restent toujours dans nos plus lointains souvenirs.

En perdant le moulin-à-vent, le paysage a perdu un élément de beauté; il a vu s'évanouir en même temps un peu de sa vie et beaucoup de sa poésie.

Quand j'aurai ajouté, pour ne pas critiquer déraisonnablement le progrès, que la nouvelle machine est plus pratique — seul éloge qu'il ambitionne, d'ailleurs — vous me laisserez bien, en paix, regretter nos vieux moulins, au moins pour les hirondelles...

Le fléau et le crible.

AVEC quelle peine ai-je pu trouver ces deux vieux amis! Au sein de cette vie active où ils firent tant de bruit, plus le moindre coup de *flau,* pas *tant seulement* un demi-tour de manivelle pour me dénoncer leur cachette. J'en étais *tout démonté,* lorsque la pensée me vint de pousser une reconnaissance vers les domaines hypothétiques, si fertiles toujours en toutes sortes de découvertes.

La blonde Cérès, me dis-je, n'aurait-elle pas enlevé mes vieux amis pour les placer auprès d'elle sur l'Olympe, afin d'enrichir les collections de ses musées dans le palais des dieux? Je reconnus, à sa douceur, la voix d'une Béatrice champêtre et miséricordieuse, me susurrant à l'oreille le nom de l'Empyrée comme le lumineux IN PACE de mes disparus. Mais une voix de l'abîme, profonde comme la haine et sourde

comme la vengeance, retentit bientôt: "Erreur, disait-elle, c'est Pluton qui les a réclamés pour servir d'instruments de torture à ceux qui machinèrent leur perte, et dont il a nécessairement la garde au royaume des gémonies."

En tremblant donc, je me préparais à me faufiler, après Dante, au sein des cavernes sans fond qu'il a explorées, et dont Gustave Doré nous a peint les apocalyptiques horreurs, lorsque, par un mouvement familier à celui qui cherche une inspiration, je levai les yeux. Qu'est-ce que je vis? Le *flau,* oui, le *flau* en personne, si je puis dire, là au-dessus de ma tête, *jouqué* sur la poutre du *trou-à-balle,* me regardant d'un air *à lui tout seul.* J'aurais dû me douter — mais sur la route des hypothèses on ne doute jamais de rien — que, né pour des ascensions que favorisait merveilleusement sa maigreur chronique, jamais il ne saurait se contenter d'un vulgaire terre-à-terre; un aigle s'abaisse-t-il jusqu'à mourir dans une caverne? L'argument est péremptoire, il me semble.

Loin donc de ces voies extraordinaires où je m'étais égaré, je dirigeai mes investigations, en faveur du crible cette fois, vers les domaines où s'exerça sa laborieuse carrière. Et comme on ne se repose bien et que l'on ne meurt content que là où l'on a vécu heureux, je trouvai, en effet, le vieil instrument à peine en marge de ses anciens domaines, au fond d'une bergerie vide, l'air pas commode, la gueule tournée à la *parée* qui servait d'appui à son embonpoint séculaire.

Malgré son grand âge, le fléau aurait consenti à me suivre, et mes instances pour l'amener à cette fin, parurent *lui faire un velours*. De se revoir aux mains d'un homme, ne fût-ce qu'une demi-journée, l'aurait, semble-t-il, rajeuni. Mais le crible, plus pessimiste sur la possibilité d'un rajeunissement problématique, refusa net mon invitation. J'eus beau l'*amiauler*, lui faire les yeux doux, et étaler devant lui mes raisons les plus convaincantes —*motte*. Il me montra pour toute réponse et d'un air bourru, ses pieds

boiteux. Je compris que c'était sa migraine à lui, et que dans l'empire des cribles aussi, c'est un empêchement reconnu officiellement valide pour ne pas paraître dans le monde.

Je me résignai donc, et nous eûmes cette audience tout intime, pendant laquelle les deux vieux compagnons m'ont permis de faire ressortir devant vous, les qualités et les services qui les rendirent chers à nos aïeux.

*

* *

Un matin donc que le vent était mort, mais que le froid était bien vif, nous entendions dire à la maison, après le train du matin: *"Clumette, Ficque — soubriquettes* d'affection qu'on nous donnait en marge de la société — avec ce froid qui pince, il faudrait bien faire une petite *battée* aujourd'hui. Ça se battra, *une vraie bénédiction.* Allez, mes fieux." Et nous allions.

Pré bateau, qu'il faisait frette! à couper un homme en deux, quoi! On

ne voyait pas la queue d'une *souris-chaude*, je vous assure, ni dans les *talles* de lilas, ni dans les entraits de la grange. En arrivant dans la batterie, la *margouleite* toute tremblante, Clumette attrapait le *balette* de cèdre et balayait la place que *tout en frisait*. Pendant ce temps-là, Ficque montait sur la *tasserie* pour *aveindre* des fourchetées de grains, dont Clumette faisait ensuite comme de longues paillasses, tout le long des *parées*. Alors ils décrochaient les fléaux et, après en avoir mesuré les *maintients* — Clumette gardait toujours le plus long — ils commençaient ensemble, c'est-à-dire l'un après l'autre.

Ficque, le premier, envoyait revoler la *batte* de son fléau "si haut qu'elle peut monter" et s'empressait de la redescendre en *vargeant* sur le grain, et de la remonter, puis de la redescendre indéfiniment. Clumette reproduisait exactement les mêmes mouvements, avec la même célérité, tandis que sous leurs pieds, on entendait la plainte sourde des pailles battues d'où le grain leur sautait dans la figure ou crépitait

sur les *parées* comme des balles. Les *pif-pof* réguliers des fléaux, comme les mesures d'un puissant chronomètre, semblaient appeler par leur rythme, le chant et la danse.

Tant qu'au chant, ils n'étaient jamais à court de rigodons, vous pouvez en être certain. Seulement dans le nombre de ceux qui nous avaient endormis dans le ber ou dans la petite *balancine*, il y en avait *bien manque* qui pouvaient accorder comme il faut, avec la mesure des *batteux*. Ce refrain par exemple, que Clumette choisissait de "pé-fé-ence" parce qu'il parlait gras, lui, et qu'il ne se trouve qu'un R dans celui-là :

> Quand j'étais dans les champs de pois,
> J'en cuyais deux, j'en mangeais trois:
> P'tit petouch' Petit petingue,
> Son p'tit petouche, son p'tit petingue,
> Son p'tit petouch' la belle avé moi.

Pour la danse c'était encore plus aisé, vu que le travail du battage semblait l'exiger. Si vous aviez jeté un coup d'oeil par la petite porte de la batterie, vous auriez vu les *batteux* se faisant vis-à-vis, en se renvoyant la révérence,

absolument comme dans une gigue simple. Si l'un faisait un pas en avant, l'autre l'exécutait en arrière. Et c'était une série de petits pas très courts, comme gênés, hésitants et timides, mais toujours ponctués de saluts. Et tout cela, sans perdre une mesure indiquée par les *pofs* des fléaux.

Lorsque la *battée* était plate comme une galette de sarrasin, ils déposaient leurs fléaux dans le coin de la porte; puis Clumette *escouait* la paille, pour en faire tomber le grain et la *foutait* dans l'autre tasserie. Pendant qu'il relevait le grain avec le dos d'un rateau, Ficque lui jetait d'autres fourchetées pour une autre *battée.*

Vers la fin de la *relevée,* ils serraient les fléaux et *halaient,* au milieu de la batterie, le crible toujours dans son coin, l'air *songeard* comme, au coeur d'une veillée, un garçon qui *mange de l'avoine.*

Le crible était, à lui tout seul, l'orchestre de ce bal, et il avait le privilège de ne pas faire sa musique *quant et* la danse, mais après; et quelle musique,

mon doux ! Pauvre crible! ils avaient beau le graisser, le huiler, le *cointer*, il criait toujours comme s'ils lui avaient fait mal. De-de-rin drin-drin... c'était la phrase musicale de celui de chez nous, toute en triples croches, avec des mesures croisées et pressantes comme celles du cake-walk, qui nous les a volées probablement.

Cela se dit tout seul, qu'entre Clumette et Ficque, qui promettait d'avoir une *grosse tête* pour la musique instrumentale, c'est à qui *virerait* la manivelle. Clumette *récédait* bien sa place, *d'abord que* Ficque voulait bien se contenter de cribler un *sciau* de grain, mais pas plus. Il faisait aussitôt ressortir les privilèges de son droit d'aînesse, et reprenait son poste à la manivelle. Ça *menait un raveau* effrayant, et c'était harmonieux à sa façon, comme un piano italien.

Puis *tiens bien!* vire, Clumette: de-de-rin drin-drin-... La balle toute folle et *légèrte* allait revoler à deux ou trois brasses en avant, et étalait sur le plancher — sans jeu de mots — une

robe de balle avec une traîne jusqu'à la porte. Plus près, s'amoncelaient les brins de paille, les *chardrons*, les *mortelles*, les *écopeaux* et les *petites roches*. Plus près encore, et quasiment à la gueule du crible, tombaient les *agrains* produits par les épis à tête haute naguère, et vide aujourd'hui comme alors. Quant au bon grain, il descendait, entraîné par son poids, dans la boîte d'arrière, d'où on le retirait pour le mettre en sacs.

Les *petites battées* étaient finies et c'était pour jusqu'au premier bon vent et au premier *petit frette sec*.

*

* *

Tant que le moulin-à-vent eut sa place sous le ciel ; après même que l'inélégant moulin-à-boeufs lui eut succédé, le crible *fit du train* dans le monde agricole. Il avait jadis remplacé le van, peut-être pour introduire parmi nous la musique qui adoucit les moeurs. Et nos générations ingrates l'ont récompensé en artistes, comme vous savez.

La fléau, lui, sur la frêle constitution duquel le moulin-à-vent s'était apitoyé, garda, sous l'empire de celui-ci, l'illusion d'être utile, en assistant dans le plus inactif des *farniente,* aux prouesses de son grand frère. Il est toujours prêt, d'ailleurs, à redescendre dans la batterie danser sur les pailles d'or et sur les grains mûrs, lorsque la nécessité l'appelle.

Le fameux moulin rouge est arrivé et a remercié, tout simplement, ses prédécesseurs. Il cumule les fonctions de l'un et de l'autre.

Le moulin-à-vent en est mort. Le crible, déjà *sur le retour,* est atteint d'une maladie de langueur, et boite *par dessus le marché.* Il ne fera pas de *vieux os,* c'est sûr. Le fléau, lui, a la vie dure. Comme nulle invention passée, présente ou future, ne l'empêchera pas d'être et de rester ce qu'il est, il tire du grand, dans le haut poste honoraire où nous l'avons trouvé. De là il regarde les jeunes moissons qui arrivent, filles des moissons passées et mères des moissons futures.

Chers cultivateurs de *par chez nous*, laissez votre dernier fléau *jouqué* sur la poutre de la batterie. Il tient si peu de place ! Laissez-le où vous avez l'habitude de le revoir, en souvenir de ceux qui vous le léguèrent et qui, pour l'avoir tant manié, lui ont laissé un peu de leur douceur. Elles se reposent maintenant dans la tombe, les chères vieilles mains laborieuses qui ont édifié l'édifice de votre bonheur, de votre aisance peut-être; la vue du vieux fléau vous les rappellera. "Se souvenir, c'est toujours aimer", dit-on; mais pour se souvenir, il faut regarder en dedans de nous-mêmes, et n'est-ce pas souvent une délicieuse manière de voir plus beau? Que de belles choses l'on voit, en effet, les paupières closes ! Vous verrez certainement plus beau, parce que le souvenir des anciens vous rendra meilleur, car dit le poète:

"...aucun homme n'est bon,
Que grâce aux souvenirs de son enfance aimée,
Dont son âme demeure à jamais embaumée."

Les moulins-à-farine.

LORSQUE, autrefois, ceux que nous nommons aujourd'hui les Grands Maîtres, voulaient peindre une ruine, leur choix se portait de préférence sur un château croulant ou sur un moulin abandonné. Que l'on feuillette l'histoire des différentes écoles de peinture ou que l'on visite les musées, on constate que les peintres, pour le plus grand nombre, ont sacrifié à cette mode. Et lors même qu'ils l'auraient fait pour obéir aux caprices galants des légendes moyennâgeuses qui se peuplaient de jolies meunières devenues châtelaines, il faudrait les en remercier; car presque toujours, ils ont su envelopper la force hardie de leur technique, d'une si rare saveur de coloris, que la renommée a voulu retenir leurs tableautins parmi ces chefs-d'oeuvre qui sont une des gloires du génie humain.

Chez nous, en notre pays neuf, où le souci du pain quotidien doit primer toutes les autres ambitions, si modestes soient-elles, on comprend sans peine que notre histoire de l'art en soit encore à sa préface. Et puisque j'ai dit: préface, ne serait-il pas le temps d'écrire — pour faire suite à celles de notre littérature, si magistralement commencées — ces premières pages de notre histoire artistique? La noble initiative qui en fut la créatrice, si peu importante qu'elle apparaisse aujourd'hui, ne fut ni sans courage ni sans succès. Puis donc qu'il n'y a rien de petit dans l'histoire d'un peuple, le souvenir de cet humble mais réel effort doit être signalé avec les noms des auteurs qui, pour avoir honoré notre nation, méritent d'être honorés par elle.

N'est-ce pas en effet le Frère Luc qui, vers le dix-huitième siècle, fut le premier à exercer l'art de la peinture dans la Nouvelle-France? Il est vrai qu'en parlant de la première église franciscaine de Québec, le R.P. Charlevoix,S.J., dans son Histoire du Canada, nous

dit: "il faudrait en ôter quelques tableaux qui sont grossièrement peints; le frère Luc en a mis de sa façon..." Que ne reproche-t-on à Champlain de n'avoir pas tracé la Grande Allée ni bâti le Frontenac, lui qui avait vu Versailles! En supposant que le jugement du R. Père soit juste, il n'amoindrit en rien l'importance du rôle du frère Luc, comme initiateur: c'est le seul aspect sous lequel nous voulons ici envisager son oeuvre artistique au pays. Malgré les nombreux lustres qui séparent son époque de celle où les arts prennent définitivement racine chez nous, qui refuserait de reconnaître dans le fils du Pauvre d'Assise, comme l'un de nos précurseurs sur cette voie de beauté, et de saluer à cet horizon, comme à celui de notre Foi, la pensée franciscaine, semeuse obscure de cette moisson d'art qui ne demande aujourd'hui qu'à s'épanouir, sous le soleil de la vie chrétienne, et qui promet, comme elle, une floraison et des fruits dignes d'un peuple qui n'a pas cessé de croire.

Mais je vous entends dire: vous voilà

bien loin de votre moulin-à-farine. J'y arrive. Lorsque notre future école canadienne de peinture, après avoir passé par les phases du développement de ses augustes aînées, en viendra, si elle veut conserver les traditions classiques, aux paysages de ruines, elle ne trouvera pas de modèles chez nous. Et la raison en est bien simple : nous n'avons jamais eu de châteaux, et nous n'aurons plus de moulins.

Nous n'avons jamais eu de châteaux. Je ne prétends pourtant pas faire de cette assertion bénigne, une bombe qui aille démolir ceux qui se dressent, combien vénérables ! au fond de notre histoire. Comme je parle peinture, je me place au point de vue du peintre. Or, personne n'ignore que le mot château, a, pour l'artiste, une signification, ou du moins évoque une image qui ne se dégage pas nécessairement de la définition qu'en donne le dictionnaire de l'Académie. Pour le peintre, qui incarne les idées sous des formes visibles qui les exaltent, un château est bien la demeure princière sans doute, mais

aussi, et j'allais dire surtout, la masse architecturale à l'aspect pittoresque ou étrange, avec ses murailles nues ou fortifiées comme une citadelle, ou décorées et fleuries comme une villa italienne. Le dictionnaire nous présente le château comme la demeure féodale, la résidence seigneuriale ou royale, tout simplement; et c'est avec ce sens précis que le château apparaît aux pages de notre histoire.

Lors, jamais un peintre qui ne sera pas un peintre d'histoire canadienne, ne se décidera à étiqueter du nom pompeux de "château", le croquis du "Ramesay" par exemple, malgré la poivrière ridicule dont on a eu la curieuse idée de le flanquer en ces derniers temps, en guise de trébuchet, pour les Américaines qui le kodaquent et l'aquarellent avec furie. Après celui-là, faut-il mentionner le château Bigot? Il n'en reste plus guère qu'un glorieux souvenir, planant sur la masse informe d'un débris de mur qui s'effrite et s'enfonce davantage tous les jours, et sur lequel il faudrait planter un pôteau indicateur.

Nous avons bien, il est vrai, le "Frontenac" et le "Laurier", et leurs belles proportions pourraient séduire un amateur de silhouettes; mais leur granit luisant, leurs briques saignantes et leurs plâtres livides, sur lesquels les siècles hésiteront longtemps à tisser leurs mousses et à incruster leurs rouilles, feront que nos peintres, soucieux de vérité autant que de beauté, n'y verront que des anachronismes prétentieux, propres tout au plus à être ébauchés sur une toile de théâtre, pour servir de décor à une scène de vaudeville. Voilà pour les châteaux.

Quant aux moulins, il serait presque temps de les peindre, puisque bientôt, s'ils ne tombent pas en ruine, les industries nouvelles vont les métamorphoser du tout au tout. Ils prendront nécessairement une physionomie résignée que leurs nouveaux maîtres leur imposeront, et que nous, nous ne connaîtrons pas. C'est ainsi que les moulins s'en vont.

Un beau jour — il y a *belle lurette* de cela — en revenant du marché et

croyant faire *un coup d'as*, un cultivateur a acheté *un cent de fleur*. "*Tiens, sa mère*, a-t-il dit en versant le sac dans la huche, tu feras du pain blanc *asteure*." Voilà la faute originelle, après laquelle est venue celle, combien plus légère, d'acheter le son, le gru, etc.... pour les animaux. C'est ainsi que, peu à peu, les *barouches* et les *berlots* se sont faits plus rares à la porte du moulin; force fut bien au meunier de laisser la vanne close, de voir la dalle se *goffrer* au soleil et couler comme un panier. Les deux ou trois moulanges qui ne cessaient de tourner du jour-de-l'an à la St-Sylvestre, et qu'il devait piquer dans la canicule, lorsque l'eau est basse, eurent des jours d'abord, puis des semaines et des mois de repos. Toutes les piles de sacs remplis de moulée qui lambrissaient le moulin à l'intérieur, disparurent; aussi, peu à peu, le moulin apparut grand... Ses moutures ne chauffant plus l'atmosphère, le moulin devint humide, cru, et froid; ça sentait déjà le mort.

Si vous entriez aujourd'hui dans un

de ces anciens moulins, vous ne vous y reconnaîtriez plus. Dans l'air moisi et comme peureux, au-dessus de trappes qui baillent toujours, pendent des courroies mortes sur des roues inactives. Si vous rencontrez le meunier, vous aurez peine à le reconnaître. Il n'est plus habillé de blanc selon l'antique tradition, car n'ayant plus à surveiller la *trémie* ni la *boîte à moulée*, vous ne verrez plus un seul atome de *manivole* sur ses épaules, ni sur son chapeau, ni sur ses sourcils. S'il vous prend fantaisie de lui parler, vous n'aurez pas besoin de vous égosiller comme autrefois; le bruit trépidant des moulanges tournantes, et le roulement de tonnerre de la grand'roue poussée par les masses d'eau, se sont tus. Le meunier lui-même paraîtra étranger chez lui. Mais comme il a voulu quand même garder son moulin, il s'est vu obligé d'y introduire de nouvelles industries qui, se développant sur le même théâtre que l'ancienne, lui donnent l'illusion d'être encore le meunier d'autrefois. Les moulins ont fait leur temps !

On peut se demander maintenant, ce que vont devenir les écluses, pour lesquelles la nécessité d'amasser l'eau imposait des réparations annuelles. Ne vont-elles pas s'ouvrir pour ne plus se fermer, et s'en aller, elles aussi?

Oh! nos belles écluses, à deux ou trois niveaux différents ! Elles qui avaient la consolante mission de faire descendre un coin du ciel près des moulins ! Nos belles écluses, chutes Niagara en miniature, avec la blancheur irisée de leurs eaux tombantes sur les cailloux! Hélas! comme il n'y a pas de loi divine ou humaine pour empêcher un sot de faire une sottise, on verra un de ces énergumènes, ami du progrès, les ouvrir, sous prétexte qu'elles ne sont plus pratiques. Heureusement toutefois, que la bêtise humaine est impuissante à tarir l'eau des sources, et l'écluse devenue simple ruisseau, continuera tout de même à couler. Cela nous vaudra de garder nos petits ponts, nos charmants petits ponts rustiques, qui nous tendront toujours, eux, comme de vieux amis fidèles, leurs bras tremblants.

Qu'il y aurait de choses à dire sur ces petits ponts ! Je préfère retourner au moulin-à-farine qui s'élevait tout près de chez nous, sur un écran de tuf fleuri de verges d'or et de sureau blanc, tandis qu'à ses pieds, processionaient des peupliers droits et craintifs. Il était tout gris, avec son toit un peu écrasé, sans lucarne. Des petites fenêtres percées sous le larmier lui donnaient de loin, comme à des yeux cachés sous des sourcils en broussailles, un air de mauvaise humeur, qu'accentuait encore le grondement sourd et continuel de l'eau courante.

Le meunier, qui courait toujours de ses pommiers à ses abeilles, et de ses choux à ses moulanges, était le type de la spirituelle bonhomie. Son âme de chrétien sans peur et sans reproche était le tabernacle de la bonté. Je revois encore la meunière — on l'appelait la belle meunière — avec son fin profil qui se détache plein de grâce, penchée sur sa corbeille de *carreaux d'indienne,* dans l'ombre de la fenêtre ouverte. Et derrière elle, je crois apercevoir les trois

fées, dont la jeunesse et les talents s'épanouissaient en vie active et heureuse. Je pense toujours à l'héritier qui continue, sinon la tradition du métier, du moins celle de haute probité, qu'entre autres trésors, lui ont léguée les vieux qui ne sont plus.

Encore aujourd'hui, quand je ferme les yeux, le beau moulin m'apparaît, comme en été, derrière son rideau de feuillages; comme en automne, lorsque m'y rendant en commission par les écarts du ruisseau, j'en revenais avec le sourire de la meunière dans les yeux, et les mains pleines de pommes d'amour, données par le meunier; il m'apparaît comme en hiver, tel un joli pastel encadré dans la vitre de la fenêtre. Et ce soir, je crois le revoir encore comme un de ces soirs-là, derrière le voile de poudrerie, avec ses deux petites lumières qui, jadis, ont veillé si longtemps sur moi, dans la nuit.

Et voilà que, malgré que je ne sois pas peintre et qu'il ne tombe pas en ruines, le beau moulin, je m'aperçois que je l'ai peint...

DANS LES CHAMPS.

Les foins à la petite faux.

C'EST peut-être parce que la mort l'a prise pour arme symbolique, mais la petite faux nous reste tout de même, et avec la connivence des *rochières,* des marais et des *abouts,* maigres lambeaux de ses domaines usurpés, elle promène parmi nous sa marche apologétique. Entre temps, inoffensive et boudeuse, elle demeure accrochée au pan de la laiterie ou *à cheval* sur le four, où elle se repose du labeur des siècles et se chauffe le dos au soleil, comme les vieux. Elle trouve ainsi dans les réminiscences de son long passé glorieux, l'indulgente bonté, cette fleur d'automne de la vie, qui embaume la solitude des vieux jours.

Et pourtant, si la petite faux voulait sortir de son silence et nous raconter ses pèlerinages héroïques à travers les

souches et les *chicots* des premières *terres neuves*, depuis le jour où, grâce à un homme de génie, elle fut inventée! Mais toujours comme les vieux, elle courbe l'échine et ne dit *motte*. Evoquons ce "temps" dont elle vit et dont elle meurt. C'est un moyen infaillible d'ouvrir son âme d'acier, insensible et froide en apparence, mais qu'un seul rayon de joie peut réchauffer.

*

* *

Pauvre petite vieille! de quel éclat ne brillais-tu pas jadis, lorsque dans le *vitrau* du marchand général—où il n'y avait généralement pas grand'chose—tu attendais, au milieu des pièges-à-rats, des *romaines* et des sucriers de cristal, ton nouveau maître !

Hélas! tu m'attendis toujours en vain. Doué par le ciel, dès l'âge le plus tendre — pour dire comme la maîtresse d'école — d'une aptitude peu commune pour faucher les *roches* et les *fourmillières*, le père chez nous, me dotait tou-

jours d'une faux de l'autre saison, après l'avoir onctueusement *repassée* sur la meule pour m'en faire *acceroire*. Mais en revanche, en ai-je *affilé* des faux, le soir après l'école, près de la *corde de bois* et jusqu'à la lumière du final souvent ! Car il fallait à *tout de reste* des faux bien coupantes, surtout quand les *faucheux* devaient *attaquer* la *grand'-pièce* de la *terre-forte*, où le mil était gros et raide comme des broches à tricoter. En les *affilant* la veille au soir, ils pouvaient se rendre aux champs *drès* le matin, profiter de *la fraîche* pour eux-mêmes et de la rosée pour les faux, afin d'en *ménager* ainsi la *coupe*.

Au petit jour, vous auriez pu les voir descendre, la faux en *balan* sur l'épaule, *en train de mâchouiller* une tige de mil prise le long du chemin. Chacun prenait alors sa *menée*, plus ou moins large, selon sa force et son adresse. Promenant ensuite sa faux mordante dans le foin, plus tendre et plus pâle à la tige, il ramenait avec force, à sa gauche, le lourd éventail palpitant et fleuri qui formait l'*andain*. Puis, la faux suspen-

due à son bras, il allait reprendre un autre *andain*, qui était suivi d'un autre et puis d'un autre...

Dès qu'un faucheur s'apercevait que sa faux était moins *prime*, de retour sur la *planche d'about*, il la dressait devant lui; puis tirant de sa *jambe de botte* une pierre à aiguiser, il la trempait dans l'eau de la *rigole* voisine, ou (excusez, Madames) il lui crachait à la figure, sans mépris toutefois. Alors, par une suite de gestes à la fois alertes et savants, il faisait glisser cette pierre, de l'un et de l'autre côté du *taillant*, lequel, avec un son de grelot fêlé, reprenait sa coupe *dans le temps de rien*.

D'ordinaire, les faucheurs avaient eu le temps d'*abattre*, avant le déjeuner, un *rodeux* de beau morceau, et quelquefois une *lichette* tout le long de *la pièce*. Si je mets ici que cinq ou six *crêpes* ne leur faisaient pas peur, c'est à titre de simple renseignement. Aussi était-ce avec un courage nouveau et des forces nouvelles qu'ils retournaient à l'ouvrage, accompagnés cette fois des faneurs et des faneuses.

—"Savez-vous ce que c'est que faner?" écrivait déjà Mme de Sévigné à M. de Coulanges. Et elle répondait: "Faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner le foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner."

Rien de joli en effet comme les mouvements capricieux et enjoués des faneuses au travail. Une grâce rustique, captivante comme toutes les grâces, préside à cette cérémonie d'incantation. Le rite champêtre se déroule au-dessus des champs dépouillés, que les gracieuses magiciennes revêtent d'un opulent manteau, dont elles font ressortir toutes les broderies. Le parfum des foins secoués embaume, comme un encens, l'air chaud où les *brocques* des faneuses les projettent, avec les signes cabalistiques dont elles ont le ravissant secret. Toutes les fleurs déjà fanées, après un dernier baiser de soleil, retombent sur les ailes de leurs *capines*, sur leurs épaules et autour d'elles, partout...

Toutefois, *faner* n'était pas toujours

un jeu ; *du moins*, c'était un jeu *malaisé*, quand il y avait du *jargeau* dans le foin par exemple — une *engeance insécrable, je vous dis*. Sans compter qu'avec ça, le foin ne séchant guère avant le *serrage*, reste *mucre* jusque dans la grange, où il peut faire *resuer* l'autre, quand il ne le fait pas *canir*.

C'est curieux tout de même, comme midi vient vite. Déjà, vers les neuf heures, on avait vu remonter le postillon qui ne manquait jamais de *jaspiner* à propos des ornières et des cahots de notre *part de route*. Puis vers onze heures, on le revoyait *pointer* au *déviron* de chez Blanchette, ramenant les *promeneux* pour le train de midi. Et parce que chez-nous, nous n'avions pas de porte-voix pour annoncer le dîner, comme chez Major notre voisin, on guettait l'ombre de la *chunée* chez Limoges notre *arc-boutant*. Lorsqu'elle tombait *en plein* sur le bord du *lormier*, c'était *midi juste*, ça *fendait* le canon de la citadelle, dont la voix donnait le signal du départ pour la maison.

Vers les deux heures *de relevée*, nous

pouvions déjà nous mettre au *ratelage*, en commençant, *comme de raison*, par le premier *fanage* du matin. Vous qui me lisez, dites! avez-vous déjà ratelé? Non? Bien alors que Dieu vous bénisse! mais je le regrette pour vous, car il vous sera difficile de bien comprendre tout l'agrément de nos foins.

Le ratelage était, à mon avis, le plus agréable travail des foins, mais non toutefois le moins fatigant, *je vous assure*. Pour le premier et le second *rateleux*, passe encore. Lorsque les *créatures* voulaient venir aux champs *mordicus*, c'était leur poste tout désigné, et il n'y avait vraiment *pas de quoi* les *vanner*. Mais leurs petits *botteaux* devenaient vite de vraies bottes de foin; et celui qui *fermait le rang* en avait *tout son raide* à les relever. Quand le soleil *plombe* et qu'il n'y a pas *une goutte* de vent; surtout lorsqu'on *râtle* en *échaffourée*, les *rateleux* deviennent *trempes* en *navétes*. Aussi, avant d'ouvrir un nouveau rang, on *déterrait* la cruche-à-l'eau, cachée sous le bout du rang, afin de se rafraîchir un peu le *gorgotion*.

Vers les 4 heures, par là, on voyait descendre les *grand'chârettes* avec tout leur *drégail.* Si toutefois, en terminant le repas, on avait vu des *tirants* dans nord, qui, faisant *mine de se chagriner,* donnait à craindre des grêlons pour l'après-midi, on pouvait, *au forçail,* commencer le *serrage* aussitôt après le dîner, quittes à faire des *veilloches,* si le temps *menaçait tout de bon.* C'est alors que les râteleux devaient se *démener;* parfois, ils n'en étaient pas *noirs de rire* et ils auraient bien *recédé* leur place au fouleux, pour des *petites patates.*

*

* *

Et pourtant, ce pauvre fouleux, n'était pas, lui non plus, *aux petits oiseaux.* Tant qu'il était dans le *ber* de la voiture, tout marchait comme *sur des roulettes.* Mais lorsque le foin dépassait les échelles, c'était une *autre paire de manches.* Quand les *fourchetées* lui arrivaient, grosses et drues, sur les jambes; qu'il lui fallait les placer, se

placer, et se *tiendre* debout; *vous me croirez si vous voulez,* mais il n'était pas toujours *aux noces.*

Il ne lui suffisait pas d'ailleurs, de savoir se *tiendre* debout, mais encore de savoir fouler large, fouler dur et fouler haut.

Fouler dur, cela dépend un peu de la *corporance* du fouleur; un *marmoussin* ne saura jamais en *venir à bout.* Fouler large, est un tour à prendre, pour le *réussi* duquel, c'est le cas de le dire, tout *fourrage* ne se prête pas. Parlez-moi, par exemple, des *queues-de-renard,* d'*herbe-à-la-puce* ou de *réveil-matin* : c'est *infâme comme toute,* car tout ce qui excède le fond de la charrette *dégoutte* tout le long du chemin, comme de la *pâte-à-crèpe.* Fouler haut, *ma frine,* c'est moins *malaisé* que dangereux pour celui qui a les jambes molles comme de la laine. Dans tous les cas, lorsque le *chargeage* était rendu à une certaine hauteur, il était plus prudent pour le fouleux de *s'écrapoutir,* s'il ne voulait pas *prendre une plonge* lorsque la voiture devait passer une *fossette.*

Pendant qu'on *emplisait* la charrette, les *râteleux* n'étaient guère à plaindre. En suivant le *chargeux*, ils n'avaient qu'à donner un coup de râteau par-ci par-là et à *peigner* le voyage, lorsqu'il était *perché*. Ils pouvaient ensuite, courir aux *petites merises* ou aux *cerises-à-grappes* dans les côteaux, ou sur la *pointe* à mon oncle, pendant que les autres allaient *décharger* le foin sur le *fenil*. C'est là qu'ils en prenaient *une suée!* la chemise en *flacquait* sur la peau et l'eau souvent leur en coulait au bout du nez.

Si la *serrée* se faisait loin de la maison — quand nous allions chez Cahu par exemple — et que nous étions bien *restés* le soir, *on embarquait* sur le voyage pour revenir. Alors, un bras passé sous la perche (dans le cas où l'*endormitoire* nous prendrait), on se laissait bercer dans le foin tiède, soit en mangeant les pommes douces à mon oncle Michel, soit en chantant des *rigodons* ou en rêvassant, selon les aptitudes et les goûts de chacun.

On arrivait à la maison — car on

arrive toujours. Après le repas du soir, nous étions tellement *rendus* que nous n'avions pas l'envie d'aller *jeunesser* bien loin. La prière en famille terminée, on allait s'asseoir *dans* les marches de l'escalier, en regardant la nuit déborder de la rivière, courir vers le rang du sud, puis remonter les côteaux du nord, atteindre la *rochière* et les *talles de pimbina*, pour arriver au *petit jardin* et à la barrière, près du four. C'est alors que les *gornouilles* et les *wawarons* s'en *donnaient* dans la mare, au bout du grand jardin! Ce concert semblait s'éterniser uniquement pour préparer le sommeil qui ne tardait pas à venir clôre la journée laborieuse et refaire les forces pour recommencer le lendemain.

Dans ce temps-là, les gens de la ville ne dédaignaient pas de venir donner *un coup de main* aux travaux des champs. On y a vu des écrivains, des avocats, des universitaires et même des demoiselles *très-bien*. On y a vu principalement des *écoliers* du séminaire, venus après la distribution des prix, avec plus de

médailles que de santé : un teint de clair de lune, des doigts de pianiste et un appétit de moineau. Il est vrai qu'ils retournaient après les vacances, avec des têtes d'Iroquois, des mains qu'on aurait prises pour des *harts de liard,* une faim de *bûcheux,* et parfois *étout,* les hardes en aiguillettes. Mais ils avaient aussi du sang plein les joues, de la joie plein les yeux, du courage plein le coeur pour retourner aux oasis rafraîchissants de leurs thèmes grecs. Si je ne me trompe, nous ne pouvions guère leur donner davantage pour les rendre heureux.

* *
*

J'allais émettre le souhait que les colonies de vacances utilisent — dans le double but d'affermir leur santé et de prêter secours aux agriculteurs — l'activité des enfants qu'elles groupent chaque été pour les faire *canoter,* en attendant qu'ils se noient. Mais j'oubliais que les dites colonies de vacances ont

été créées chez nous, depuis que... nous ne faisons plus les foins à la petite faux; absolument comme si ceci devait remplacer cela. Avec les faucheuses, les enfants seraient d'ailleurs nuisibles aux champs, lorsqu'ils ne seraient pas en danger; la radieuse machine leur couperait un membre avec la même sérénité qu'elle fauche la *mortelle* ou les verges d'or.

Dites ce que vous voudrez, les enfants auront beau jouer à la balle, au golf, au tennis, et faire de la gymnastique sous la direction des professeurs les mieux diplômés, il leur manquera toujours — et vous saurez me le dire — les saines fatigues du travail dans l'air pur des champs, avec l'odeur des foins coupés.

Oh! l'odeur des foins coupés, ça ferait revenir un mort...

Le brayage.

NOUS voici rendus à l'un de ces beaux matins d'automne que l'hiver semble déjà engourdir et glacer. Une petite gelée blanche, pas exquisement timide de la neige qui s'en vient, argente les maisons grises, les clôtures qui les entourent et courent dans les champs. Sur les arbres dénudés pendent encore, comme des médailles de bronze, quelques feuilles têtues qui se balancent comme par un reste d'habitude. Le soleil frileux hausse son disque décoloré derrière la haie noire des sapins du sud, et monte lentement dans le firmament où les dernières étoiles grelottent pâles, pâles. Et l'on se demande s'il veut réchauffer l'atmosphère celui qui à la tête de la rochière, s'apprête à allumer un feu.

Le fourneau devant lequel se trémousse le père Colas est ménagé dans la pente du terrain et se conserve intact d'année en année. Le chauffeur n'eut, ce matin, qu'à enlever les feuilles mortes tassées dans les angles, en alignant les pierres qui limitent le *foyer*. Avec une poignée de *ripes* et un *petit brin d'écopeaux*, puis des éclats de bois de four et des *rondins* secs, dans le temps de le dire le feu a été pris. Et ce n'est pas un petit feu comme celui qu'on allume sous la *chaudronne* lorsqu'on coule la lessive et qu'on lave au battoir — encore des choses qui s'en vont... — il a au moins deux brasses de long. Pendant que notre homme a le dos tourné, je vais vous dire pourquoi ce feu-là. Chez Charlie, où nous sommes, il se fait, *à matin*, comme *manière* de *courvée* pour brayer; les voisins arriveront tantôt, avec leur lin, qui sera brayé en commun; comprenez-vous?

Le père Colas, debout devant le feu, s'essuie les yeux avant la manche de sa *frocque* — rapport à la *boucane* — et je l'entends machouiller: "Bondance !

que ça chauffe ben l'épinette rouge ! *mais qu'ils viennent eux autres,* le fourneau sera *paré en plein.*" En attendant, il redresse et *solide* les piquets qui s'enfoncent aux angles du foyer, et qui soutiennent les perches formant le gril sur lequel le lin devra être chauffé.

De fait, tout semble bien *paré.* Les *brayes* ont été apportées la veille au soir, et sont disposées comme ci comme ça, tête bèche et n'importe comment, selon les caprices du terrain qui, dans une rochière, est malcommode en grand. "De ce coup-là — marmotte encore le père Colas qui *gosse* la poignée de la *gaule* pour *fourgailler* les tisons — *j'cré ben* que les *v'lon.*" On ne voit pourtant rien, mais le *temps est si écho* et le père Colas a l'oreille si fine, qu'il a entendu les pas cadencés du cheval descendant la charge de bottes de lin sur le pont de la batterie. On entend bientôt, en effet, le *grinchage* des *héridelles* sous le poids de la charge, le ballottement des moyeux et le bruit des roues qui écrasent en *crichant* les *grignons* de terre durcie. Enfin, la charrette *res-*

soud au *déviron* du hangar, suivie des *brayeux* et des *brayeuses* qui s'en viennent en *jacassant.* Pendant que Ti-Joe dételle la jument, et que le père Colas *gaffe* une botte de lin pour l'étendre sur le gril, regardons-les venir.

Oh! ils ne se sont pas *grayés* sur leur *trente-six,* allez! mais quand on va *brayer* ce n'est pas comme un *compérage* non plus.

Les hommes ont gardé leurs *hardes* de tous les jours; *ils piquent* toujours au plus court eux autres. Ce n'est pas comme les créatures—*les bouffresses*—qui ont toujours quelqu'*afficot de relai* pour tous les instants de leur vie, et qui se *gancent* même pour aller *à la bourdaine,* sous prétexte qu'avec des *penaillons* elles ont l'air *sandrouillonnes.* A *matin* cependant, elles sont *quasiment sans cérémonie* : point de robe à taille, de tablier *braidiné,* ni même de *souliers à quartiers.* Une jupe *d'échiffe,* recouverte d'un grand tablier *à bavette* attachée sur le *mantelette d'indienne à pois;* puis des *souliers sauvages;* voilà tout leur accoutrement. A peine arri-

vées, vous les voyez dénouer les *gorgettes* de leurs *capines* qui vont coiffer les piquets de clôture, puis *s'entortiller* la tête dans une serviette attachée sous le *tocquion,* parce que les *aigrettes* de lin qui *revolent* partout, sont *infâmes comme toutes* dans les cheveux. Inutile de dire qu'elles sont toutes sur le *trémenne,* et que ces apprêts n'ont rien qui ressemble à ceux d'un matin d'enterrement. Les *clapettes se font aller,* et il n'y aura guère *d'accalmie* de toute la sainte journée.

Pendant les divers *changeaillages* qui s'opèrent — c'est *inmanquable* avant que chacun ait trouvé la *braye* à sa main ou à sa hauteur — le lin a eu le temps de *rouir comme il faut,* et les *brayeux* n'ont qu'à se présenter à la *chauffeuse* — remplaçante du père Colas — pour recevoir des *poignées* de lin tout brûlant.

Il va sans dire qu'on ne travaillait pas pour le gouvernement — qui nous dira aujourd'hui pourquoi on disait cela alors. Quoique le soleil fût toujours *blême comme un biscuit,* sur les dix

heures, les *châles à pointes,* les *gilets de laine* et les *frocques* avaient perdu de leur vogue; car à ses *démener* ainsi devant leurs *brayes,* les *brayeux* étaient devenus *rouges comme des coqs.*

C'était le temps de conter une histoire, car *on avait pour son dire* que si on ne rit pas de temps en temps, on ne rira jamais. Le rôle du conteur, sans qu'on sût jamais trop pourquoi ni comment, échéait toujours au père Colas, petit homme *vif comme un taon* et *maigre comme un cent de clous.* Ce bon petit vieux avait été, dans sa jeunesse, dans les *chanquiers* du Haut-Canada — dans les *trompchipes,* disait-il, — employé au *buchage,* au *charriage* et à la *drave* des billots. Dans les *campes,* il avait perfectionné entre autres choses, sa science, j'allais dire infuse, de pouvoir conjuguer tous les verbes en "ir", en ne les employant qu'au passé défini; car il n'y avait rien de laissé à l'imprécis avec le père Colas.

Défunt trépassé Batisse était un des héros habituels de ses récits. Que le folk-lore se serait enrichi, si on avait

pu sténographier quelques-unes de ses histoires vraies ! Ecoutons-le raconter à *la Fradette*, sa voisine de *braye*, la genèse de sa journée. "Je me *couchis* hier au soir la *puce à l'oreille*, et *vingt vices*, je me *réveillis* bien dix fois dans la *nuite*. Vers les quatre heures du matin, je vis, la tête sur l'*orillette*, le *su* qui commençait *à blémir*. Je me *levis, j'allumis* le poêle, mis les *pataques* au feu et me *recouchis* pour dormir un petit bout de somme de *rien en toute*. Je me *levis tout de bon* sur les six heures, je fis ma prière et je *déjeunis* — les *pataques* étaient en *phrasie* dans la *chasse-pinte*. *Ensuite de ça*, je *barris* la porte et vins allumer le feu." Ceci est de l'histoire moderne et se disait sur le ton de conversation. Le ton et l'attitude changeaient du tout au tout, lorsqu'il exhumait de ses anciens souvenirs les détails épiques d'*avaries*, de *marchances* ou de *tours* dont il avait été jadis le témoin. Ceci par exemple, closant je ne sais plus quelle aventure : "la canne *silit* de *magnière* qu'elle lui *fracassit* le *crabe* de la tête ; puis les gens

de la *gang entrirent* dans la cabane, *burent* tant qu'ils *purent* et *cachirent* le quart." Je ne puis malheureusement vous dépeindre ses gestes de fendeur de bois, et le prolongement de certaines syllabes, qui était sans doute un truc oratoire pour tenir son auditoire suspendu à ses lèvres, selon la gracieuse expression consacrée par l'usage.

Lorsqu'il avait terminé son histoire, le *père* Colas remettait sa pipe éteinte dans sa poche de veste, et disait d'un air *tout démonté* : "Il y a *ben toujours des émites* pour *bavasser; ça braye pas pan toute pan toute. Ho don! passez-moi-z'en une la mère, si c'est un effet de votre bonté!"* Et il se remettait à écraser sa poignée de lin avec cette ferveur antique des *bucheux à la job,* qui nous faisait tressaillir d'aise de ne pas être du lin pour le quart d'heure.

L'avant-midi comme la *relevée,* passait comme une *poudrerie,* qu'on n'avait pas le temps de les voir. Il fallait l'angelus du soir pour faire cesser le travail. Tous les *brayeux* se tournaient vers l'église dont on apercevait le clo-

chor derrière les arbres de la *Seigneurie* Boucher, et l'on récitait l'angelus suivi du *De Profundis* pour les Ames.

La dernière fois que je vis *brayer*—il y a bien 30 ans—la journée finissait ainsi. Sur le fourneau, quelques poignées de lin achevaient de refroidir, lorsque la chauffeuse, en promenant sa *gaule* dans la braise, en fit jaillir une gerbe d'étincelles qui mirent le feu au lin : c'était la *grillade,* sans laquelle une journée de *brayage* n'est pas bien close, et qui fut reçue avec des applaudissements. Le firmament était déjà sombre et je revois encore les étincelles voler comme des abeilles d'or dans le ciel noir, tandis que les reflets de la flambée jetaient des touches écarlates sur les arbres, les clôtures, les habits et les traits des *brayeux.*

Or, pourquoi je n'oublierai jamais cette scène digne d'être peinte par Rembrandt, c'est que la vieille chauffeuse dont le sourire luit encore à mes yeux comme ce soir-là, c'était, la chère et sainte femme, ma mère.

La corvée.

BRAM! je pense faire une *courvée* la semaine qui vient; pourrais-tu venir avec ta jument? Tu sais qu'on n'est pas *gringneux*: on te rendra la pareille au besoin.

—*Beau dommage!* C'est bien certain que j'irai.

—Et toi, Minique! si tu pouvais nous *recéder* ton *banneau?* le mien a le moyeu *pétassé à demeure* et je crains les *avaries*.

—*C'te belle demande!* Il est à rien faire, là, dans *l'appenti*. Mais comme le banneau ne pourra pas y aller tout seul, Dick te le mènera; et comme Dick pourrait bien s'écarter, j'enverrai Délard avec, et tu te serviras de tout le bataclan. Y aura du monde?

—Quienne m'a dit qu'il viendrait avec toute sa *gorroué*. Puis l'Phonse

à Fardina, le Ti-tur à mon oncle, les deux gas à Thanase et toute la sainte Limogerie. On sera une *trâlée* et *fais-toi pas de bile,* y aura de la *mangeaille.* Depuis *ma foi betot* huit jours que les *créatures fricottent* et se donnent de la *tablature* pour *grayer* tout ce qu'il faut. *Pour lorse,* on t'attendra! Fais pas le fou! Au plaisir!

—*A la revoyure!*

C'est à peu près en ces termes que le dimanche précédant la corvée, le cultivateur faisait ses invitations, acceptées presque toujours avec empressement.

*

* *

Et comme de fait, dès 7 heures du matin, au jour fixé pour le travail, Boclé qu'on avait oublié d'avertir, jappait sur le perron, que la moitié en était de trop. Les hommes, la *cloque* sous le bras, arrivaient les premiers; *ceuses* du haut du nord, par le *raccourci,* en sautant les *pagées* de clôture;

ceuses du rang du sud, en *piquant*, passé le pont, à travers les *pointes* et les pacages. Les femmes elles, venaient plus tard, par le chemin du roi, avec leur paquet de *hardes* de rechange, afin de ne pas *maganner* leur *butin* propre.

Il est vrai qu'il manquait bien souvent des *prometteux* : mais en revanche, il *ressoudait* toujours des *survenants*. Ainsi, la grosse Adèle par exemple, — une *estèque!* —qui, *priée* ou non, arrivait comme une bombe! Oh! une bombe qui ne se presse pas! mais, enfin, une bombe! Aussi avait-elle du *fil à retordre* avec les garçons qui étaient toujours *après*. *Une chance* qu'elle n'avait pas *la langue dans sa poche*, et qu'elle ne se laissait pas *manger la laine sur le dos*, comme on dit. Pour avoir la paix, les femmes la gardaient à la maison pour *éplucher* les *égumes*, *mettre la table*, trancher le pain et *tremper* la soupe. Tout était fini *d'en par là*.

Cette corvée pour *l'arrachage* des patates, se faisait un beau jour d'automne. Peu après 8 heures, on com-

mençait à *tirer les rangs,* deux par deux, à divers endroits dans le morceau. C'était encore, dans ce temps-là, la charrue-à-ruelles tirée par les boeufs attelés au joug, et conduits par un petit *toucheux.* Il fallait voir avec quelle importance le petit faisait *siler* la *mise* de son fouet de peau-d'anguille, en criant: Hue don! Rougé-Taupin!

Les *petits jeunes* comme nous autres, devions *glaner* les patates sorties à fleur-de-terre, et les jeter en tas, de place en place. Cela ne nous empêchait pas de se *garocher* des petits *gorlots,* piqués au bout d'une *hart,* qui nous faisaient pousser des *gnioles* sur la figure.

Ces rangs que nous avions ainsi glanés en jouant, étaient ensuite piochés avec soin par les hommes, afin d'en *aveindre* toute la *récorte.* Les femmes qui suivaient ces piocheux, et qui, pour ce faire, se traînaient sur les genoux, ramassaient les pommes de terre dans des *sciaux,* afin de ne pas les *macher* en les jetant de loin sur les tas. Si les patates étaient *gornues,* c'est-à-dire,

s'il y en avait *en masse*, on se le disait et on se le criait: *histoire* de féliciter indirectement le cultivateur de la belle venue de sa semence. Dans le cas contraire, on s'amusait *pareil*, mais le *fion* de la journée était: Cette année, les petites patates ne sont pas grosses.

Pioche, pioche, pioche; midi arrive quand même vous savez. L'angelus faisait toujours l'effet d'une révélation. Plusieurs même regardaient leurs *borloques* pour s'assurer si elle marchait, ou si *Cristeau*, qui *bédochait* dans ce temps-là, ne faisait pas ses foins, par hasard. Il n'y avait d'ailleurs pas à faire les *gesteux* ni à *lambiner*; il fallait descendre à la maison. Personne ne *s'ostinait* toutefois, car tous avaient plus ou moins la *fringale*, ou *la clanche basse*.

Les boeufs dételés, allaient boire *tous seux* à la dalle. Nous prenions une *bauche* pour aller leur ouvrir la barrière du clos de pacage, la refermer, remettre *l'amblette*, et puis après cette *shire*, arriver encore à la maison, tout *vannés*, *quant et* les autres.

Après avoir enlevé son *butin* le plus *terreux*, chacun se lavait les mains. Les hommes remontaient leurs *bricoles* sur leurs épaules, et se passaient la main dans le *toupet*. Les femmes *s'épivardaient* comme vous savez — ce qui veut dire : jusqu'à Amen — et restaient, *de travers comme devant*. Il y avait toujours quelques *zigonneux* pour leur monter des scies, jusqu'à ce que la maîtresse de la maison *y mît la main*, en les apostrophant : "*Largue-la* donc tranquille, *s'pèce de flandrin* : y a toujours des *émites* pour *tanner le monde en vie*." Puis l'*engagère* reprenait sur un autre ton : "Il y a une *escousse* que la table est *grayée*, et que le *manger fige* dans les plats !"

En effet, sur la table dressée dans le *fournil*, la soupe sortant de la *chaudronne*, *boucanait* comme les *engins* du Grand-Trunk... dans ce temps-là. Après avoir pris sa place, chacun était servi de soupe-aux-pois, de lard frais ou salé, de légumes. Si le cultivateur avait *fait boucherie* pour la circonstance —ce qui n'était pas rare— il y avait

saucisses et *boudins,* tête-au-*fromage* et gretons Le buffette était *débarré,* et les *catinages* en sortaient: tartes, biscuits, confitures et gelées. Le maitre et la maîtresse de la maison ne manquaient pas de dire, en remettant les *assiettées combles*: "Mangez *votre besoin,* faites comme chez vous;" ou encore: "et il y aura du *revenez-y*: quand il n'y en aura plus, il y en aura encore."

Il va sans dire, que ceux qui avaient de la *parlette* ou de la *jase* s'en donnaient, quittes à *rachever* après les autres, et à recevoir les *pataraphes* de *gros mangeux,* de défoncé, de *moins malaisé* à charger qu'à rassasier.

Après le repas, les *créatures* aidaient à *dégrayer* la table et à laver la vaisselle. Les garçons faisaient leurs *petits Jean Lévesque,* à *tirer au poignet,* ou à *fesser* sur la porte de la cave à s'en *plumer* les *joints.* Parmi les vieux, les uns allaient faire un *somme* sur le bord du *fanil;* les autres parlaient, selon la tradition, de leurs brus et de leurs gendres.

Puis il fallait se *r'habiller* en s'étirant comme des *arpenteurs de gadelles.*

Cependant, après un petit *coup de coeur*, on reprenait le travail avec entrain, pour le poursuivre jusque vers les cinq heures, où le triage des patates commençait.

Les hommes, portant des demi-minots, des chaudières et des *sciaux*, allaient de tas en as, accompagnés des femmes qui *triaient* les patates grosses et saines, d'avec les petites et les *pourrites*. Celui qui avait le plus de *poigne* parmi les *jeunesses*, versait les *vaisseaux* dans le *tombereau* qui passait entre les rangs. Quand la voiture était *pleine-comble*, les hommes allaient en verser le contenu dans le grand *dalleau*, posé pour l'occasion dans le soupirail de la cave, et qui conduisait les patates, selon leur espèce, dans les *parts* qui leur étaient destinés: les *parouelles*, et les "early rose" pour parler en bon français.

Si, après le *triage des grosses patates*, il commençait à *faire brun* — en *sectembre* ou *optobre*, *la noirceur* vient plus vite qu'une habillement de drap — on laissait les autres sur le champ, pour

être recueillies le lendemain par les enfants.

Le travail terminé, il fallait bien aller à la maison pour reprendre son *butin* et faire ses bonjours à la *compagnée*. Mais on n'avait pas plutôt mis *le nez dans la porte*, que les *créatures* se *mettaient après nous autres*: "Restez donc à souper, *sans cérémonie*, la table est toute *parée*, vous vous en irez après"... etc... C'étaient des *tourmentages* à n'en plus finir.

La scène du dîner se répétait donc au souper avec peu de variante, mais avec plus de lenteur. Les plats, l'appetit, la gaieté, rien ne faisait défaut. Après le repas, les *pipettes* sortaient sur le perron, pour *tirer une touche*, et laisser aux femmes le temps de faire leur *borda*. Puis en rentrant, afin d'éviter les dicussions entre bleus et rouges, et ne pas mettre ainsi les *mortelles* élections *sur le tapis*, il fallait jouer un *borlan* de pommes. *Comme de raison*, les pommes étaient prises au verger, et les *gangnants* pouvaient emporter leur gain. Les femmes, elles,

jouaient au *pitro* ou au quatre-sept; nous autres, les jeunes, *à la crêpe* ou *au crapeau galeux,* ce qui n'est guère compliqué, je vous garantis.

Il fallait pourtant *avoir l'oeil* à ne pas veiller trop tard, car la table se *remettait* dans *un crac;* et c'est *ni tout ci ni tout ça,* il fallait réveillonner: pas moyen de s'en *démancher.*

Le cri: "Marie! graye le petit qu'on s'en aille!" donnait le signal du départ. Alors chacun des partants saluaient, une à une, toutes les personnes de la maisonnée: "Bonsoir, Johnny, merci de vos politesses. A la revue! Bonsoir, Céline! merci de vos honnêtetés. A la revoyure!" etc... Et ils recevaient invariablement la même réponse: "Mais c'est à nous à vous remercier; vous nous avez *baré* un bon coup de main, et on vous a bien de l'obligation." L'on se séparait ainsi, sans avoir décidé au juste à qui devaient revenir tous ces mercis sincères, de part et d'autres.

Les salutations, les remerciements, les bonsoirs, nous accompagnaient jusque sur le perron. On sortait même,

pour nous éclairer, la lampe qui se *soufflait* presque toujours. La *lampe morte* nous *dégringolions du haut en bas* de l'escalier, et les pipes se rallumaient. Puis les groupes se mettaient en marche, se perdant dans la *brême* de la nuit, comme des petits *tapons* noirs, d'où sortaient des étincelles s'envolant des pipes bourrées d'un tabac rétif aux parfums de feuilles de choux. Les éclats de rire des hommes, les voix plus aigues des femmes, lancaient encore de loin un dernier: "Au plaisir!" et avant de *dévirer* à la barrière du chemin, un des plus beaux *chanteux* entonnait le vieux refrain:

Quand on est si bien ensemble,
Pourquoi donc si vite se quitter:
Bonsoir mes amis, bonsoir,
Au revoir!

La clôture de pieux.

IL s'était assis à son piano, me laissant debout devant la vielile toile encadrée d'or bruni qu'il avait placée à contre-jour, entre les fenêtres par lesquelles je pouvais voir la "Piazza del Castelletto" avec les vols de colombes striant le ciel de Gênes, d'un bleu pur, tel celui des robes d'anges de l'Angelico.

Puis, pendant qu'avec une allégresse tout italienne, Nino jouait de ses doigts fins et agiles, d'un jeu très doux, il m'analysait les phrases musicales par lesquelles l'auteur de la sonate avait interprété le thème inspirateur du tableau que je considérais. Il disait: "le prélude, d'un *allegretto* si palpitant, auquel s'accrochent ces triolets à peine effleurés, ce sont des voix d'oiseaux dans les branches. Ces groupes de notes, tour à tour langoureuses ou pétillantes, graves ou suraiguës, simulent la chanson de chacun de ces oiseaux,

chansons qui se groupent, là, comme en une gerbe, pour reprendre ici en choeur.

"Puis la mélodie initiale s'avance, dans un *andante* que viennent réjouir modulations et trilles: toutes ces roulades se fondent ensuite dans le motif du prélude, où chacune des voix trouve se place naturelle, pour composer ces deux lignes qui, avec leur D. C., ont le brio d'une ariette, l'éclat d'une marche triomphale.

"Une phrase — style récitatif — sévère comme une admonition; *è la voce del Santo.* Il parle à ses frères ailés. Roulades, trilles, cascades et surgies de notes cristallines, viennent accélérer le *lento* du récit: ce sont des voix d'oiseaux babillards qui volètent autour du prêcheur — entendez ces fugues tronquées et sonores à peine: ce sont leurs envols. La phrase reprend *espressivo*: c'est le reproche du Saint — doux, combien! La voix s'abaisse, puis s'abaisse encore pour se taire tout à fait, pendant que, *scherzando,* les petites voix stridentes enveloppent les dernières notes admonitrices qui meurent.

"Le prélude final s'ouvre alors par ce merveilleux enlacement de notes liquides et sautillantes d'où surgissent, toutes pointées, et profondes comme le ton d'une prophétie, les derniers temps du récitatif. C'est l'écho de la réprimande fraternelle qui s'est, maintenant, tue. Enfin, une trille exultante et, entre deux soupirs largement prolongés qui laissent vibrer des tonalités de sanglots, des triolets que recouvrent les accords apaisés de la basse où palpite, comme des ailes dans la brise, un envol d'arpèges. La sonate est finie."

Nino continue de jouer, â la manière, je dirais, des sources qui reflètent le ciel sans se lasser de murmurer. Et moi, en écoutant sa musique, vraie fête pour l'oreille, je contemple son tableau, vraie fête pour les yeux.

Cette toile, assez ancienne, est assurément due à l'un de ces maîtres exquis que nous nommons, je ne sais trop pourquoi, les primitifs, quoique leur art ait une perfection de technique, une science de composition, une chaleur de coloris et une plénitude de vie, que la Renais-

sance n'a pas surpassées. Je crois reconnaître ici, l'un des contemporains de Pinturicchio, ou tout au moins, un peintre de son école qui a laissé à l'Italie d'inestimables tryptiques et des fresques merveilleuses encadrées de ces "histoires" pour lesquelles les critiques d'art ont créé la délicieuse expression qui caractérise leur beauté : c'est la "sublime du joli."

Sous un ciel doré de lueurs roussâtres, un écran de rochers byzarres fait masse, au flanc duquel s'accroche, comme un nid de martinets, un couvent, entouré d'arbres frêles, peu feuillus, si chers au Pérugin. Dans une perspective étonnante de profondeur, un troupeau que garde un berger coiffé du chapeau en cloche des chasseurs alpins. Au milieu du tableau, mais à gauche, débouche une route, en marge de laquelle se dresse, ou plutôt s'écrase, une clôture que recouvrent à demi les buissons en fleurs.

Au premier plan, appuyé à cette clôture, la tête nimbée de l'auréole du capuce, la bouche pure et les yeux naïfs—

ces yeux en amandes et couleurs de chataignes, des Siennois—se tient *Il Santo,* dont l'extase semble avoir immobilisé un geste inimitable de tendresse candide. On dirait que toutes les beautés qui l'environnent écoutent; car il parle, le doux saint. Il parle, non pas aux arbustes qui lui tendent leurs branches comme des mains pour acclamer ses paroles; non pas aux fleurs qui tournent vers lui leurs corolles fraîches comme des lèvres pour lui sourire; non pas même aux chardons violets qui, de crainte qu'il ne les quitte, enfoncent leurs griffes dans sa bure rapiécée, comme pour le retenir. Non, il parle aux oiseaux — chose inouïe jusqu'alors — un langage fraternel.

Frère Ange, assis sur une pierre, le regarde avec ferveur, tandis que Massé, les mains croisées sur sa poitrine, pleure de surprise ou de joie et peut-être aussi d'amour. C'est gracieux, coloré, ému, comme le récit d'une vieille légende: c'est délicieux à l'oeil comme il sied que soit une peinture. Et c'est bien, également captivante dans le sonate et le ta-

bleau, *la lieta dolcezza del amore,* me dit Nino dans son langage harmonieusement sonore .

Puis, tout songeur, avec, sur les lèvres des bribes de la sonate, et dans les yeux, l'imprévu des lignes magiciennes du tableau, je pris, pour redescendre à Via Balbi, la route en lacets qui conduit à la place Fontane Marose qui me parut toute sombre, décolorée. Je me disais alors que la vérité historique pourrait bien nier qu'à Bevagna, alors comme aujourd'hui, il y eût des limites aux champs et des haies aux routes. Je me disais encore que le peintre commit un plaisant anachronisme qui appuia le thaumaturge du XIIIe siècle sur une clôture de pieux. Je me ressaisis aussitôt d'ailleurs : à quoi sert de raisonner. Ne savons-nous pas que la raison ramène toujours à la prose, tandis que l'amour fait rarement autre chose que de la poésie. Nous lui devons encore cette page exquise que le peintre a suavement rimée au temps des Guelfes et des Gibelins peut-être, et qui charme encore au siècle des Gothas, par le

rythme vainqueur de ses tons délicieusement pâlis.

Et comme au cinéma, je revoyais passer devant mes yeux, une à une, certaines toiles des peintres de chez nous; tel ou tel tableau de Suzor Côté ou de Franchère, de Morrice ou de Cullen, de Delfosse ou de Brymner, comme aussi les dessins si vigoureusement burinés par un Julien ou un Massicotte.

Certes, toute beauté est naturelle: toutefois, tout ce qui est naturel n'est pas beau. Il fallait donc que nos peintres fussent supérieurement doués de goût et de talents, pour faire briller sur les traits plutôt sauvages de notre pays, la beauté divine de l'expression. Certaines de leurs pages ne décevraient pas un lecteur de Châteaubriand: elles possèdent assez d'harmonies pour faire chanter un Lamartine; assez d'esprit et de grâce pour faire raisonner un Ruskin; assez d'éclectisme—si le mot peut s'appliquer à la chose—pour faire philosopher un Taine.

Je m'arrête. Libre jusqu'ici comme le cheval du désert qui ignore les en-

clos, je me suis émancipé de la tyrannie de mon titre: "j'en ai honte; aussi je me pardonne", comme écrivait le spirituel Buies. Et je m'aperçois combien je suis plus près de mon sujet que je ne le croyais.

Remarquez avec moi, s'il vous plaît, l'importance, comme accessoire, de nos clôtures de pieux dans le paysage de chez nous. Ce qui était un délicieux anachronisme pour les peintres italiens du XIV et XVe siècle, devient pour nous un motif de couleur locale,—et du meilleur aloi—ne manquant pas de ressources décoratives. Notre pays ne connaît pas en effet les aloès qui marquent les limites des champs de la Ligurie; ni les palissades de roseaux, festonnées de vignes, de la Toscane; ni les enceintes de pierres roses où les lézards verts zigzaguent comme des éclairs, de l'Ombrie; ni les haies de troène ou de buis des campagnes romaines. Nous ne connaissons pas davantage les haies d'aubépine et de chèvrefeuille du Nord de la France; ni même les échaliers du Midi, dont les

noms nous sont venus par la littérature romanesque. Nos ancêtres, que je soupçonne de l'avoir inventée, nous ont apporté jadis la solide clôture de pieux, qui a pour avantage principal de pouvoir étendre *ad libitum* les limites des champs, et de créer ainsi, tout naturellement, des procès. La clôture, nous dit-on, s'en va; les procès vont-ils rester?

Lors donc qu'ils les ont peintes, nos peintres étaient avant tout des peintres d'histoire; de cette histoire que l'on se surprend à connaître sans l'avoir jamais apprise, parce que le souvenir l'a écrite en lettres indélébiles au fond de nos coeurs. On n'oublie jamais que la première étendue de terre que nous avons regardée, ce premier royaume qu'est le bien paternel, nous est apparu fermé par la clôture de pieux. Devrait-on trouver de l'amertume dans cette réminiscence, il nous faudrait encore avouer que cette clôture nous parut un jour devoir enclore toujours notre prison. Et voyez comme nous étions ingrats: lorsque nous avons si

joyeusement passé peut-être, ces fragiles limites mises à notre prétendue captivité, plus loin que les adieux, la clôture nous a accompagnés sur le chemin du roi, image de la voie droite qu'elle nous invitait si discrètement à ne jamais abandonner.

Et lorsque plus tard, à la poursuite de l'inspiration, le peintre prolongeait ses artistiques flâneries, et par monts et par vaux, partout et toujours, il la rencontrait, et souvent comme un obstacle quand elle ne devenait pas une obcession.

Rien d'étonnant alors qu'elle soit entrée dans leurs tableaux. Ils doivent s'en féliciter aujourd'hui, car ils ont su, avec un charme indiscutable, tirer profit de cet accessoire vulgaire, de cet humble motif, pour dessiner l'un des traits distinctifs du paysage canadien. Pour l'avoir fait avec tant de succès, je ne serais pas autrement surpris qu'ils l'eussent fait *con amore* en se souvenant des clôtures *pour rire* qui furent nos jouets jadis, comme je me remémore en les évoquant, celles sur lesquelles au-

ront bientôt passé une cinquantaine de printemps et d'étés, avec autant d'automnes et d'hivers, et qui ont résisté à tout.

M'en voudront-ils de leur rappeler ce temps-là ?

Quand on était petit, chez nous, alors que le soleil du printemps avait séché la pelouse qui s'étendait en arrière de la maison, on partait pour les terres neuves.

Une vieille faucille nous servait à la fois de hache, de *godendard* et de serpe. Nos abattis terminés — des herbes *St-Jean* et des *rapaces*—en descendants authentiques de Normands que nous étions, on élevait des clôtures qui devaient sauvegarder ces domaines défrichés à la sueur de nos jeunes fronts, contre les appétits concupiscibles d'autres concessionnaires de la même race.

Les allumettes de cèdre dont nos grands-pères se servaient pour allumer leur calumet à la petite porte du poêle, nous fournissaient le matériel. Armés d'une hache-à-bardeau en guise de masse, nous plantions de petits piquets

entre lesquels nous posions les minuscules pieux, espacés avec l'art requis, pour former un parallélogramme dont les figures géométriques connues ne donnent pas d'exemple.

Sans perdre de temps, la maison, une boîte vide d'allumettes soufrées— s'élevait; puis la grange — une caisse vide de vermicelle — flanquée du moulin-à-battre aux voiles de carton, et qui *virait* comme un vrai. La plantation des arbres, le long de chemins ne menant nulle part, devenait l'occasion d'échanges de vues — et aussi de soufflets — révélant des initiatives contraires qui ne devaient aboutir, elles non plus, à rien. Les jardins se dessinaient qui demeuraient stériles, malgré les semences répétées de sable fin. En attendant cette croissance, notre activité nous poussait à agrandir nos domaines, indéfiniment.

Nous nous apercevions un jour que les sèves printanières avaient soulevé l'herbe autour de nos clôtures lilliputiennes. C'était le temps des foins, après lesquels nos champs devenaient

des pâturages. Notre saison agricole était terminée, et un romancier ne manquerait pas de dire en son style imagé, que "nous brûlions nos vies."

Heureusement toutefois, que notre trésor d'illusions était intact. Quelle banqueroute si nous l'avions perdu: nous n'avions que cela. Délapidé depuis lors, il ne m'en reste plus aujourd'hui que l'ignorance et la pauvreté, deux vertus qui, grâce aux promesses du *Beati pauperes spiritu,* vont me conduire au royaume des cieux. C'est toujours cela.

Avec nos illusions, nous avions encore en ce temps-là, l'amour de la vie, non peut-être d'une vie embaumée par l'idéal' "petite fleur bleue au coeur d'or", comme l'appelle Théo. Gautier; mais de celle que nous chantait la terre rajeunie dans la tiède atmosphère du printemps, alors que la joie descendait jusqu'à nous sur une échelle de rayons.

L'époque était venue des matins bleus et des midis blonds, au fond desquels les érables de la *sucrerie* se couvraient de bourgeons délicatement rosés que

chantent les rossignols. Assis, droits comme des fioles, sur les pieux qui remplissaient le *ber de la charrette,* nous partions, heureux combien! pour aller voir relever les clôtures de nos champs immenses. Plus l'endroit était éloigné, plus il nous semblait désirable. Nous apprîmes plus tard qu'il ne faut pas connaître ce que l'on a trop aimé par l'imagination. Aucune réalité ne lutte avec cette fée.

Nous partions. Et comme cette initiative première aux travaux champêtres coïncidait presque toujours avec l'échange de la robe pour les premières culottes, elle ne faisait qu'accroître la superbe qu'avait fait naître en nous la promotion au grade de sexe fort. Enlevés par des bras robustes de notre trône ambulant, et déposées sur *l'about* des pièces, nous étions bien un peu beaucoup intimidés par l'immensité des champs, au fond desquels passait l'Express d'Halifax. C'était aussi avec un étonnement qui tenait de l'extase que nous écoutions l'écho des coups de masse, répété par la forêt voisine. Il

ne fallait rien moins que la voix paternelle pour nous tirer de cet enchantement. Elle disait: "Va me chercher cette pierre, comme un homme" ou bien: "porte-moi cette cheville comme un grand garçon": c'est avec une foi à transporter les montagnes que nous nous élancions vers la chose indiquée. Quelles délices s'il nous était permis de placer la pierre entre les pieux qui l'attendaient, ou de poser le *coin* dans la fente de la cheville! O distinction! O grandeur!

Nous suivions ainsi les clôtures de ligne et celles des pacages, puis celles de *refente* et des divers enclos ensemencés. Peu à peu, la charrette se vidait des pièces neuves. Les pieux rompus et les piquets brisés en prenaient aussitôt la place pour servir à nouveau pour la clôture du jardin, qui avait une particularité non sans charme. Ces vieux piquets nouvellement aiguisés et enfoncés à d'inégales profondeurs, apparaissaient de loin comme les bords dentelés d'un vieux vase d'argent, duquel s'échappent des fleurs et des fruits.

Il faut pourtant ajouter que cette coquetterie était tout à fait étrangère à sa confection. Il s'agissait de préserver efficacement les choux et les *carrés d'oignons,* contre la gourmandise des vaches et des poules, sur lesquelles ces légumes exercent une fascination qui devient de la fureur : c'est probablement cela qui leur a valu le nom d'animaux domestiques.

C'est à la suite de déprédations répétées de ce genre, que le cheval—cette conquête de l'homme—a vu son élégance et sa noblesse subir l'épreuve du *licou,* du *carcan* et de l'*enfarge.* Quant à l'espèce bovine, elle s'est vue affublée, pour la même raison, de planches sur les yeux, de *traverses* sur les cornes et d'*encloppes* aux pieds, alors que la race ovine allait parodier dans nos champs le passage des coursiers romains traînant le quadrige impérial.

*

* *

Aussi quel lourd fardeau d'inquiétudes le cultivateur ne déposait-il pas

lorsque les moissons rentrées, on pouvait enlever les pieux des clôtures pour permettre aux troupeaux de trouver plus facilement une pâture que les chaumes jaunis de l'automne commençaient à leur refuser. Il était facile alors d'aller à la *bourdaine* et aux *atocas* sans oublier les *gueules noires*: on *piquait* à travers les champs, en sautant les pagées de clôture, tandis que, pour aller pendant l'été, aux fraises, aux framboises et aux *beluets,* il fallait les sauter toutes.

Tout le monde vous dira d'ailleurs, que pour les *routes de traverse* et les *trécarrés,* ce système de déclore, est des plus pratiques. Quand on ne l'adopte pas, on voit sans *rémission,* les chemins s'emplir de neige *à pleine clôture,* engendrant ainsi cahots et pentes qui ne sont pas toujours le plus grand souci des déblayeurs, ni le moindre tourment des voituriers. Les coureurs à la raquette devaient en avoir de la reconnaissance aux habitants, lorsque ceux-ci déclosaient leurs biens, quoique cet obstacle fut un des attraits de ce sport

tout canadien. Quant aux glisseurs sur traîneaux ou *bob-sleigh,* c'est avec une joie délirante qu'ils pouvaient étendre leurs *glissettes* depuis le chemin du roi jusque dans les côteaux.

Par contre, vous voyez d'ici la catastrophe, si les clôtures avaient été en broches barbelées ou autre...

Pour rendre justice à cette nouvelle clôture qui remplace l'ancienne, il faut dire qu'elle remplit avec moins de dépenses et plus de satisfaction pour le cultivateur, le rôle pour lequel elle a été créée. Ceci pourrait être écrit plus élégamment, mais cela donne au moins, une idée assez exacte de sa valeur. Toute parfaite qu'elle soit, elle ne deviendra pas un objet d'idolâtrie pour les *petits glisseux*—pour la raison que vous savez—et non plus pour les peintres, pour d'autres raisons que vous soupçonnez. Ils ne lui demanderont jamais, en effet, cette grâce esthétique que possédait son aînée, même dans sa tenue la plus négligée: c'est, il me semble, à l'occasion d'une pagée de clôture que se vérifie le mieux l'axiome bien

connu : un beau désordre est un effet de l'art.

Et pour cela, j'ai confiance que les clôtures de pieux ne s'en iront pas autrement que dans les mystérieuses profondeurs des perspectives. Elles nous resteront ainsi, à la manière des momies égyptiennes, ensevelies dans les linceuls lumineux de quelques pages immortelles.

La musique, ici, les accompagne ; nos regrets les suivent ; ces lignes chantent leur apothéose. Que pourraient-elles désirer de plus ?...

UNE CHOSE QUI DEMEURE.

ELLES s'en vont donc, ces vieilles choses, et tant d'autres encore!... Elles s'en vont... et de les voir partir ainsi comme gênées, presque honteuses, j'en avais de la peine. C'est pourquoi, avant qu'elles ne descendent la pente qui les mène à l'irrémédiable oubli; pendant qu'elles reculent et s'attardent, regardant parfois en arrière comme ces personnes nées au village et qui le quittent pour n'y plus revenir; pendant qu'elles sont encore près de nous, aux frontières qui séparent le passé de l'avenir, j'ai pensé leur dire merci, avec des mots anciens et rudes comme la terre, et qu'elles reconnaîtront. J'ai voulu les saluer de loin et les saluer encore au nom des gens de par chez nous. Pour eux, pour moi, pour tous, j'ai senti le besoin de

leur dire adieu. Si elles emportent quelque chose de nous, nous garderons, n'est-il pas vrai, quelque chose d'elles.

Mais ce souvenir que nous désirons garder d'elles, s'il n'est qu'une pensée, un regret, survivra-t-il à la génération qui le professe? S'il revêtait plutôt, comme c'est l'usage du souvenir, une forme sensible, à laquelle nos traditions pourraient insuffler la vie; dont nos réminiscences feraient palpiter l'âme toute canadienne; pour laquelle nos vieux mots du pays seraient un langage; ne serait-ce pas assurer à ces "choses qui s'en vont..." autant qu'il est en notre pouvoir, une espèce d'immortalité?

Cette survivance des choses de l'histoire était, pour ainsi dire, toute la religion des peuples anciens. Les monuments que les siècles nous ont conservés; les statues qui ont surgi des ruines accumulées par le temps, nous disent quelle perfection d'art ces peuples savaient déployer, pour envelopper des formes parfois lourdes et souvent ingrates, dans le réseau serré de leurs

lignes impeccables et donner ainsi à leur oeuvre une empreinte, j'allais dire divine, et, dans tous les cas, immortelle. Ces glorieux vestiges nous révèlent encore à quelles ressources les habiles sculpteurs savaient recourir, pour objectiver l'histoire qu'ils avaient la mission de transmettre à la postérité. Et nous devons reconnaître que, si le génie est la faculté de faire sentir l'âme des choses, et de la faire sentir à d'autres âmes, les artistes de ces époques lointaines avaient reçu, à un degré supérieur, ce don auguste des dieux.

C'est ainsi que leurs ciseaux ont vaincu, dans un suprême effort qui les portait aux frontières de la vie, le granit et le marbre, le fer et le bronze, en les forçant à chanter en choeur l'apothéose de leurs héros qu'ils savaient revêtir de majesté, couronner de grandeur. Avec quel art magique ne les voyons-nous pas enrouler, autour des socles, épigraphes et armes, trophées et devises; noms, dates et insignes qui dévoilent aujourd'hui le secret de l'emprise que ces hommes eurent sur la vie

pour la modeler avec tant de force et d'harmonie qu'elle s'imposât d'elle-même à l'admiration des contemporains comme à l'idéal de tous les temps.

C'est ce culte du souvenir, fécondé par une pensée de filiale reconnaissance qui a fait germer et s'épanouir sur le sol ancestral du vieux Québec, cette fleur de bronze que tout le pays admire aujourd'hui: je veux dire, la statue de Louis Hébert, premier cultivateur français-canadien, l'une de nos gloires les plus pures.

Inspiré sans doute par le zélé promoteur de l'oeuvre nationale, en lequel la patrie salue le descendant authentique du premier colon du Canada; et sûrement avec un sens très averti de notre histoire, le savoureux sculpteur semble avoir voulu couler en bronze ces vers bien connus de la "Légende d'un Peuple":

"Hébert, qui suit, ému, le pas de ses chevaux,
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance,
La première moisson de la Nouvelle-France."

Loin de moi la prétention de vouloir remplir ici l'office virgilien. Je ne veux

pas davantage m'avancer en intrus dans les domaines réservés aux critiques d'art qui ne manqueront pas de célébrer la vigoureuse élégance de ce buste tout musclé de soleil. Qu'on me permette, toutefois, d'exprimer une admiration bien sincère en louant hautement la vérité vivante du geste, qui confère à l'austère simplicité de cette silhouette, la noblesse et la grandeur d'un profil biblique. Epigraphes, trophées, armes et devises, nous donnent, si je puis dire, la note héroïque, pour prolonger parmi nous, et d'une façon durable, les profondes harmonies de cette vie chrétienne et laborieuse représentée par ces groupes d'un réalisme si captivant où nous aimons à reconnaître les lumineux symboles des causes primordiales de cette gloire, à la fois si modestement et si étonnamment féconde.

Et l'avouerai-je? il me plaît infiniment de retrouver ici, comme à la tête du cortège nombreux des "choses qui s'en vont..." l'antique charrue des premiers guérets, la vieille faucille des premières moissons. Ces outils aux formes

archaïques furent jadis à la peine : ils sont aujourd'hui à la gloire. C'est justice. Echo sonorisé de la voix de Hébert, ils nous parlent un peu de son âme et donnent à notre race, dans un langage compris de tous, une leçon de vertu.

Car, si la silhouette divinement paternelle de Mgr de Laval qui, du haut de son socle comme d'un premier autel, tient toujours étendue sa main bénissante, nous rappelle la sainteté de nos traditions religieuses ; si le profil élégant de Champlain qui se découpe en plein ciel au-dessus de cette terre dont il prit possession au nom du roi de France, nous rappelle la noblesse de nos origines nationales ; la statue de Louis Hébert, surgissant à cette heure critique de notre histoire comme un éloquent rappel à l'amour du sol, doit faire revivre en nous la fierté de nos origines populaires. Elle vient opportunément compléter autour du Monument de la Foi, comme autour de son centre nécessaire, le symbole de cette trinité qui présida aux destinées canadiennes : le génie

latin fécondant les énergies françaises pour les consacrer à Dieu.

De l'élévation où les a placés l'héroïsme de vies différentes, mais toutes soeurs dans le même idéal entrevu, réalisé et vécu, Laval, Champlain et Hébert font entendre leurs voix. Ame canadienne, — Jeanne d'Arc de la Nouvelle France — ce sont "tes voix"; voix auxquelles, ô mon pays! tu dois vouloir, comme la sainte bergère, "user tes jambes jusqu'aux genoux plutôt que de faillir à leur appel". Ce sont des voix qui descendent du ciel, et les seules — puisqu'elles parlent français — auxquelles tu reconnais le droit de remuer ton coeur jusque dans ses profondeurs sacrées.

Canada, ma patrie! suis "tes voix"; elles te conduiront certainement à la bataille, mais plus sûrement encore à la victoire.

Ecoute.

*

* *

"Sois fidèle à Dieu" te dit avec la solennelle brièveté d'un texte sacré, ton premier Pasteur, Mgr de Laval.

"Sois fidèle au génie latin comme à la langue de tes pères" reprend fièrement Champlain.

"Sois fidèle aux champs de tes aïeux" ajoute Hébert, avec une grave simplicité.

"Sois fidèle"! Invitation séculaire à laquelle répond notre séculaire: "Je me souviens".

Dieu, la langue, la terre. Voilà les trois parties mélodiques et de tonalités diverses du même choeur qui exécute l'hymne de nos traditions nationales. Tradition de la Foi qui se renouvelle à mesure que nous la vivons. Tradition de la "parlure" qui en fut le premier véhicule et qui en demeure la jalouse dépositaire et la gardienne vigilante. Tradition des sains labeurs du sol qui a formé la génération honnête autant que féconde et robuste dont nous sommes fiers d'être les descendants. Toutes traditions qui sont la source de cette force expansive, de ces énergies exubé-

rantes auxquelles vient s'abreuver le progrès d'un peuple et loin desquelles il ne saurait que dégénérer en se déshonorant.

*
* *

Etre fidèle à Dieu! Nos pères le furent admirablement, supérieurement, héroïquement; soyons-le fièrement, généreusement, constamment.

Il n'est peut-être pas de chant plus doux aux oreilles du "canadien errant' que d'entendre sur des plages étrangères, parler ainsi de son pays: c'est un peuple de foi. C'est avec une sainte joie qu'il savoure toute la douceur réconfortante de ces paroles. Instinctivement alors, il se demande: A qui donc devons-nous d'avoir été préservés de la décadence qui fait les nations impies? La réponse s'impose: c'est, après Dieu, au zèle de notre admirable épiscopat, fils et successeur de Mgr de Laval; et, sous sa conduite, au dévouement inlassable des prêtres éducateurs et missionnaires dont les paroles en-

flammées et les exemples entraînants ont toujours trouvé en nous, sinon des imitateurs parfaits, du moins des disciples remplis de docilité et de vénération.

La docilité de notre obéissance à l'Eglise qui nous parlait par la bouche de nos pasteurs, met comme une riche enluminure à toutes les pages de notre histoire ecclésiastique et civile. Plus que jamais, elle a brillé en ces derniers temps d'un éclat incomparable.

C'était hier. Nos frères d'Ontario dans le but initial et sacré d'être fidèles en protégeant notre Foi qui est comme la moëlle de nos traditions; dans le but secondaire, mais non poursuivi d'une ardeur moins vive, d'être fidèles à notre langue qui en fut, jusqu'ici, le rampart respecté; nos frères d'Ontario, dis-je, se sont portés en rangs serrés vers une brèche que l'ennemi tentait d'ouvrir dans les lois de l'enseignement scolaire de sa province. Et comme s'il se fût agi de notre Foi elle-même, ils étaient décidés de combattre jusqu'à la fin et de résister quand même, pour défendre

les murailles de cette citadelle inviolable que doit être la langue d'un peuple. Lutte et résistance qui ont immortalisé la mémoire de nos petits frères d'Ontario, les martyrs innocents de notre langue maternelle.

Mais le Pape a parlé. Le Pape dont le coeur est broyé par la douleur et les angoisses qu'accumulent les haines meurtrières qui ensanglantent l'Europe; le Pape s'est tourné vers nous, les Canadiens, nous demandant le mot de paix qui doit consoler son coeur, et que les autres nations refusent à son désir de Père. Les Canadiens seront-ils dégénérés ? leur générosité sera-t-elle moindre pour Benoit XV qu'elle ne le fut pour Pie IX que nos zouaves défendirent si filialement? Non certes. Puisque c'était la Foi que nous désirions protéger; et que le grand Gardien de la Foi, l'immortel capitaine des armées du Christ, placé plus haut et voyant plus loin; lui qui a le devoir de veiller sur les âmes de tous les peuples, nous commandait de cesser la défense, il n'y avait plus, si nous voulions rester fi-

dèles à nos traditions de fils respectueux et aimants, qu'à baisser les armes. Ce fut fait. L'acte de soumission fut complet, admirable, et disons-le, héroïque. Les Canadiens-français ont compris qu'il faut parfois porter la fidélité aux extrémités où saint Jean-Baptiste, notre patron, l'a poussée, lui qui fut mis à mort pour avoir parlé *sa langue,* qui était celle de Dieu. C'est à des sacrifices de ce prix qu'on se montre vraiment prophète et que l'on prévient Dieu. "Précurseur et témoin de Jésus-Christ—a dit un chantre enthousiaste de nos gloires—voilà le rôle du Canada français". Par notre obéissance au Pape et notre amour de la paix, nous annonçons le Christ à ceux mêmes qui nous taxaient de fanatisme; et notre bel acte de fidélité n'était pas terminé, que déjà on entendait les pas du Sauveur qui s'avançait pour prendre possession du royaume des âmes.

Le sens de nos traditions, l'enseignement de nos origines tiennent tout entiers dans cette soumission. Puis nous vaincrons quand même, car "vir

obediens loquetur victoria" disent les Saintes Lettres, et

Nous parlerons français tant que nous parlerons.

comme l'écrit si fièrement M. Lozeau, et cela avec le double honneur d'avoir été fidèles à notre langue et à notre Foi.

*
* *

Puis, comme l'edelweiss qui fleurit au milieu des neiges et des vents alpins, la langue française demeurera chez nous, parce que, essentiellement catholique, elle est faite pour les hauteurs. Elle demeurera, puisque les lignées des De Laval et De S.-Valier, des Marie de l'Incarnation et des Marguerite Bourgeois, consacrent leur vie à veiller sur elle. Tant qu'on vit pour une langue, elle ne peut pas mourir.

Elle demeurera et grandira encore, essentiellement loyale et franche, avec les Champlain et les Frontenac, les Maisonneuve et les Laviolette que représen-

tent nos autorités civiles. Elles auront à coeur d'établir son règne sur les bases solides de lois justes qui lui assurent la paix au sein de laquelle prospèrent les choses acquises au prix des combats.

Elle demeurera, la langue française, essentiellement noble et vaillante et elle deviendra aussi forte qu'harmonieuse chez nous, grâce à nos Dollard, les légions chevaleresques de l'A.C.J.C. qui, poussées par les secrètes ardeurs d'un atavisme toujours vivace, ont juré de la défendre dix contre un et de mourir plutôt que de la trahir jamais.

Elle demeurera encore, parce que notre race, comme celle du peuple de Dieu, s'est multipliée, se multiplie et se multipliera comme les étoiles du ciel, avec les Hébert et les Couillard des temps modernes, pour révéler à l'univers, l'emprise du génie latin sur nos vies neuves; à quelles profondeurs incroyables il plonge ses racines dans notre sol; et avec quelle fierté et quel implacable vouloir nous désirons lui rester fidèles.

Elle demeurera, je dirai, surtout,

parce qu'à côté des hommes d'action dont le prosélytisme a les vastes régions de notre patrie pour se mouvoir, dans l'ombre du foyer domestique, "l'amour, la plus grande des choses, et une mère, le plus grand des êtres" veillent. Elles se dressent les mères vigilantes, non-seulement pour défendre "l'héritage lourd de gloire qu'elles ont accepté de transmettre à leurs fils, (Madeleine) mais encore pour enseigner à ces mêmes fils comment, pourquoi et jusqu'où nous devons l'aimer, afin de pouvoir ensuite répéter les paroles d'une grâce exquise que je voudrais être poète et musicien pour en faire une berceuse nationale: "Dormez en paix, mes aïeules; vos filles veillent..."

Elle demeurera donc à jamais, parce qu'après l'avoir aimée depuis... toujours, pour les services qu'elle a rendus à notre Foi, nous l'aimerons davantage, maintenant qu'elle a souffert pour Elle et pour nous.

Nous l'aimerons aussi pour nous-mêmes, puisqu'elle est le merveilleux instrument à nous donné par la Provi-

dence, et propre plus que tout autre à servir le génie canadien pour le développement et la satisfaction de ses plus légitimes aspirations de l'esprit et du coeur.

Nous l'aimerons, parce que le Très-Haut qui nous l'a donnée il y a 300 ans, nous l'a conservée jusqu'à ce jour, par ce qu'on a bien voulu appeler le "miracle canadien." Puis, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits, nous en remercierons le Seigneur. Et pour qu'Il nous fasse la grâce de ne pas être dépouillés de ce trésor, je voudrais que tous les petits enfants — nos hommes de demain — apprissent, pour la réciter souvent, cette courte prière qui résume les enseignements de "nos voix":

Mon Dieu, je vous aime de tout mon coeur et par-dessus toutes choses, et j'aime mon Canada-Français, plus que moi-même, pour l'amour de Vous.

Table des matières

Préface 9

A la maison

Le rouet 15
Le métier 25
L'amour de la terre 43

Près de la maison

La laiterie 61
Les moulins-à-vent 75
Le fléau et le crible 87
Les moulins-à-farine 99

Dans les champs

Les foins à la petite faux 113
Le brayage 127
Les corvées 137
Les clôtures de pieux 149

Une chose qui demeure 171

Table des matières 187

★

-FINI D'IM-
PRIMER LE 20
DECEMBRE
1918 AUX PRES-
SES ADJUTOR
MENARD, 29
RUE ST-VIN-
CENT, MONT-
REAL .-. .-. .-.

★

1227

L'HÉRITAGE MAUDIT

Actes des Dicastères, etc...

Texte latin avec traduction française en regard

TOME V

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, PARIS-8

G7

L'HERITAGE MAUDIT

(Nouvelle Canadienne.)

"EBRII GIGNUNT EBRIOS"

(PLUTARQUE)

AUX
FIANCÉES DE DEMAIN

La mère sage
en permettra la lecture
à sa grande
fille

L'HERITAGE MAUDIT

(NOUVELLE CANADIENNE)

PAR

le frère GILLES, o.f.m.

Bibliothèque Bibli
du Noviciat du No

"LA TEMPERANCE"
964, rue Dorchester Ouest,
MONTREAL
1919

Avec la permission des Supérieurs

I

Toc, toc, toc!...

—Entrez! cria le père Braise.

La porte s'ouvrit toute grande et Cyprien Lachance qui parut sur le seuil fut salué par un concert de: "Bonsoir! bonsoir!"

—Il ne manquait plus que toi, s'écria Philias Ouellette, en recevant le paletot du nouveau venu.

—Tu ne serais pas canadien pure laine, reprit Johnny Bellefeuille, si tu n'aimais pas la tire de la Sainte-Catherine.

—On peut toujours être certain, ajouta Philippe Marion, que ce n'est pas le goût de la tire qui l'amène.

—Et ce n'est pas non plus tante Mérance qu'il cherchait d'un coup d'oeil, en entrant, poursuivit Arthur Lafresnière d'un ton gouailleur.

Un immense éclat de rire accueillit cette boutade.

Cyprien ne répondit d'abord à toutes ces railleries que par un "bonsoir la compagnie", avec un petit air de supériorité où il y avait bien quatorze onces de mépris pour deux de bienveillance.

C'était un jeune homme blond, bien planté, avec des traits de première classe et une expression de seconde qui n'annonçait rien de bon.

Après avoir relevé avec suffisance les pointes de son avantageuse moustache, il allait enfin condescendre à se mêler à la conversation, lorsque Bellefeuille dit à mi-voix :

—On n'a pas encore vu Céline, ce soir.

—En parlant du soleil, riposta Thanase Lamoureux, on en voit les rayons.

En effet, France, l'homme engagé, se levait des marches de l'escalier où il était assis, pour permettre à la jeune fille de descendre. Le plaisir anticipé de la réunion allumait un éclair de joie dans l'oeil noir de Céline ; son teint lumineux ressortait admirablement sous l'auréole de sa chevelure brune où elle avait piqué un nœud de ruban cramoisi. Lafresnière se pencha vers Cyprien, et le poussant du coude lui dit à voix basse :

—Belle fille ! ce soir, trouve pas ?

Cyprien feignit de ne pas entendre, mais il se redressait d'une manière affectée, comme s'il eût voulu faire sur Céline une impression éternelle. Celle-ci s'approcha du groupe des jeunes gens, en souriant d'un air aisé ; elle leur souhaita la bienvenue par quelques paroles banales, et après un regard peut-être moins banal sur Cyprien, elle se dirigea vers la chambre voisine où plusieurs jeunes filles étaient déjà rassemblées. Tante Mérance en sortit aussitôt, en disant sur un ton à faire trembler les carreaux :

—Si vous demeurez tous plantés là comme des statues de sel, avec vos f... pipes au bec, les jeunesses s'ennuyeront là-dedans, et ce serait bien de valeur ! A quoi sert de fafiner... allons, un peu de dévouement...

Avec des cris répétés de "on y va", les garçons, toujours avides de dévouement de ce genre, se ruèrent vers la porte, comme s'il se fût agi d'une attaque à la baïonnette. En un clin-l'œil, il ne resta plus dans la cuisine qu'une demi-douzaine d'anciens, groupés autour du père Braise qui discutait avec eux engrais chimique et arrosage. Dans la grand'chambre où les jeunes gens pénétrèrent, ils furent accueillis par des voix aussi pointues que joyeuses. Il s'y trouva, comme par enchantement, une place libre auprès de chacune des jeunes filles; et avec la même promptitude, ces places furent occupées, à la grande satisfaction de tous et de toutes. Une conversation en chasse-croisée qui s'établit aussitôt, ne tarda pas à remplir le local d'une rumeur plus que sonore.

Céline qui, sans trop savoir comment, se trouvait assise près de Cyprien, à côté de la table, y prit l'album de famille et fit brûler sa lumière pour son compagnon, ce qui veut dire dans le langage ordinaire: lui donna des explications auxquelles celui-ci semblait prendre un intérêt des plus vifs. Lorsque l'album fut fermé, les explications continuèrent, mais il était à présumer que les vieilles photographies n'y étaient plus pour rien.

Ne dirait-on pas, en effet, que ces vélins pâlis ont le secret des transitions subtiles qui conduisent un entretien, parfois banal au début, jusque sur les frontières de l'intimité? Il en fut ainsi, au moins ce soir-là, car sur leur passage (l'album passait de mains en mains) le ton bruyant de la conversation éprouva un apai-

sement sensible. Il s'était même mué en timide murmure — tante Mérance appelait cela "parler en piches-piches" — lorsque le père Braise parut dans la porte, et s'adressant à Céline:

—Il faut leur sucrer le bec, ma fille, car c'est la Sainte-Catherine, je compte bien. Puis se tournant cette fois vers les invités: Amusez-vous les jeunesses, trémoussez-vous un petit brin: parlez-moi pas des taons morts...

—Alors, on peut danser? demanda Lafresnière, le plus beau danseur de la paroisse.

—Pour ça, non, répondit le père Braise subitement sérieux; je l'ai promis à ma défunte femme: ni danses ni boissons ici-dedans. Jouez aux cartes, chantez, faites-vous étriver: vous serez moins fatigués demain et plus contents.

Puis se tournant vers la cuisine il ajouta d'une voix forte:

—Mérance!

—Jour du pays! qu'est-ce qu'il a y donc?

—Il y a qu'il faut préparer deux ou trois tables pour le jeu de cartes. Nous autres, les gens rassis, nous ferons bien un euchre, pas vrai les amis?

—Pas de refus, pas de refus, répondirent en chœur les vieilles voix.

Céline avait déjà distribué les assiettées de tire et en recevait de chaleureuses félicitations. Aux tables-à-cartes, promptement préparées par Mérance, les parties de "dix" et de "quatre-septs" se multiplièrent avec régularité, cependant que perdants et gagnants n'oublaient pas de pratiquer avec enthousiasme la soustraction sur les plats de tire. Sans que, d'autre part, la conver-

sation qui avait repris son vigoureux entrain du début, ne perdit aucunement de sa verve, la Sophie (c'était plutôt Thalie) à Tit-Pit Aubé, qui parlait en *in*, chanta — en *in* naturellement — une chanson qu'elle avait annoncée comme toute nouvelle. Elle en était rendue au second couplet:

Suiv*int* le v*int* mon cher am*int*,
Cela me cause du tourm*int;*

lorsqu'un formidable éclat de rire ébranla le plafond de la pièce voisine. Plusieurs curieuses se pressèrent dans la porte et annoncèrent bientôt:

—C'est tante Mérance, qui dit la bonne aventure.

Dix voix crièrent aussitôt: Pour moi, tante Mérance, pour moi!

Cyprien qui venait de perdre sa partie de "dix" avec Céline, abandonna celle-ci en train de faire voir à ses compagnes un nouveau couvre-pied à blocs et à pointes. En bousculant les autres personnes, il se dirigea vers la cartomancienne.

—Je pars demain, tante Mérance, dit-il d'un ton cajôleur; un coup, pour voir si j'aurai de la chance.

—Jour du pays! Si M. le curé le sait itou, il prêchera encore comme il y a eu dimanche trois semaines.

—Ce n'est pas pour vous sûrement que M. le curé prêche, allez! Ce sermon revient à date fixe comme ceux sur la danse et sur les mariages mixtes.

—Ma conscience! je te trouve ostineux à soir comme rare de maîtresse d'école.

—Rien qu'un coup, tante Mérance, pour vous débarrasser.

—Bon, assis-toi là, et si d'autres en veulent des tireuses de cartes, qu'ils s'en plantent!

Tante Mérance ,avec ses petits yeux glauques derrière ses grosses lunettes aux verres ronds; son teint couleur de pain cuit sous les bandeaux grisonnants de ses cheveux enserrés dans sa câline "craquée à la française", ne ressemblait en rien à Meg Merillies, la fameuse sorcière de Guy Mannering. Elle mêla ses cartes avec componction, posa avec solennité sur la table le paquet que Cyprien coupa de la main gauche, bien entendu. Puis, à mi-voix, entre de longues pauses, tandis qu'autour d'elle en triple rang les figures se tendaient d'une façon comique:

—A la maison: du monde et du plaisir en masse... un blond fait les yeux doux à une brune... un petit pique entre eux deux... mortels quelquefois les petits piques, vous savez...

—Pour elle: Une brune qui reçoit une lettre où ça parle du jonc... pas l'air à lui faire du chagrin, c'est effrayant... est si entourée de cœur aussi... voyez-moi ça...

—Pour toi...

—Mérance! cria le père Braise, réveillonne-t-on ce soir ou demain matin?

—Jour du pays! J'peux toujours bien pas sonner les cloches et puis suivre la processsion du même coup. J'y vais dans la minute.

Puis debout cette fois, elle continua, pressée:

—Pour toi: Un long voyage... passeras

l'eau... (fossette de ligne probable...) feras de l'argent... comme de l'eau, quoi!... mourras vieux, vieux...

Puis tournant les cartes mises en écarté, elle ajouta, comme en confidence, mais de manière à être entendue de tous:

—Ton désir est accompli; mais, Jour du pays! ça picosse bien plus que ça cœurasse...

Et tante Mérance s'enfuit en faisant une révérence à l'antique, requérant sur son passage l'aide de France pour transporter les tables. Le jeu de cartes, interrompu un instant par la sorcière improvisée, était repris avec cette ferveur qu'y mettent les gens que cela n'embête pas.

Autour des joueurs, de printanières sibylles tiraient des horoscopes, sans permettre qu'on dédaignât les blondes croquettes de tire, par la douceur desquelles le destin daignait atténuer parfois l'amertune de ses oracles.

Tante Mérance ne baillait pas aux corneilles, je vous prie de le croire. Entourée de plusieurs femmes (qui, sous prétexte de lui venir en aide, sondaient les armoires pour compter les piles de nappes et de serviettes) elle eût tôt fait de dresser la table.

Bientôt, une trentaine de convives y prirent place, tous disposés à faire honneur au menu, aussi abondant que peu compliqué. La femme à Pierre Lheureux demanda pour la centième fois, la recette du pain à l'anis que tante Mérance lui donna pour la centième fois en se disant en elle-même: "Elle est bien trop gratine pour en faire". Les garçons faisaient étriver

les filles qui répondaient avec les réponses de l'oracle.

—Aimez-vous les cornichons? demanda Philias Ouellette à la grosse Mélanie Cousineau.

—Ah! si maman vous entendait! répondit celle-ci qui parlait clair.

Et les convives de rire à torrents...

Vers la fin du repas, profitant d'un moment de calme, le père Braise s'adressa à Cyprien:

—Ton départ est donc décidé tout de bon?

—Oui, père Braise, dans une couple de jours.

—Et tu reviendras?

—A la fonte des neiges, si je n'ai pas d'avaries.

—Ce sera la dernière année peut-être bien?

—Dame! Ça dépendra de toutes sortes de choses pas pareilles.

—Compris! Alorse, on te souhaite un bon voyage, avec bien du réussi, et un prompt retour.

Et pendant que mille souhaits divers pleuvaient sur Cyprien qui remerciait de son mieux, tout le monde imita le père Braise qui s'était levé de table. Les jeunes gens allèrent préparer chevaux et voitures, pendant que les femmes s'habillaient dans le cabinet du fond. Puis, après des "bonsoir", des "merci bien" des "à la revoyure" répétés, la maison si vida.

Quand le père Braise, ta tuque enfoncée sur les oreilles, vint faire rentrer Tébaldo et pousser le verrou de la porte, il dit à Mérance qui replaçait les chaises en ligne droite, en allongeant les catalognes:

—Ça ravigotte une veillée comme ça, trouve pas?

—Jour du pays! si c'est pas honteux à ton âge de parler de même...

Et comme le père Braise, tout piteux, était déjà à genoux, le dos à la plaque du poële, pour faire sa prière du soir, Mérance éteignit la lampe et s'en alla dans sa chambre en marmottant:

—Ça ravigotte, ça ravigotte! a-t-on jamais vu...

II

Ambroise Larrivée — le père Braise comme on l'appelait — grand homme droit et sec, passant la soixantaine, était maire de la paroisse de St-Y... Laval.

Après avoir largement aidé ses sept premiers garçons à s'établir (deux autres étant morts jeunes l'année de la grosse picotte), il était resté très à l'aise, gardant près de lui son dixième fils, auquel il voulait donner son bien et près duquel il espérait finir ses jours. Ce dernier, Louis, mourut à l'âge de 18 ans, laissant son père seul, aussi embarrassé que peiné. Le père Braise qui se trouvait encore trop robuste et surtout trop attaché à sa terre pour aller vivre de ses rentes au village, résolut de garder son bien pour Céline, sa fille unique, alors du pensionnat. Elle reprendrait les rênes du gouvernement de la maison, abandonnées à Mérance depuis la mort de sa femme.

Pour se soulager un peu du poids des travaux les plus lourds, le vieillard avait pris un homme engagé. Et vraiment il avait eu la main heureuse. Toujours le premier au travail, plein de zèle pour les intérêts du bien, France professait encore un respect tout filial pour son maître. Aussi, le père Braise ne se gênait-il pas de répéter à qui voulait l'entendre, que France était un garçon dépareillé.

A la vérité, ce n'était pas un engagé ordinaire que François Milette. Troisième fils d'un meunier de la paroisse, plus riche d'enfants que d'écus; petit, brun, les épaules larges, il aurait pu cependant reprocher à Dame Nature de ne s'être guère montré prodigue de ses dons à son égard. Il était "laid à jouer avec" comme disait Mérance. Il était d'ailleurs le premier à en rire, quoiqu'il éprouvât toujours une certaine timidité en présence du beau sexe. Comme il arrive d'ordinaire toutefois, cette absence d'attraits extérieurs était largement compensée par de grandes qualités du coeur et de l'âme.

France aurait pu suivre ses frères dans les bois du nord, et s'y tailler comme eux, un large domaine. Il pensa, au contraire, qu'il fallait quelqu'un pour remplacer dans la paroisse ceux qui délaissent la terre.

Pour se préparer à une acquisition de ce genre, il n'avait pas hésité à se rendre aux Etats-Unis avec l'intention bien ferme de revenir. A Lowell, par un travail continu de cinq années, et grâce à l'économie de sa vie rangée, il amassa une jolie somme qu'il sut prêter à de bons intérêts dans sa paroisse même. Précisément à l'é-

poque de son retour, le père Braise cherchait un homme; France était entré à son service, se proposant bien d'acquérir cette belle propriété.

France était en service depuis deux années, lorsque Céline sortit du pensionnat, apportant dans la maison de son père un peu de la joie et du soleil de ses 18 ans. Deux autres années s'écoulèrent au cours desquelles il n'y a rien de saillant à mentionner.

Au début de la cinquième année, un jour que, après avoir couru les érables avec le père Braise, il se disposait à le laisser à la cabane pour faire bouillir, France lui annonça brusquement sa volonté de partir.

Le père Braise, très surpris, le regarda avec de grands yeux et ne put tout d'abord répondre que par un: "Tu l'diras plus!" Remis de son étonnement, il lui demanda la raison de ce départ; mais il ne put obtenir d'autre réponse que la promesse de retarder sa fugue jusqu'après les semences.

Il ne faut pas se demander si, tout en faisant bouillir, cette nuit-là, le père Braise édifia et renversa des hypothèses sur cette décision intempestive. N'ayant pas trouvé dans toutes ses suppositions de prétextes plausibles à ce départ, le lendemain il consulta Mérance pour qu'elle l'aidât à orienter ses recherches. Celle-ci qui, comme elle le disait "remerciait chaque jour le Seigneur de lui avoir donné de bons yeux... et des lunettes, pour tout voir" fit part à son frère de ce qu'elle avait soupçonné depuis longtemps: France aimait Céline.

Il serait exagéré de dire que le bon vieux ne

fut pas surpris; mais il ne fut que surpris. Il pensa avec raison que France n'était pas un engagé dans le sens ordinaire du mot, puisqu'il était plutôt le serviteur d'une idée que celui d'un homme. Il reconnut que sa position sociale n'était pas inférieure à celle des autres prétendants possibles à la main de Céline, et que, partant, son amour n'avait rien d'offensant pour elle. Il ne pouvait cependant pas désigner France à sa fille. Il s'était promis qu'elle se marierait à l'homme de son choix; libre à lui, cependant, de l'éclairer sur ce choix. Au fond de sa pensée, le père Braise qui n'était rien moins que romanesque, doutait que l'amour prétendu de France pour Céline, fut la véritable raison de ce départ. Il se promit d'ouvrir l'oeil en attendant une occasion favorable de se mieux renseigner.

Les semences furent commencées et France y déploya son ardeur ordinaire. Elles se terminèrent et furent suivies de ces mille petites besognes que chaque saison ramène sur une ferme. Et France ne partait toujours pas.

Il n'était pas du tempérament du père Braise de se complaire aux situations équivoques et aux cas embrouillés. Aussi crut-il bon de brusquer les choses. Il résolut d'amener France, par une voie détournée, à lui faire son aveu, si aveu il y avait à faire.

On était au mois de juin. Un dimanche après les vêpres, ils partirent tous deux pour faire une visite à leurs champs où commençaient à pointer, d'un vert laiteux, les tiges fines des blés. Du haut de la butte où ils parvinrent bientôt, tout le bien leur apparaissait dans le silence

émouvant, peuplé de lumière et des mille vibrations de la vie qui sourdait du sol et courait les champs.

Là-haut, collée sur le ciel pur comme des yeux de madone, la forêt — le bois comme on dit plus communément — avec les rangs serrés de ses érables grises, aux branches desquelles craquaient des bourgeons roses. Puis les enclos des pâturages, où les chaumes usés se rapiéçaient de vert tendre. Plus bas, traversant les pièces ensemencées, les lignes de chemin de fer, où les wagons apparaissaient de loin comme des jouets puérils trainés par des ficelles invisibles. Puis, la maison, les bâtiments, avec le jardin et les prairies, jusqu'aux côteaux baignant leurs pieds dans la rivière aux méandres capricieux.

Accoudés sur le bras d'un petit pont, le père Braise et France supputaient la belle venue de tel morceau, le bon rendement de telle autre pièce. Ils faisaient des comparaisons avec les années passées, des projets pour les années suivantes. Le vieillard parlait avec des mots graves, des gestes sobres, accompagnés de hochements de tête suivis de longs silences. Quant à France, d'ordinaire peu communicatif, il était devenu presque éloquent. Il y mettait une sorte de grandeur, parce que son amour et son enthousiasme s'en mêlaient.

Le père Braise l'écoutait. Une joie intense envahit peu à peu son âme. France aimait donc toujours la terre! Et ce n'était pas le dégoût de cette vocation patriarcale qui le poussait à déserter son poste d'honneur? Rajeuni par la ferveur communicative que cette pensée récon-

fortante mettait en lui, le père Braise se prit à raconter, comme s'il se parlait à lui-même, les phases de son grand amour d'un demi-siècle pour son bien. Il dit les joies pures dont la terre avait fleuri son existence, en échange de ses soins mercenaires. Devant elle, il ne voyait ni maître ni serviteur, car après tout, la terre n'appartient qu'à Dieu. Il se reconnaissait le gérant de cette infime portion confiée à ses soins pour ce peu de temps qu'est la vie. Comme il avait reçu cette terre de ses ancêtres, de même il devait la rendre à ses enfants. Si, pour remplir ses devoirs envers elle, il avait besoin d'aides, il ne voyait pour tous qu'un même devoir dans un même intérêt et un même amour. Et d'un geste large, embrassant tout le bien : Voilà, après Dieu, dit-il, celui que nous servons !

Puis après un long silence, se tournant vers France :

—Puisque tu aimes toujours la terre, dis-moi donc pourquoi tu veux partir ?

Pris au dépourvu, France balbutia quelques paroles inintelligibles et demeura court.

—Je vais te le dire, moi, reprit le père Braise en plongeant son regard dans le sien ; tu aimes Céline ?

—Qui vous a dit cela ?

—Hé ! mon pauvre France, on ne vit pas 70 ans à regarder les étoiles. J'ai eu ton âge moi aussi, et à cet âge-là, il est des silences qui en disent plus que de longs discours.

France resta d'abord confondu, écrasé. Après un moment d'hésitation et de dernière lutte, le jeune homme dit d'une voix sourde, comme s'il

eût craint de s'entendre lui-même, qu'il avait commencé à aimer Céline, comme cela, sans savoir. C'était venu tout seul. Il avait d'abord cherché à éteindre en lui ce nouveau feu, si étrange; mais il lui semblait qu'au contraire, il renaissait plus fort chaque jour. Aux heures d'exaltation, des dialogues animés pétillaient en lui comme des étincelles. Il ajoutait ,en souriant tristement, qu'il y avait le double rôle de faire les demandes et les réponses. Il avoua même qu'il pleurait quelquefois, à la pensée qu'il ne saurait jamais se faire aimer. Il avait cru un jour pouvoir tout dire spontanément au père Braise; mais ce fut une résolution comme celles que prennent les malades aux heures de crises, et qu'ils abandonnent dans le cabinet du chirurgien. Il avait alors voulu partir, bien qu'il en souffrirait, et précisément parce qu'il souffrirait davantage encore de rester... Il disait tout cela avec une humble ingénuité qui rendait touchantes ses moindres paroles, ses hésitations même.

Il est difficile de douter de la sincérité des yeux qui pleurent et des coeurs qui saignent. Le père Braise écoutait, sans l'interrompre, pendant que la mélancolie indulgente du crépuscule sortait du bois et s'approchait d'eux pour les envelopper. A un moment du récit, le vieillard passa même la manche de sa chemise sur sa joue en regardant le ciel; et cependant il ne pleuvait pas... Il s'apercevait alors, le père Braise, que la laideur typique de France, lui avait peut-être valu de garder son âme candide, préservée jusque là des ordinaires écarts de son âge, et de ses

déceptions hâtives. Les peines de cœur viennent toujours trop vite; elles sont comme la première gelée qui gâte en une nuit les fleurs délicates. Sans doute, la plante n'est pas morte; elle poussera d'autres rejetons; mais le rameau flétri ne reverdira plus...

—Quel âge as-tu? demanda brusquement le vieillard.

—Vingt-sept ans à la Saint-Michel.

—Je voudrais bien pouvoir en dire autant, murmura-t-il en se redressant. Puis, reprenant le chemin de la descente, tout en marchant, et avec un doux sourire sur son visage fripé et distendu, le père Braise permit à France d'attirer l'attention de Céline, de se faire aimer, s'il le pouvait. Il y mettait une condition expresse pourtant; celle de ne pas souffler mot à sa fille de cet entretien.

—Recommande-toi à tous les saints, lui dit-il en terminant, et à sainte Céline si tu veux. Mais pas à la mienne; c'est entendu.

Les deux hommes arrivaient à la porte de la maison. France ne sachant comment exprimer toute sa reconnaissance trouva ces paroles qui disaient tout:

—Bien, vous savez, père Braise, des maîtres comme vous, il y en a pas des tas.

Le soir tombait. Un peu de rose effleurait encore les lucarnes et les cheminées de la maison, dont la silhouette toute noire était percée par la lumière jaune de la lampe, En bas, dans la petite route, l'ombre était déjà toute violette: c'était presque la nuit.

Ils entrèrent.

III

Il sera facile de comprendre l'embarras du père Braise, lorsque le lendemain de la corvée qui avait donné lieu à la fête de la Sainte-Catherine à laquelle nous avons assistés, il vit la veuve Lachance se présenter chez lui et lui demander pour Cyprien la main de Céline.

Si la veuve Lachance s'attendait à voir sa demande accueillie avec enthousiasme, elle dut être amèrement déçue. Devant la gêne évidente de son interlocuteur, elle crut devoir faire remarquer qu'elle demandait moins une promesse formelle de mariage que l'espérance de pouvoir y compter un jour.

Le père Braise prit alors son courage à deux mains, comme on dit chez nous, et confessa avec franchise que Cyprien n'était pas du tout l'idéal du mari qu'il avait rêvé pour sa fille.

—Et pourquoi donc, si je ne suis pas indiscrète? dit la veuve Lachance intriguée.

—C'est un peu difficile à dire, madame Lachance.

—Ce n'est toujours pas un crime?

—Eh! oui, vous l'avez dit.

—Un crime! vous voulez rire évidemment.

—Rien de plus sérieux, madame Lachance.

—Enfin, expliquez-vous, de grâce.

—Puisque vous le voulez! On le voit trop souvent à la "bebotte" votre Cyprien. Il ne crache pas dans son verre, comme on dit, et ce n'est pas un certificat pour le bonheur de sa femme, je vous en réponds.

—Il ne crache pas dedans, il ne crache pas dedans, reprit la veuve Lachance avec dépit, il ne prend que de la bière, et de la bière ce n'est pas de la boisson, je pense. Cyprien n'est pas un ivrogne.

—Il me paraît l'étoffe toute taillée pour en faire un, et avant longtemps.

—Après un avertissement sérieux, je suis sûre qu'il se corrigera; car c'est un bon garçon, Cyprien.

—Se corriger? C'est bougrement difficile sans un de ces miracles qui n'arrivent pas tous les jours, parce qu'il faudrait d'abord que le malade veuille être guéri.

—Je n'aurai qu'à lui demander.

—Naturellement! Si vous avez la précaution de mettre son mariage au bout, il vous promettra dur comme fer, de ne plus toucher à un verre de boisson.. Il sera fidèle un mois et, qui sait? peut-être même deux mois. Mais emporté bientôt par son caractère non moins que par sa passion, il oubliera sa promesse et la vôtre. Une malchance pourra le secouer; il pleurera en jurant ses grands dieux qu'il fuira désormais l'alcool comme la peste. Et, remarquez bien, ses nouveaux serments seront sincères. Puis, il oubliera encore. Et ainsi de suite. Aimable, cajôleur, généreux, il sera toujours entouré d'amis qui se chargeront de ses promesses à lui, du malheur de sa femme et du déshonneur de ses enfants.

—Si Cyprien se marie avec une personne qu'il aime, ne serait-ce pas un moyen de le sauver?

—Rien n'est moins certain: 95 fois sur 100 ça rate, et cela fait deux éclopés pour la vie.

—Alors, il faut abandonner la brebis qui s'égare pour garder les autres au bercail?

—Il me semble bien qu'en abandonnant ses brebis, le Seigneur les gardait tout de même. D'ailleurs, je n'ai pas 99 filles; je n'en ai qu'une. Et pourquoi mon désir de son bonheur serait-il moins légitime que le vôtre pour celui de Cyprien?

La veuve Lachance demeura silencieuse. Il parut au père Braise qui la regardait à la dérobée, qu'elle tournait vers la fenêtre des yeux mouillés. Mécontent, au fond, de peiner sa voisine, il tournait et retournait sa tuque entre ses mains, comme pour en faire sortir une idée. Laborieusement tourmentée, la tuque laissa échapper son secret, et la père Braise pensa qu'il pourrait renvoyer la veuve Lachance contente; ne compromettre, ni lui ni sa fille, et fournir du même coup à Cyprien une occasion, non de se corriger — il n'y croyait pas — mais de montrer jusqu'où il pouvait pousser la générosité de ses efforts. Aussi, après avoir toussé pour se donner contenance, il reprit:

—Il ne sera pas dit que le père Braise a refusé de tendre à Cyprien, ce que vous considérez comme une planche de salut. Je lui permets cet espoir, à condition que Céline ne le sache pas. Ma fille sera sûrement libre à son retour. La conduite de Cyprien me dira si je suis tenu de réaliser cet espoir.

La brave madame Lachance se confondit en actions de grâces, auxquelles le père Braise ré-

pondait par de brefs: "Il n'y a pas de quoi!" Elle partit en affirmant sa conviction que le bonheur de Céline ne pouvait être plus assuré. Ce à quoi le père Braise répondit: "Ainsi soit-il!" en se contentant de prendre un air incrédule. Et tout en reconduisant sa voisine à la porte, il se disait en lui-même: je suis aussi fin qu'elle, je veillerai.

On a vu comment Cyprien, sans manquer à la parole donnée par sa mère, avait, le soir de la Sainte-Catherine, piqué au plus court, comme on dit encore chez nous, pour arriver à ses fins: se faire remarquer, se faire admirer. De là, à se faire aimer, il n'y a qu'un pas.

Quant à Céline, ignorante de tout ce complot, elle se serait peut-être surprise à regretter ce soir-là, qu'un garçon aussi joli que faraud quittât la paroisse. Ne perdait-elle pas en le perdant, le seul jeune homme qui, jusqu'alors, avait pu exciter son intérêt en lui apprenant des mots nouveaux qu'elle n'avait jamais vus dans le dictionnaire du pensionnat, et qu'elle repassait avec délices, pour les graver dans sa mémoire.

Elle n'aimait peut-être pas encore Cyprien, mais déjà, il lui plaisait.

IV

Mademoiselle Céline,

Il m'a paru que cette journée du 1er de l'an serait moins ennuyante si je mettais la main à

la plume, pour vous faire assavoir de mes nouvelles qui sont très bonnes, en espérant que la présente vous trouvera de même. Je vous souhaite une bonne année, tous vos désirs accomplis, avec le paradis à la fin de vos jours. Je pense que ces vœux vous seront agréables autant que j'ai du plaisir à vous les marquer. Si c'était un effet de votre bonté, de souhaiter la pareille à M. Larrivée et aussi à Mamselle Mérance.

Je puis vous assurer que c'est la première année que le temps me semble si long. Il me paraît qu'il y a une cité de temps que nous avons veillé ensemble à la Sainte-Catherine chez vous. Si je n'ai pas d'avarie, je compte bien prendre le bord de chez nous, à la fonte des neiges. En attendant ce beau jour, et de peur que ma lettre vous tanne, je m'arrête en vous disant au plaisir de vous revoir.

Celui qui pense à vous,

Cyprien Lachance.

Chantiers Simpson,
Lac Supérieur.
Ier janvier 189..

Cette lettre, écrite comme on le voit, le premier de l'an, ne parvint à Céline qu'au mois de mars, alors qu'un évènement douloureux venait de bouleverser sa vie.

Racontons brièvement ce qui s'était passé.

Après le départ de Cyprien, le père Braise s'était aperçu que Céline devenait plus songeuse,

s'arrêtait souvent au milieu de ses refrains, les yeux mi-clos, pour regarder là-bas, loin, loin... S'il lui demandait brusquement: "A quoi penses-tu Céline?" elle répondait en rougissant: "je ne pense à rien, papa." Or il est difficile de cacher un tendre penchant; il y faut une habileté très compliquée que ne possédait pas l'âme franche et ingénue de Céline. D'ailleurs, le père Braise savait bien à quoi pensent les jeunes filles qui ne pensent à rien. Une chanson a rendu le secret assez notoire. Cependant il feignait de l'ignorer, hochait la tête et tournait le dos.

Lorsque les fêtes arrivèrent, il n'y eût pas dans la paroisse de garçon plus enragé que lui pour courir les veillées. Céline en était toute joyeuse.

Mérance, qui devait bien comprendre pourtant le sens de cette activité garçonnesque, ne cachait pas sa surprise:

—Tu sens ton coup de mort, Braise, disait-elle, ça pas d'allure à ton âge.

—Gageons que tu veux venir aussi toi, repondait-il en la regardant de travers.

—Jour du pays! ça serait bien l'estèque, par exemple!

Pendant un mois, ce ne fut qu'après-midis de cartes, brelans de pommes, repas et veillées. On aurait dit que le père Braise avait fait le vœu de faire connaître sa fille à tous les garçons de la paroisse et d'ailleurs. Au fond, il regrettait la pâle espérance donnée à Cyprien. De nouvelles connaissances pouvaient permettre à Céline de montrer des préférences dont il saurait bien tirer parti pour se libérer de sa demi promesse.

Les fêtes passèrent, et le calme revint à la

maison. Vers la fin de janvier, le père Braise qui avait repris son train ordinaire de vie, se rendit au bois, et bucha toute la journée comme un jeune homme, malgré les avertissements répétés de France qui lui recommandait la modération. Lorsqu'ils eurent terminé leur tâche du jour, ils reprirent, assis sur leurs voyages de bûches, le chemin de la maison. C'était au moins deux heures de trajet, à travers "la pelée" presque sans horizon, où le vent de nordais chassant la poudrerie à ras-de-terre, les vrillait jusqu'aux os. Le père Braise se sentant engourdir par le froid, descendit aussitôt de voiture pour accélérer par la marche la circulation du sang. Mais les chevaux, toujours plus alertes au retour, marchaient trop vite pour ses vieilles jambes, et il dut remonter sur son voyage de bois. Tout inquiet, France enveloppa son maître, du mieux qu'il put, dans son propre paletot, et, c'est tout grelottant et tout raidi, qu'il arriva à la maison. En les voyant ouvrir la porte, Mérance s'écria :

—Jour du pays ! quelque avarie, je gagerais ?

France rassura la bonne vieille en disant qu'une ponce à l'eau chaude et au sel le remettrait sur pied dans une heure. Tout au contraire, cela n'y fit rien. Après une nuit blanche que Céline et Mérance passèrent à entourer le malade de draps chauffés, France courut au médecin qui diagnostiqua une pulmonie aigue et donna les soins en conséquence.

Après les premières journées où elle suivit son cours ordinaire, la maladie se compliqua d'une méningite. Le médecin crut devoir avertir Mérance, qu'à l'âge du père Braise, il était

prudent d'appeler le prêtre. Le père Braise était condamné. Le vieillard reçut avec piété et résignation les derniers sacrements et mourut comme il avait vécu ; en homme de bien. C'était le 22 février.

Nous ne dirons pas la douleur de Céline et de Mérance. Nous signalerons seulement le concours immense de personnes qui accoururent aux funérailles, de tous les coins du comté ; preuves non équivoques de l'estime et de la vénération dont jouissait Ambroise Larrivée.

L'ouverture du testament qui se fit le lendemain, n'apprit rien à personne, car le père Braise n'avait jamais caché ses intentions. Outre une somme rondelette destinée à faire célébrer des messes pour le repos de son âme, le testateur assignait une forte rente à sa sœur Mérance. Quant au bien, il revenait aux enfants de Céline ; celle-ci n'en pouvait avoir que la jouissance et l'usufruit, sa vie durant.

Les parents réunis furent tous d'accord de mettre le bien à ferme, en attendant que Céline put en prendre possession par son mariage.

Les choses en étaient là, lorsque le 10 mai, Cyprien arriva des chantiers.

V

Dès que Cyprien fut mis au courant de la situation, il se porta sans retard comme fermier, et ne tarda pas à prendre, comme tel, possession de ses droits. Les semences étaient terminées lorsque les négociations s'achevèrent. Aussi Cy-

prien se hâta-t-il de remercier France, alléguant les raisons bien plausibles d'ailleurs, qu'il était jeune, plein de forces, et qu'il n'avait pas les moyens de payer un homme à l'année.

France fit promptement ses préparatifs de départ. Et dire que lui aussi, il avait pensé prendre le bien à ferme! Mais un garçon ne prend pas une terre à cultiver sans avoir, dans un avenir assez rapproché, l'espoir d'y conduire une épouse. Et nous savons que tel n'était pas le cas de France. Il partit donc, et malgré que Céline ignorât ses sentiments à son égard, ses adieux peu prolixes devaient rester comme un petit point lumineux dans la mémoire de la jeune fille.

Cyprien s'était mis au travail avec bonne humeur et entrain. Pour poser nettement à la face de la paroisse sa candidature à la main de Céline, qui le trouvait "fin comme toute", chaque dimanche il allait la reconduire chez elle après la grand'messe. Le soir, il ne manquait pas de venir passer trois heures entre Céline et tante Mérance, plus près de celle-là que de celle-ci, naturellement. Averti par sa mère avant son départ sans doute, on ne l'avait pas revu à la "bebotte" de Jean Bois. Il s'était même repris à suivre les réunions hebdomadaires que le vicaire tenait pour les jeunes gens de la paroisse; et il avait la précaution d'en rapporter les sujets de conférences et de les commenter au cours de ses soirées avec Céline. Si l'exposition de ces théories paraissait hors de propos à Céline, c'était autant de coups habiles, et dirigés avec un art machiavélique, qui venaient battre en brèche les

préventions que tante Mérance avait toujours plus ou moins conservées contre Cyprien.

Les récoltes de l'automne ayant été exceptionnellement abondantes, Cyprien résolut de frapper un coup de maître. Après avoir obtenu l'adhésion de Céline, il allégua que la situation d'un fermier était insoutenable sur une terre qu'il n'habitait pas. Puis s'autorisant de l'espérance donnée par le père Braise, il demanda Céline en mariage.

Des pourparlers s'établirent entre lui et le tuteur qui le renvoyait à Céline, maintenant majeure. Celle-ci le renvoyait à tante Mérance qui avait des idées fixes sur l'opportunité des mariages à la vapeur.

Malgré la hâte d'atteindre à son but dès après les fêtes, le mariage fut retardé jusqu'aux jours gras, afin que la première année du deuil de Céline s'écoulât tout entière.

La cérémonie se fit très simplement. On n'invita que les plus proches parents pour le déjeûner, à l'issu duquel, les nouveaux époux partirent pour Montréal, afin d'y passer les premiers jours de leur lune de miel chez la sœur de Cyprien.

Quelques jours après leur départ, la veuve Lachance qui avait promis une grand'messe aux bonnes Ames si Cyprien se convertissait, profita du premier vendredi du mois pour aller au presbytère s'acquitter de sa promesse. En lui ouvrant la porte, Cédulie, la ménagère, ne peut retenir un cri de surprise :

—Mais c'est madame Lachance, je compte bien.

—Eh oui, Melle Cédulie.

—Donnez-vous donc la peine d'entrer. M. le curé a une visite pour le quart d'heure; si vous voulez l'espérer un instant. Passez donc dans la salle.

—Bien honnête, Melle Cédulie.

—Vous êtes venue pour le premier vendredi, ça m'en a tout l'air. Loin de l'église comme vous êtes, et avec les chemins en "bouette" que nous avons, je vous trouve bien dévotieuse. C'est ce que je disais à Melle Félicité pas plus tard que tantôt.

—Les chemins sont collants en effet, mais on n'a rien sans peine dans ce bas monde.

Tout en parlant, Cédulie avait posé une serviette sur le coin de la table, y avait déposé tasse et soucoupe, sucrier et plateau de biscuits, etc... Madame Lachance croyant qu'elle préparait le petit déjeûner de son maître, fit mine de quitter sa place.

—Bougez pas! madame Lachance, bougez pas! dit la ménagère avec autorité; vous êtes comme la marguiller-en-charge dans le banc-d'œuvre: à votre place. Si ça une miette de bon sens de venir de si loin communier à jeun à votre âge. Tenez! goûtez-moi ces biscuits-là avec cette tasse de café brûlant; ça vous accottera l'estomac au moins pour vous en retourner.

—Mais Melle Cédulie... M. le Curé?

—D'abord, il n'y a pas de Melle Cédulie, c'est Cédulie tout court. Puis M. le curé, il sera content... tout court aussi: c'est pas un sauvage.

—Vous êtes bien charitable tout de même,

—On connaît son monde, tout simplement. Comment trouvez-vous ces biscuits-là madame Lachance?

—Ils fondent dans la bouche, quoi!

—C'pas? Eh bien! vous me croirez peut-être pas, mais M. le vicaire ne peut pas les sentir.

—Dans le monde...

—On ne sait pas ce qu'on souffre dans notre position madame Lachance; on ne saura jamais! C'est comme les oignons d'ailleurs; il leur fait une petite grimace à lui tout seul. Mais, c'est égal vous savez, j'en ai deux mannes pleines à ras-bords dans le grenier; tant pis...

—Ce pauvre M. le vicaire, lui qui est si bon pour nos jeunes gens, et si dévoué pour mon Cyprien.

—Je ne dis pas, mais... Au fait, Cyprien, il est marié tout de même, et avec un rôdeux de bon parti encore. Une fille pas jargaude en toute que Céline; et la figure faite au pinceau avec ça. Je n'aime pas beaucoup ses frisettes, comme je disais hier à Melle Marcelline; rien de pareil pour démoraliser un pays que des frisettes. Et puis elle a les moyens, la fille du père Braise.

—C'est certainement un parti extra pour mon garçon.

—Et votre Cyprien — soit dit sans vous flatter, madame Lachance — c'est un beau garçon, pas ordinaire. Après tout, cela fait un beau couple, rachevé. Il faut espérer qu'ils seront heureux.

A cet instant, M. le curé entr'ouvrit la porte et madame Lachance, après avoir remercié Cé-

dulie, entra dans le bureau. Pendant que celle-ci remettait les choses en place, elle se disait:

—Cyprien et Céline font un beau petit ménage, fini. Ils sont jeunes; ils ont les moyens; pourquoi donc qu'ils ne seraient pas heureux, je vous demande?

Pour Cédulie qui n'avait jamais été belle. qui n'avait pas les moyens, et qui n'était plus jeune, les époux réunissaient les plus sûrs éléments de bonheur.

VI

Et elle n'avait pas tout à fait tort, la pauvre Cédulie, car les nouveaux mariés crurent assez longtemps qu'ils étaient heureux et le furent précisément tout ce temps-là.

Tout allait, en effet, à merveille, sur la ferme comme dans le nouveau ménage. Attentif et soigneux pour tout ce qui regardait sa nouvelle tâche, Cyprien se montrait encore joyeux et empressé à la maison. Leur foyer, traversé pendant cette première année par un son de joie et d'amour qui en formait le ton fondamental, leur apparaissait harmonieux et beau entre tous.

Tante Mérance ne faisait qu'un rond autour du vieux ber de famille, descendu des entraits pour bercer la nouvelle génération. Elle s'arrêtait, en extase, devant le bébé rose et disait: "Ce Zu-zulle-là, c'est sa mère toute recopiée!" Aussi les premiers pas de Zu-zulle (sa première culbute veux-je dire), sa première "crique" sa première parole, provoquèrent des scènes où elle n'avait pas le rôle muet, tant s'en faut. Elle

semblait ravie au 3ième ciel, la vieille Mérance, et elle souriait de ce sourire émouvant et doux comme ces pâles rayons qui touchent parfois un paysage d'hiver déshabitué depuis longtemps des caresses du soleil.

Céline ne pouvait rêver d'autre bonheur que celui de ceux qui l'entouraient. Tout en jouissant des bienfaits de l'heure présente, elle ne pouvait concevoir qu'il en put être jamais autrement. Elle était encore à cet âge où les miracles semblent tout naturels et nullement surprenants. Par malheur, la vie se comporte avec nous d'une manière qui est rarement conforme à notre conception de la logique.

Dans le cours de l'hiver, Cyprien inaugura une série de voyages à Montréal, dans le but de vendre les produits de l'année. Ce fut le commencement du décours de cette lune de miel qui avait duré depuis leur mariage.

Insensiblement, Cyprien qui éprouvait une hâte fébrile de partir, commença à retarder son retour, et Céline ne s'aperçut pas sans effroi qu'il avait bu du whisky plus qu'il n'en avait besoin pour se réchauffer. A cause de ces absences répétées, beaucoup de choses tombèrent en souffrance sur la ferme. Et comme un jour Céline reprochait doucement à son mari sa négligence pour les intérêts de son bien, il lui répondit avec dureté, de conduire ses affaires autour de ses chaudrons, et de ne pas s'inquiéter du reste.

Comme pour donner droit aux réclamations de sa femme, vers la fin de l'hiver, une vache mourut, faute de soins donnés à temps. A la fonte des neiges, et pour la même raison, ce fu-

rent des agneaux. On peut s'imaginer en quel état devait être le reste.

Le printemps venu, Cyprien fit ses semences tant bien que mal, plutôt mal que bien. Il semblait avoir perdu l'amour du travail et avoir retrouvé par contre, l'habitude de boire, en admettant qu'il l'eut jamais perdue. Aussi passait-il régulièrement quatre soirées sur sept à la "bebotte de Jean Bois", sans compter les jours de pluie, de grosse chaleur, et les mille circonstances imprévues qui devaient se plier à un programme bien prévu.

Tout était à l'abandon sur le bien. Les clôtures qui n'avaient pas été relevées à temps, livrèrent passage aux animaux du voisin qui lui dévastèrent sa plus belle pièce de blé. Malgré les arrangements que celui-ci vint lui proposer, Cyprien voulut lui intenter un procès qu'il perdit. Pour pouvoir payer les frais, il dut emprunter de l'argent: ce qu'il ne trouva pas facilement.

Quant à Céline qui ne ressemblait en rien à la onzième héroïne des romans modernes, elle ne rêvait ni pistolet, ni vert-de-paris, ni même de divorce. Certes, elle était très malheureuse; mais elle ne désespérait pas de trouver tôt ou tard un moyen de toucher le cœur de son mari, et de le ramener à de meilleurs sentiments. Elle crut avoir atteint ce but lorsqu'elle donna le jour à leur second enfant, qui eut l'honneur d'avoir pour parrain et marraine, M. Justin Boiron de Montréal avec sa dame, Maria Lachance, la sœur de Cyprien.

Ce Justin Boiron, propriétaire de l'hôtel

"Quickjump" rue des Commissaires, aurait pu en dire long à Céline sur les retards de son mari. Cette délicate allusion suffit sans doute, sans entrer autrement dans les secrets d'une vie peu propre, pour donner à penser que Justin était parfaitement digne du métier qu'il exerçait: c'était tout simplement un fier coquin.

Au cours de la journée du baptême, il put s'entretenir en tête-à-tête avec son cher beau-frère, et reprendre un thème de conversation qui lui était cher.

—C'est inouï, lui répétait-il en substance, de t'enterrer ainsi dans le fumier de tes étables. Avec ton intelligence, tu peux prétendre à mieux que cela. J'en connais qui sont moins bien doués et qui sont devenus de gros messieurs. Lâche-moi cette terre et viens-t-en en ville. Je te trouverai un bon travail avec de longues heures libres où l'on peut jouir de la vie. J'ai des amis influents jusqu'à l'Hôtel-de-Ville; ils pourront me donner un bon coup d'épaules pour te placer. Viens-t-en avec nous; ta fortune et ton bonheur sont assurés. Quels piques-niques nous ferons mon cher, à Lachine, à Dorval... et ailleurs...

Ce n'était pas la première fois que Justin dirigeait de telles attaques. Cyprien ne s'était guère rendu au marché sans en avoir subi de semblables. Jamais elles n'avaient été si vives. Cyprien objecta pourtant encore, mais pour la forme:

—Ce sera dûr pour ma femme; c'est le bien paternel.

—Ah! bien, mon cher, reprit Justin en éclatant de rire, si tu te préoccupes des pleurniche-

ries des femmes, tu resteras toute ta vie l'habitant que tu es. Tu ne mérites pas d'en sortir. Dans le ménage, c'est l'homme qui est maître; la femme doit obéir sinon... et il termina par des gestes non équivoques qui donnaient à penser que les épaules de sa tendre moitié n'étaient pas aussi roses que le velours de son chapeau dernier cri.

Cette conversation avait lieu au mois de décembre. Pendant l'hiver, les choses allèrent de mal en pis sur la ferme. Chacun des voyages de Cyprien à Montréal donnait le signal d'une attaque, de la part de Justin, qui put enfin se réjouir au printemps d'avoir gagné la bataille.

Un soir du mois de mars que Cyprien arrivait de Montréal, ayant bu tout juste pour se donner de l'audace, il annonça à brûle-pourpoint à sa femme qu'il fallait préparer les bagages pour s'en aller en ville.

—Jour du pays! Quoi faire? demanda tante Mérance toute saisie.

—Y rester, répondit Cyprien d'un ton rogue.

—Toujours?

—Toujours!

—Eh bien, allez-y.

—Je ne vous invite pas non plus.

Les larmes aux yeux, la bonne vieille se tourna vers Céline en disant: Ma pauvre petite fille!

—Cette petite fille, reprit Cyprien d'un ton mauvais, c'est ma femme et elle me suivra...

Céline voulut l'interrompre:

—Cyprien, dit-elle doucement.

—Il n'y a pas de Cyprien ni de cajôleries,

reprit-il en s'emportant; il est trop tard, le contrat est signé.

—Quel contrat? demanda Céline étonnée.

—Celui qui me met en possession de l'étal de Martinon au marché Bonsecours.

—Martinon... Bonsecours... répéta machinalement Céline en se dirigeant vers le ber où la petite Mariette s'éveillait en criant, apeurée par la voix de son père.

—Eh bien! oui, continua Cyprien, qui voulait en finir avec les explications, c'est Justin qui m'a ménagé cette bonne aubaine. Il me tire ainsi de cette terre d'habitant où l'on perd l'occasion de vivre comme du monde.

—Cyprien, s'écria tante Mérance toute pâle en désignant Céline, respectez au moins la mémoire de son père, dans sa maison.

—Allez au diable, vieille sorcière!

—Prenez garde! Ça n'a jamais porté chance à personne de "bourasser" les vieux.

Le ton et le geste de tante Mérance intimidèrent un instant Cyprien que toute cette scène avait quelque peu dégrisé. En haussant les épaules, il se tourna vers Céline en ajoutant:

—Nous avons quinze jours pour faire nos préparatifs.

Mais Céline n'était plus là; elle avait pris sa petite Miette dans ses bras et s'était enfuie cacher sa douleur et sa honte dans sa chambre.

L'avis de Cyprien ayant porté à faux, il s'avança vers Mérance, un sourire bête sur les lèvres. Celle-ci détourna la tête avec un dégoût non dissimulé, et reculant son siège, elle murmura: Lâche!

Après un moment de silencieuse réflexion, Cyprien essaya de bredouiller quelques paroles d'excuse.

Mérance se leva en se reculant de deux pas: puis le regardant comme un coq de clocher peut regarder le chemin du roi, elle ajouta avec une intraduisible expression de mépris: Sans cœur! et du pas d'une reine offensée, elle alla trouver Céline.

Content, au fond, de ce bel exploit, Cyprien prit son chapeau et se rendit chez Jean Bois. Celui-ci dût le mettre à la porte vers minuit pour fermer son établissement. Cyprien n'arriva toutefois chez lui qu'à trois heures du matin. Et pourtant sa maison était à peine à vingt minutes de la buvette.

VII

Cyprien cuvait encore son alcool, que déjà Céline était partie pour l'église. Elle avait toujours gardé cette faim de la Manne céleste qui se fait sentir davantage lorsqu'on est épuisé sur la route douloureuse. "Prends et manges", lui avait-il semblé entendre, "et dans la douceur de ce pain tu trouveras la force."

L'église lui apparut, ce matin-là, toute accueillante et maternelle. Elle entendit la messe à laquelle elle communia. Puis après avoir longuement raconté ses peines au Bon Maître, elle pensa les dire encore à sa seconde mère, et pour cela, elle se dirigea vers le couvent. Elle entra par la porte des externes, et rencontra Mère Sainte-Emélie dans le cloître, près de la chapelle

prit-il en s'emp...
Toutes deux pénétrèrent dans la petite sacristie blanche où, sur un pan de mur tout enguirlandé d'un lierre en papier doré, en voyait une statue de la Vierge de Lourdes, au pied de laquelle brûlait un lampion rose.

A peine assise, Céline éclata en sanglots, la figure cachée derrière la grille de ses doigts, comme dans une prison de douleurs. La peine l'étouffait, et aussi le besoin de la dire. Et c'est en serrant les lèvres pour empêcher les sanglots de lui monter à la gorge, qu'elle raconta tout.

Les mains enfouies dans ses larges manches, Mère Sainte-Emélie tendait vers son ancienne élève son visage diaphane, de cette paleur des hosties (sans doute pour avoir tant cousu dans le blanc) tandis que ses yeux bruns l'entouraient d'une douceur pénétrante et chaude.

Lorsque Céline eut terminé son récit douloureux, la religieuse parla à son tour, de cette voix caressante comme la mélodie des vieilles berceuses créées par les soupirs maternels. Elle dit qu'elle avait le droit de pleurer pour son mari, pour ses enfants... Mais dès lors qu'il s'agit des autres, c'est debout qu'il faut souffrir... Le sacrifice est une fête entre l'âme et Dieu... elle goûterait comme Il est doux, car Il a tant souffert!... Il est aussi la force qui enveloppe et protège... Il ne l'abandonnerait pas... Il la suivrait partout et lorsqu'elle se sentirait trop lasse, il ôterait de ses épaules le lourd fardeau... et elle pourrait pleurer doucement sur son cœur... nul mieux que Lui ne sait essuyer les larmes...

—Sois bonne ma fille, dit-elle en terminant, sois bonne pour ton mari... pour tes

enfants... pour toi-même... pour la souffrance même... C'est ton devoir d'état actuel: sois bonne, puis, espère!

Mère Sainte-Emélie s'était tu et Céline l'écoutait encore, car il lui semblait qu'elle parlait toujours. Ses paroles étaient descendues dans son âme comme un baume qui se posait sur ses plaies saignantes. La résignation vint modifier l'état de son âme et celui de son visage. Lorsqu'elle partit, le calme était revenu, ne laissant presque plus de place à la crainte, et pas du tout au découragement.

Dans la matinée, sans faire allusion aucune à la scène de la veille, et d'une voix toute naturelle, Céline aborda la question des préparatifs du départ.

Le jour même Cyprien se rendit chez le notaire pour résilier le bail de sa ferme passé pour cinq ans. On décida la vente des animaux qui, annoncée à la porte de l'église, s'effectua la semaine suivante.

Tante Mérance ne voulut rien laisser sortir de la maison; elle acheta tout et paya tout.

N'ayant plus que leurs effets personnels, les préparatifs furent bientôt terminés et le triste jour du départ arriva. Entre les enfants joyeux qui criaient "me-mène" et le père bourru, Céline refoulant ses larmes prêtes à couler, disait à tante Mérance:

—Vous viendrez nous voir, tante Mérance?

—Jour du pays! bien sûr que non, répondit celle-ci. Et tout en faisant une moue douloureuse qui rentrait ses lèvres sur ses gencives sans dents, elle embrassait les petits à les manger.

Cyprien qui avait pris un peu d'avance sur le chemin, criait de se presser pour ne pas manquer le train.

En ravalant ses sanglots, Céline se retourna une dernière fois sur le seuil de la porte pour voir d'un coup d'œil toute la maison paternelle, cette maison qu'on aime avec son cœur mais aussi avec le cœur de ceux qui l'ont aimée avant nous. Puis, après avoir embrassé tante Mérance encore une fois, elle descendit l'escalier et suivit Cyprien sans plus jeter un regard en arrière.

Tante Mérance cramponnée au chambranle de la porte la regarda descendre, puis elle alla se poster à la fenêtre. Elle souleva le rideau, tout en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier, n'osant trop les regarder parce que cela la faisait pleurer, et voulant les regarder encore parce qu'elle ne les verrait plus. On croit que le cœur se glace en vieillissant! Le cœur est toujours jeune; il n'a plus l'âge d'être aimé, il a toujours l'âge d'aimer. Les vieilles personnes ne demandent d'ordinaire à la vie que des miettes de tendresse; mais quand ces miettes leur sont refusées, la vie leur apparaît dans son austérité implacable, et le goût de la mort leur monte aux lèvres.

Lorsque les voyageurs eurent disparu derrière les peupliers des quatre-chemins, Mérance se retourna en jetant un coup d'œil autour d'elle:

—Jour du pays! que la maison est grande...

VIII

Après l'installation à leur modeste logis de la rue Craig, Cyprien avait pris posesssion de son étal. Déjà connu au marché par ses fréquents voyages, il ne tarda pas à se créer une nombreuse clientèle. Pour répondre aux exigences de ce métier nouveau, son amour du travai semblait renaître, et, à la maison, la tendresse pour sa femme et ses enfants. Les ménages où le bonheur sourit sont comme les peuples heureux: ils n'ont pas d'histoire. Ce fut toute une année de douce paix pour Céline qui, le soir, entre son mari et ses enfants croyait revivre les premiers temps de son mariage.

Cependant il ne faudrait pas croire que Justin avait attendu six mois pour rendre visite à son beau-frère et lui rappeler ses anciennes promesses. De son côté, Cyprien qui avait pris à cœur sa nouvelle tâche et qui semblait goûter une certaine jouissance chez lui, n'avait pas manqué de rendre de fréquentes visites à l'hôtel "Quickjump" où sa venue était toujours saluée avec une joie bruyante. Et comme l'hôtel n'était jamais tout à fait désert, Justin se fit un devoir rigoureux de le présenter à ses amis et aux amis de ses amis. Cyprien trouva bientôt de lui-même, des raisons d'y aller sans être invité. Il s'y rendait pour conclure un marché qu'il fallait "mouiller", pour y parler d'immeuble, pour y jaser des élections échevinales qui se préparaient, etc... Il n'y avait guère plus d'un an qu'ils étaient à la ville et déjà Céline avait perdu l'espoir de garder son mari chez elle, une seule fois par semaine.

A cette époque leur naquit un troisième enfant, dont la vue aurait dû faire réfléchir le père : un pauvre petit être rachitique, scrofuleux et vraisemblablement idiot. Contre l'espérance de Céline, toute à sa douleur et à sa peine, Cyprien en prit motif pour inaugurer une fête de huit jours.

On comprend qu'avec ce train de vie, le commerce ne pouvait plus être aussi florissant. Rarement balayé, jamais lavé, l'étal disparaissait sous les tas de produits où les nouveaux s'entassaient sur les anciens. La décomposition causée par la chaleur, exhalait une odeur infecte. Les acheteurs passaient devant la porte en se bouchant le nez, et entraient chez le voisin. Ceux qui entraient tout de même, c'étaient des amis de fête, qui se succédaient à tour de rôle dans le petit bureau de Cyprien où les attendait le bien-aimé flacon, déposé dans le coffre-fort où il n'y avait d'ailleurs pas autre chose à prendre.

Inutile d'ajouter qu'à la maison, la gêne se faisait sentir depuis assez longtemps. Certes Céline recevait régulièrement le montant dû pour le fermage de sa terre, mais, aussi régulièrement, son mari lui enlevait de gré ou de force, pour le placer, disait-il, dans l'immeuble où il rapporterait cent pour un. Dans le même temps, et toujours pour la même raison, Cyprien commença à diminuer la somme qu'il laissait à sa femme chaque semaine pour les besoins de la maison. Ce n'était pas encore la misère, mais c'était une pauvreté humiliante.

Qui aurait vu alors Céline, pâle, amaigrie, la tristesse de l'angoisse peinte sur la figure n'au-

rait pas reconnu la fraîche jeune fille du père Braise. Si, devant son mari et ses enfants, elle savait se composer un maintien et une figure paisibles, en secret elle pleurait, ne trouvant de consolation que dans ses efforts de tous les jours pour pratiquer la doctrine héroïque enseignée par Mère Sainte-Emélie, et dans une prière sans trève où elle puisait la force de ne pas succomber au découragement.

L'avenir était, en effet, sombre pour elle. En prévision de l'hiver qui approchait, elle s'était décidée à entreprendre un travail de couture pour un magasin de gros. Pour l'exécuter plus à son aise, elle avait dû envoyer ses deux enfants, Jules et Mariette, au Jardin de l'Enfance, ne gardant près d'elle que son petit malade près duquel sa tâche lui paraissait moins dure.

L'hiver humide et malsain des logis obscurs et étroits, passa avec son cortège de grippes, de rhumes et de rougeole... Céline put faire face à toutes les dépenses; mais au prix de quelle humiliations elle mendiait à son mari le pain de chaque jour! Vers la fin d'avril, le loyer des trois derniers mois n'avait pas été payé. Le propriétaire craignant la fuite de ses locataires crut bon de les menacer de la saisie: Céline fut chargée d'annoncer cette nouvelle à son mari.

Le soir au souper, la jeune femme mit Cyprien au courant de leur situation. Entrant en fureur, celui-ci prend son assiette et la lance à la tête de Céline.. Le projectile la frappe à l'arcade sourcillère, y laisse une forte entaille d'où le sang jaillit; puis dans sa course, fait voler en

mille éclats le verre de la lampe, et sort enfin par la fenêtre en brisant un carreau. Un cri étrange, perçant, impossible à décrire, s'élève au milieu de ces bruits divers, et Céline qui se bande la tête avec son mouchoir aperçoit à la lueur fumeuse de la mèche sautillante, Mariette tombée de son siège, se tordant en proie à d'horribles convulsions.

Prompte comme la pensée, elle se précipite sur l'enfant, lui soulève la tête et essuie l'écume rosée qui apparaissait sur ses lèvres. Puis elle se tourne vers Cyprien pour le prier de la porter sur son lit; celui-ci avait disparu.

Ayant relevé et couché elle-même la petite Miette, elle court chez la voisine qui se hâte d'aller chercher le médecin. Celui-ci ne tarde pas à arriver. Il examine longuement l'enfant malade, prononce un nom de maladie (en *ique*) tout à fait inintelligible à Céline, donne les soins les plus urgents, en prescrit d'autres, et part en exprimant le désir de voir le père de l'enfant à sa visite du lendemain.

Dans le cours de la nuit, des crises terribles se succédèrent presque sans interruption. Au petit jour, épuisée et inerte, la petite tomba dans un sommeil léthargique semblable à la mort. Près de son lit, appuyée sur la table où la lampe brûlait encore, Céline vaincue par la fatigue avait succombé au sommeil, lorsque Cyprien entra en titubant, et, sans même leur jeter un coup d'œil ,alla s'écraser sur son lit en grognant comme une brute.

A sa visite matinale, le médecin laissa déviner à Céline que Mariette ne souffrirait pas long-

temps. Il allait partir en prescrivant une potion calmante, lorsque Cyprien, à demi vêtu, la figure toute bouffie, les yeux sanguinolents et encore hébétés de son ivresse de la veille, parut dans la porte.

—C'est vous le père de cet enfant? demanda le médecin en rajustant son binocle rétif.

—Oui, docteur.

—Je n'ai pas besoin de vous demander si vous buvez, ça se voit.

—! ! !

—Vous pouvez contempler votre ouvrage. Votre brutalité d'hier soir n'a fait qu'accélérer la marche de la maladie de votre enfant. Vous lui aviez donné la vie... vous la tuez deux fois...

—Vous badinez, Docteur.

—Un médecin ne badine jamais dans l'exercice de sa profession.

—Si vous me disiez que... l'accident d'hier soir est la cause de la mort, je pourrais peut-être vous croire, mais autrement, ce n'est pas possible. Voyez comme je suis solide; je n'ai jamais été malade de ma vie.

—Cela n'empêche pas tout de même que la mort vous guette pour vous étouffer un jour ou l'autre. En attendant, ce sont vos enfants qui paient. Jetez un coup d'œil sur cet autre petit martyr dans son berceau; le bourreau, je vous le répète, c'est vous, c'est vous.

—Je ne comprends pas.

—Accompagnez-moi chez le pharmacien d'où vous rapporterez la potion calmante que j'ai prescrite pour votre enfant; je vous expliquerai la chose en route.

Se tournant alors vers Céline, le médecin ajouta quelques nouvelles recommandations et les deux hommes sortirent. Lorsque Cyprien rentra une demi-heure après, il paraissait tout bouleversé et honteux, n'osant pas même regarder Céline en face. C'est dans un état plutôt affaissé qu'il passa la journée à la maison pour aider à sa femme.

La petite mourut le lendemain. Devant le petit cadavre, le père sembla retrouver un peu de cœur; il pleura même aux funérailles. De retour à la maison, Céline déjà épuisée par les privations de toutes sortes, avait dû prendre le lit. Cyprien fut frappé de l'état lamentable où elle était réduite. C'est alors qu'il lui fit des promesses de s'amender, de ne plus boire, et bien d'autres encore.

Dès que sa femme put se lever, elle lui demanda comme preuve de ses bonnes dispositions de suivre la retraite qui commençait à la paroisse. Il se rendit régulièrement à tous les exercices, et alla jusqu'à prendre la croix de tempérance. Bref, tout portait Céline à croire que cette fois il était bien converti.

Le propriétaire avait été payé en secret par Maria; et comme on était au 30 avril, Céline demanda et obtint de son mari, de quitter ce logis qui leur rappelait à tous deux de si amers souvenirs. Ils allèrent s'installer rue Maisonneuve.

Plus encore que les bons soins donnés à Céline par les dévouées Sœurs de la Providence, la paix et l'espérance d'un avenir meilleur avaient guéri la jeune femme. Devant la félicité qu'il nous semble toucher du doigt, on oublie facile-

ment toutes les angoisses qui l'ont préparée. Il en est toujours ainsi: s'il en était autrement, le bonheur parfait n'existerait pas sur la terre, et l'on sait qu'il est déjà rare.

IX

Du fait que Céline, comme nous l'avons mentionné, recevait régulièrement le montant de ses fermages, le lecteur a conclu avec sagesse, que son bien avait trouvé un fermier; et il ne s'égare pas de la vérité. Il ignore peut-être cependant que ce fermier n'était autre que France, accouru d'une paroisse voisine pour reprendre cette terre que, la toute première, il avait servie et aimée. En peu de temps, il avait rendu au bien son ancienne prospérité, au grand contentement de Mérance, comme on peut bien le déviner.

On était à la fin de juin. Ce matin-là, tante Mérance était descendue de bonne heure à son jardin, afin de profiter de la rosée pour sarcler un carré d'oignons, dont elle avait eu les plants de Melle Cédulie, qui en faisait une spécialité comme nous le savons. Penchée vers la terre, la tête enfouie dans sa capeline, elle ne s'aperçut pas que la veuve Lachance accoudée sur la palissade le long du trottoir, l'appelait doucement. Elle avait l'oreille tellement dure cette pauvre vieille, qu'il fallut que Tébaldo jappât pour qu'elle leva la tête en disant: Marches-tu! Elle vit alors la veuve Lachance:

—Mais c'est vous, madame Lachance? dit-elle en se redressant, quel bon vent vous amène?

Espérez donc un instant que je me rince les mains...

—Nous vous dérangez pas, je vous prie. Je venais vous dire en passant, que j'ai reçu hier soir ,je le crains bien, l'annonce d'une mauvaise nouvelle.

—Pas possible!

—Un télégramme de Montréal...

—Jour du pays! De Céline alors...

Madame Lachance avait retiré de son "Ange conducteur" le papier jaune bien connu, où fleurit un style économique et barbare qui offre l'avantage de prêter à plusieurs interprétations différentes et également vraisemblables. Pour cette fois cependant, le télégramme était assez explicite; elle lut tout haut:

Cyprien malade; venir train soir; auto à gare; avertir Mérance.

Céline.

—Et vous partez? demanda Mérance.

—Sûrement, par le train de 4 heures.

—Et moi aussi, je compte bien.

—Parfaitement, nous partirons ensemble.

—Alors j'irai vous chercher chez vous, avec la voiture, pour vous conduire à la gare.

—C'est entendu, je vous attendrai.

Et la veuve Lachance partit.

Mérance abandonna ses oignons aux mauvaises herbes, tout en regrettant déjà d'avoir promis si inconsidérément d'aller en ville. Pensez donc! jamais de sa vie elle y avait mis seulement

le bout du pied! Mais elle avait promis... et puis Céline l'attendait...

Après avoir averti France, qu'elle rencontra chemin faisant, elle entra à la maison, monta au grenier et en descendit une espèce de malle qui tenait du buffet et du corbillard, cerclée de larges rubans de cuir hisurte, et qui fermait au moyen d'une clanche de fer battu. Elle eût tôt fait de la remplir de mille choses qu'elle mettait régulièrement en réserve pour Céline: toile à tablier, écheveaux de laine, savon du pays, etc... La valise ne suffisant pas, elle dénicha un "porte-manteau" en tapis de Bruxelles, fleuri de roses magenta et de "piônes" safran, et le remplit avec la même ardeur. Laissons-la maintenant, sans interrompre ses soliloques, sortir sa robe de mérinos, son châle à têtes de violons, et son chapeau de soie puce. Précédons-la à Montréal où Céline l'attendait.

Dans leur nouveau logis de la rue Maisonneuve où nous avons laissé Cyprien et Céline, la tranquillité et la paix avaient amené le bonheur, un bonheur bien précaire sans doute, mais dont ils ignoraient la douceur depuis bien longtemps. La conversion de Cyprien — base de cette félicité — ne pouvait pourtant pas assurer à cet édifice une solidité à toute épreuve. Céline le craignait bien, mais elle espérait encore davantage le contraire.

Hélas! cette conversion sur laquelle elle fondait tant d'espérances dura tout juste ce que durent... les roses...

Un dimanche, de grand matin, Céline vit un auto à s'arrêter à la porte de la maison. C'était

Justin qui venait enlever Cyprien au saut du lit pour une excursion à Dorval. Comme Céline pressait son mari de ne pas manquer la messe, Justin qui avait fait avec soin le programme de la journée, l'assura qu'ils l'entendraient ensemble à Saint-Henri, où il avait donné rendez-vous à d'autres pique-niqueurs. Ils partirent.

Céline, on le pense bien, passa la journée dans toutes les transes. Elle n'avait pas tort, car Cyprien ne rentra ni le soir, ni le lendemain, ni le surlendemain.

Ce dernier jour, mardi, le boulanger se présenta avec son compte du mois. Céline qui avait mis en réserve le montant pour le payer, ne trouva pas tout d'abord son porte-monnaie à l'endroit où elle l'avait déposé. Tout en s'accusant de perdre la mémoire, elle chercha partout, bouleversa ses tiroirs pendant que le boulanger, impatient, marchait, toussait... Elle fut enfin obligée de se rendre à l'évidence: Cyprien l'avait volée. Il fallut bien qu'elle affrontât la honte de dévoiler à cet étranger la conduite odieuse de son mari. Le fournisseur ne l'acceuillit pas avec des mots trop tendres; ce n'est qu'à force de supplications qu'elle obtint une semaine de répit, promettant de travailler, s'il le fallait, jour et nuit, pour le payer à l'échéance.

Céline se mit donc au travail avec un courage plus grand que ses forces. Le lendemain soir, c'est-à-dire mercredi, Cyprien rentra enfin dans un état impossible à décrire: les habits souillés comme s'il s'était vautré dans la boue du chemin; le visage allumé et repoussant; le langage immonde.

Son premier salut fut pour demander de l'argent. Céline dût lui répondre qu'elle n'en avait pas ,et que le boulanger leur refusait le pain si le compte n'était pas acquitté à la fin de la semaine. Nous n'entreprendrons pas de dire la colère insensée de Cyprien, ni de relater les incidents brutaux de la scène qui suivit. Le petit Jules n'eût la vie sauve qu'à l'obligeance d'une voisine qui le cacha chez elle cette nuit-là. Quant à Céline, elle s'était enfermée dans la chambre des enfants avec son petit idiot, priant Dieu, par pitié pour cet innocent d'avoir compassion d'elle. Lorsque Cyprien quitta sa maison, il y laissait les meubles éventrés, les chaises boiteuses et tout le reste à l'avenant.

Céline sortit alors de sa cachette, remit un peu d'ordre et se hâta de se remettre au travail, afin de pouvoir faire honneur à sa promesse à la fin de la semaine. Penchée sur sa machine à coudre, elle ne la quittait que pour les repas, et quels repas!...

Le vendredi dans la nuit, alors qu'elle cousait encore en attendant Cyprien, elle entendit qu'on ouvrait la porte qui donnait sur la rue, tandis que des pas lourds, hésitants, suivis d'autres pas semblables, montaient l'escalier qui geignait. Jusqu'alors Cyprien n'avait jamais conduit d'amis chez lui, mais Céline pensa qu'il y a un commencement à tout, et elle tremblait déjà de se trouver face à face avec d'autres ivrognes rebutants et grossiers.

Un coup de talon lancé dans la porte ébranla toute la maison. Céline, la lampe à la main, se précipita pour ouvrir, et recula aussitôt en voyant

sur le seuil, un homme qu'elle ne connaissait pas, et qui marchait à reculons, tirant un fardeau qu'un autre homme dont elle apercevait la casquette, l'aidait à soulever, plus bas, dans l'escalier.

Ahurie, ne comprenant rien, elle se jeta de côté, pour laisser le passage libre. Mais elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le fardeau que les hommes venaient de déposer sur le canapé, près de la porte, qu'elle poussa un cri d'horreur, et elle aurait laissé choir la lampe, si l'un des hommes ne la lui eut enlevée des mains pour la mettre sur la table. Elle avait reconnu Cyprien, tout sanglant, la respiration haletante, oppressée, toute chargée des vapeurs de l'alcool.

Son premier mouvement fut de s'élancer vers son mari, mais l'un des hommes l'arrêta et lui demanda une serviette et de l'eau chaude pour laver et bander la plaie. Quant à son compagnon, il était déjà parti à la recherche d'un chirurgien.

Voici ce qui était arrivé. Selon son habitude, Cyprien avait passé la soirée à l'hôtel "Quick-jump" à jouer aux cartes et à boire. Il était environ minuit lorsque la chicane se déclara entre les joueurs et Cyprien, trop chanceux ce soir-là. L'heure étant sonnée de clore son respectable établissement, le cher Justin prit tendrement son bien-aimé beau-frère par... les épaules et le poussa dehors avec ses amis. Dégrisés et rafraîchis par l'air pur du soir, les buveurs semblèrent oublier leur querelle et se séparèrent, les uns allant à droite et les autres à gauche. Pendant que Cyprien prenait en zigzaguant le che-

min de sa demeure, ses ennemis allèrent s'embusquer dans le tunnel de la rue Beaudry, et lorsque Cyprien se fut engagé sans défiance dans ce trou d'ombre, ils fondirent sur lui pour le dévaliser. Comme l'assailli se défendait trop bien malgré son ivresse, l'un des assaillants lui asséna un coup de couteau qui aurait été mortel si Cyprien ne l'eut paré de son bras. Ils se sauvèrent quand ils le virent tomber à la renverse en appelant au secours. Deux braves passants (la police était occupée à l'autre coin de rue naturellement) accoururent à ses cris et reconnaissant Cyprien, ils le conduisirent à sa maison qui n'était pas éloignée.

Le chirurgien arrivé examina la blessure. C'était une plaie large et profonde dans la partie charnue du bras. L'arme avait atteint une des principales artères qui laissait échapper des flots de sang. En faisant un pansement dans toutes les règles, le médecin ne cacha pas sa crainte qu'au réveil de la syncope où l'avait plongé la perte de son sang, le blessé eut une forte crise de réaction. Il fallait à tout prix le contraindre à l'immobilité et lui refuser toute boisson alcoolique.

En effet, selon les prévisions du médecin, Cyprien s'éveilla au petit jour et demanda à boire. Sa femme lui présenta le breuvage préparé spécialement pour lui. Mais à peine y eut-il trempé le bout de ses lèvres qu'il lança le liquide et le verre à la tête de sa femme. Puis sous les yeux de Céline qu'il maudissait, pris soudain d'un accès de rage, il arracha ses bandages en se re-

tournant sur son lit qu'il inondait de son sang, et où il retombait bientôt inerte, évanoui.

Le médecin rappelé en toute hâte déclara, après un nouveau pansement, qu'il ne répondait pas de la vie du blessé si cette scène se renouvelait. C'est alors que Céline télégraphia à madame Lachance.

Le lendemain, alors que le calme semblait être revenu au malade très affaibli par le perte de son sang, Maria qui, en attendant sa mère, s'était installée au chevet de son frère, osa lui parler de voir le prêtre.

—Le prêtre? dit Cyprien tout étonné, suis-je donc en danger?

—Non, répondit sa sœur, mais cela ne fait pas mourir non plus.

Et comme le malade ne répondait pas, Maria ne crut pas devoir insister. Le midi, Céline revint à la charge, disant combien sa mère, qui arriverait dans la soirée, serait heureuse. Fatigué par ces instances, il acquiesca enfin d'un air ennuyé; puis tournant la figure vers la muraille, il feignit de s'endormir.

C'était vers 5 heures de l'après-midi. Pendant que Maria courait au presbytère pour réclamer les secours du prêtre, Céline mettait un peu d'ordre dans la chambre du malade. Lorsqu'elle en vint à préparer la table pour l'Extrême-Onction, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus de drap convenable pour la couvrir. Jetant alors un coup d'œil vers Cyprien qui semblait reposer, elle dit à mi-voix: "Madame Larose ne me refusera pas ce service" et sur la pointe des pieds

elle quitta la chambre et descendit l'escalier qui conduisait à la rue.

On sonnait à la porte. Elle ouvrit et se trouva face à face avec le boulanger qui revenait pour le paiement de son compte.

Pendant que Céline entreprenait la tâche peu facile d'attendrir cet homme qui lui refusait le pain de ses enfants, avec une force qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, Cyprien s'était levé sur son séant. Un peu étourdi d'abord, mais ranimé soudain par l'effort qu'il faisait, il sauta de son lit, se dirigea en chancelant vers la porte qui s'ouvrait sur l'escalier de service, étreignit de son bras sain la rampe et descendit. Arrivé dans la cour, il entra dans une petite remise qui se trouvait sous l'escalier même, et avec une sûreté de main qui dénotait une longue habitude, il ouvrit à tâtons une petite armoire et en sortit un flacon de whisky. Une flamme d'enfer dans les yeux, il but... glou... glou... jusqu'à ce qu'avec un cri rauque de bête qu'on étouffe, il tomba à la renverse.

A ce cri bestial, le petit Jules qui revenait de l'école et remontait l'escalier s'arrêta tout tremblant, tandis que du palier du second étage, un cri d'angoisse descendait: "Où est-il?" C'était Céline qui, libérée enfin du boulanger, avait trouvé le lit vide.

Maria accompagnée du curé entrait par la porte du porche, dans la cour toute plongée dans l'obscurité, lorsqu'elle entendit la voix désolée de Céline. Elle n'eut le temps ni de répondre ni même de conprendre le sens de sa demande; avertie par la trombe d'un auto, elle dût se jeter

de côté pour laisser passer la voiture qui décrivit un demi cercle dans la cour et stoppa. Madame Lachance et Mérance en descendirent; et en mettant le pied à terre elles ne purent retenir des cris de stupeur. A la lumière crue du disque de l'auto, un spectacle horrible s'offrait à leurs yeux. Cyprien à demi nu, le corps secoué par un spasme aux hoquets saccadés, se labourait la poitrine toute couverte de sang, se tordait sur le pavé en mâchant des blasphèmes à faire frémir.

Tous s'approchèrent. Les yeux fous et hors des orbitres, Cyprien se mordait la langue en râlant comme un damné, et après un dernier soubresaut de bête qu'on assomme, il retomba inerte.

Justin se pencha alors sur son beau-frère, posa sa main sur sa poitrine et après quelques secondes se releva en disant: Mort!...

X

Selon leur habitude, après le déjeuner, le curé et le vicaire de St-Y... faisaient les cent pas sur la galerie du presbytère. La lecture des journaux donnait ordinairement lieu à un cours d'apologétique, illustré de réflexions morales et chrétiennes, où le jeune vicaire était invité à étudier la philosophie du XIXe siècle.

Ce matin-là, après quelques avis touchant l'ordre du jour, c'est-à-dire, la confession des enfants des écoles, le curé allait ouvrir le journal du matin, lorsque Cédulie parut dans la porte, lui disant qu'on le demandait au bureau.

M. le curé laissa en partant le journal à son vicaire qui s'absorba dans un article de première page. Il était si intéressé d'y voir le faux se draper si habilement sous les dépouilles du vrai, qu'il n'entendit pas son vénérable doyen s'approcher de lui et profiter de ce qu'il tenait le journal élevé à la hauteur de ses yeux, pour lire les faits-divers au recto de la feuille.

—Savez-vous que c'est terrible? dit soudain le curé.

—Quoi donc? répondit le vicaire en lui remettant le journal.

Le curé ajusta alors son pince-nez et lut à haute voix:

"Hier soir, dans une crise épouvantable de "delirium tremens", mourait sur le pavé de sa "cour, Cyprien Lachance, propriétaire de l'étal "du même nom au marché Bonsecours à Mont-"réal.

"On a cru d'abord que la crise qui l'a em-"porté avait été provoquée par une blessure re-"çue dans une bagarre ces jours derniers. L'au-"topsie pratiquée sur son corps à la demande des "médecins, a révélé que la perte du sang n'a fait "qu'avancer cette mort causée en réalité par "l'hypertrophie du cœur et l'atrophie des reins "engendrées par l'abus des boissons alcooliques".

Les deux marcheurs avaient repris leur promenade après que le curé eût plié le journal qu'il passa dans sa ceinture. Or, le vicaire savait que cela voulait dire: Attention, jeune homme! regardez le bout de vos bottes avec humilité, et tendez en même temps l'oreille aux leçons prati-

ques que votre vénérable doyen va tirer pour vous des profondeurs de ce fait-divers, pour la gouverne de votre future paroisse. Quant au curé, il cherchait laborieusement une de ces transitions géniales dont il avait d'ordinaire le secret, lorsqu'il voulait tirer "le miel de la pierre" et "l'huile de la roche" selon son expression biblique.

Or ce cher M. le curé, tout en allant et venant sur la galerie, frappait en vain la pierre de sa mémoire, lorsqu'il vit passer au bout du presbytère un homme qu'il salua: "Bonjour France!" Aussitôt il se sentit rajeuni de dix ans; il avait trouvé la transition tant cherchée, et ne tarda pas à faire voile de gestes vers le port de la persuasion.

—C'est lui qui vient de me demander au bureau, dit-il à son vicaire, et vous ne devinerez jamais pourquoi.

—Pas pour se marier toujours?

—Qui sait? A la fin du conte, ça pourrait bien en venir là.

—Il faut bien alors que nous soyons en pleine année bisextile où les filles demandent les garçons, pour que le mariage de France paraisse sur le tapis.

—Vous n'y êtes pas. Il vient d'apprendre comme nous la mort de Cyprien, et il me demande d'écrire à Mérance qui est en ville qu'elle peut ramener Céline et ses enfants avec elle: il leur abandonnera la jouissance de la maison pour toute l'année.

—Epatant ce France!

—France? Il est comme la plupart de nos cultivateurs, c'est-à-dire foncièrement bon.

Le vicaire un peu sceptique sourit en disant:

—Vous êtes enthousiaste M. le curé.

—Quoi? vous n'êtes pas convaincu? Rappelez-vous Louis Caron qu'on appelle "refugium peccatorum" précisément parce que sa maison est l'asile assuré de tous les quêteux de Maska et autres lieux. Quand la grange à Nésime Beaulieu a brûlée par le tonnerre, qui l'a relevée et rebatie en 15 jours? Ce ne sont pas les hôteliers, vous pouvez en être certain. Et je pourrais vous fournir encore mille exemples de ce genre. D'ailleurs, cette bonté des habitants semble une conséquence naturelle de leur état. L'obligation où ils sont d'attendre tout de la fertilité du sol, du soleil, de la pluie, de Dieu enfin, les met dans la nécessité de reconnaître mieux que d'autres, leur dépendance envers le Créateur. Et c'est pour obtenir ses bienfaits à Lui qu'il prodiguent les leurs. Ils reçoivent tout gratuitement; ils donnent gratuitement; c'est logique. C'est ainsi que l'amour de la terre engendre la bienfaisance, *"l'altruisme"* comme disait je ne sais plus quel nigaud dans le journal d'hier, et qui n'est autre, en somme, que le "per charitatem Spiritus servite invicem" de saint Paul.

—C'est vrai ce que vous dites là, M. le curé.

—Cette bienfaisance, cette charité, c'est l'héritage béni entre tous que nos cultivateurs laissent à leurs descendants. L'héritage du père Braise pour un, auquel a dû renoncer momentanément Céline pour suivre son mari, est ja-

lousement gardé par Mérance et France qui en conservent, comme vous le voyez, les antiques traditions. Il semblerait même que le malheur est promis à ceux qui renient la terre, pour se prostituer à l'amour de la boisson par exemple, comme ce pauvre Cyprien.

—Mais Cyprien n'a jamais eu de terre que je sache!

—Ecoutez son histoire ou plutôt celle de son père. Il y a bien, mon Dieu, oui, bientôt 20 ans, je reçus, sur cette même galerie, une lettre de ce pauvre Brouillette, mon ancien condisciple du Grand Séminaire, qui était curé dans une petite paroisse du comté de l'Islet.

Une brave femme, sa paroissienne, venait de perdre son mari dans des circonstances aussi douloureuses pour elle que peu honorables pour lui. Cet homme faisait la contrebande des boissons qui lui arrivaient par les goëlettes, et qu'il pouvait cacher dans des caves creusées dans la falaise. Pour donner un prétexte aux allées et venues que nécessitait l'écoulement de sa marchandise, il faisait le commerce de foin; chaque charge abritait un baril du précieux liquide. Inutile de dire qu'il buvait consciencieusement.

Un jour, pendant son absence de la paroisse, guidés par des traces sur la neige, des douaniers découvrirent la fameuse cachette. Ils se rendirent aussitôt chez Lachance pour l'arrêter. Ils l'attendaient depuis deux heures, lorsqu'ils l'aperçurent venir de loin, couché sur son voyage de foin. Il faisait un froid à fendre pierre. Le cheval habitué à faire le trajet, tourna de lui-même au chemin de traverse, et se dirigea vers

l'écurie. Les douaniers se rendirent à la grange pour cueillir le contrebandier à la descente de sa voiture. Le cheval avait le nez dans la porte et Lachance ne descendait toujours pas, malgré les appels réitérés et rien moins qu'invitants des policiers. Il ne pouvait ni répondre, ni descendre, le malheureux; il était mort.

Toute cette affaire fit du bruit dans la paroisse, et même dans tout le comté où Lachance était bien connu. Sa femme, un peu timide comme vous la connaissez, alla exposer à son curé son intention de quitter la pariosse, tant pour fuir la honte pour elle-même que pour sauver ses enfants des mêmes périls. L'ainé avait alors 16 ans.

Brouillette s'adressa à moi pour demander asile à cette infortune; vous voyez qu'il avait à cœur la tranquillité de sa paroissienne, car l'Islet, ce n'est pas à la porte, n'est-ce pas?

Précisément dans ce temps-là, Narcisse Godin, pauvre tête folle, venait de partir pour les Etats, laissant en vente ses trois quarts d'arpent de terre avec sa maison. Le notaire Larue en écrivit à madame Lachance qui arriva bientôt, armes et bagages, et en fit l'acquisition.

Ni Louis que l'exemple de son père avait effrayé; ni Firmin qui a le caractère de sa mère, ne parurent vouloir suivre les traces de leur père. Ce sont, comme vous le savez, les meilleurs de nos paroissiens. Cyprien au contraire, malgré les supplications et les larmes de sa pieuse mère, les conseils et l'exemple de ses frères, ne voulut jamais entendre parler de prendre une terre. Quand il se maria avec Céline Larri-

vée, tout me porte à croire que son plan était déjà fait. Aux chantiers, s'était réveillée en lui cette soif latente de la boisson qu'il avait héritée de son père; il a tout sacrifié pour assouvir cette soif de damné. Vous étiez ici à son mariage. Vous avez vu les progrès du mal, et vous en voyez aujourd'hui les conséquences funestes. C'est lui qui a reçu l'héritage maudit.

Le curé se tut, accrocha son binocle dans les boutons de sa soutane, et pendant un certain temps, on n'entendit plus que le bruit régulier des pas sur la galerie sonore.

—Alors, cet héritage maudit, reprit le vicaire, va passer aux enfants de Cyprien? Combien en a-t-il?

—Deux seulement: le petit Jules et l'idiot; et le curé ajouta avec tristesse: pauvres petits!...

Après un moment de silence pendant lequel il semblait écouter une voix intérieure, le jeune vicaire reprit, avec le même accent de tristesse ponctué de gros soupirs:

—Oui, pauvres petits!...

IMPRIMERIE
" MAISON DE LA BONNE PRESSE " (S. AN.)
5, RUE BAYARD, PARIS-8e

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 004432075b

PS 8233 .B76 V2

BROCHURES.

CA PS 8233
.B76 V002
COO
ACC# 1274862

BROCHURES. L